

WAKE UP!*



10 propositions pour une
Éducation Nouvelle Génération.

Bruno Sola

avec la contribution de **Bruno Humbeck**, directeur de recherche et psychopédagogue.

SOMMAIRE

Intro

La peur comme principe mobilisateur
p 03

PROPOSITION 1
L'école est
une chance
p 13

PROPOSITION 2
Il était
une fois les
millennials
p 19

PROPOSITION 3
Rester le plus beau
métier du monde
p 27

PROPOSITION 4
École, enseignants, élèves :
Quelle place et quel rôle pour les parents
pour être partenaires responsables d'une
modernisation de l'éducation ?
p 35

PROPOSITION 5
Révolutions
et potentielles
aliénations
numériques
p 44

PROPOSITION 6
Numérique
pour l'homme
ou homme
numérique
p 55



PROPOSITION 7
Nos parcours
scolaires face aux
transformations
du monde
p 64

PROPOSITION 8
Un temps
pour tout,
un temps
pour tous
p 69

PROPOSITION 9
On ne
s'oriente plus
aujourd'hui
comme hier
p 75

PROPOSITION 10
L'éducation et la formation
tout au long de la vie
p 83

Et demain alors ?

L'espoir comme principe fédérateur
p 91

Une histoire pas comme les autres ?

WAKE UP!

Décrocheur hier, entrepreneur aujourd'hui, j'ai décidé de vous partager **mon histoire et ma vision de l'accès à la compétence et au numérique pour tous.**

Voilà pourquoi le digital, la formation et l'éducation ont changé ma vie.

J'ai créé ma première entreprise en 2007 à Toulouse : « Business, la formation nouvelle génération ».

15 ans plus tard, 300 « Bizmates » dans nos bureaux, chez nos clients, en ligne ou sur le terrain, nous créons en France et dans plus de 20 pays, des services et des outils modernes pour former mieux et plus les femmes et les hommes qui le souhaitent.

Nous digitalisons des services ou des outils pour accélérer l'accès à la compétence pour tous en mode « nouvelle génération ». Depuis 1 an, nous contribuons à créer des écoles numériques afin d'accélérer l'accès à la maîtrise du code et du digital pour le plus grand nombre.

Enfin, avec notre nouvel actionnaire, nous participons à un projet très motivant.

LE « DROIT AU TRAVAIL POUR TOUS »

Il touche des millions de français parfois privés ou éloignés de l'emploi.

Le numérique et la compétence sont évidemment, dans ce cadre-là, des alliés légitimes et porteurs d'espoir.

Pour être franc, jamais je n'avais imaginé une telle aventure quand le 1^{er} Mars 2007 j'ai décidé de créer Business.

Une marque qui ne ressemblait ni à la formation, ni au Digital... mais une marque qui était convaincue de deux choses :

→ La compétence est profondément utile aux individus car une entreprise plus compétente sera forcément... plus performante !

→ Le Digital et le web sont des moyens formidables d'accessibilités et d'expériences pédagogiques, il ne faut pas s'en priver.

Alors, à travers ce projet passionnant, depuis 15 ans, les personnes que je rencontre me posent naturellement et presque toujours la même question :

Quels sont tes diplômes Bruno ?

Pour être honnête ma réponse a connu deux grandes périodes...

La première, au début, j'ai menti.

J'ai menti, car mes interlocuteurs avaient souvent besoin d'être rassurés sur le fait que j'avais eu un parcours « classique », sans doute comme eux ou finalement comme « presque tout le monde ».

Mon dynamisme et mes « soft skills » travaillés sur le terrain pouvaient laisser penser que j'avais fait une grande école de commerce.

« Vous avez fait une ESC ? » « HEC » ?

La première remportait souvent mon suffrage car il était plus facile pour moi de me l'imaginer « rapidement ».

Et puis un jour, la confiance et le parcours aidant, j'ai décidé de dire systématiquement la vérité.

Sans aucun complexe... car j'avais compris que mon histoire était sans doute « une force » et qu'elle avait finalement beaucoup de sens dans mon parcours professionnel. J'ai même découvert petit à petit qu'elle pouvait être inspirante, tant pour des jeunes que pour des entreprises en recherche de nouveaux profils.

Et puis, avec le temps elle m'a permis de réfléchir et de regarder le monde sous un autre angle et avec une autre ambition.

Contribuer à le faire évoluer.

Entre 6 et 12 ans, j'étais un bon élève à l'école et j'avais deux passions : j'étais fan de football et des jeux vidéo sur ordinateurs. A l'âge de 12 ans, j'ai eu un grave accident de vélo, j'ai raté l'école pendant 1 an, perdu une bonne partie de ma mémoire dans un traumatisme crânien et je suis

rapidement devenu ce que l'on appelle : un « décrocheur scolaire ».

Redoublant ma sixième pour « mon bien », j'ai cette année-là perdu mes amis, mon équilibre, ma concentration et le peu de confiance en moi que j'avais développé avant mon adolescence.

De 13 à 20 ans, j'ai comme beaucoup de jeunes, cherché ma voie dans des collèges ou lycées professionnels ou j'ai pu vivre « la mixité sociale » et développer ainsi mes compétences comportementales.

Pour autant mon père et ma mère s'inquiétaient souvent pour mon avenir et faisaient face aux régulières et blessantes critiques, comparaisons familiales ou amicales sur mon parcours d'élève « décrocheur ».

Pour être franc, durant ces années-là, je n'aimais pas aller à l'école car

l'approche trop théorique ne me convenait plus ou pas. Et Je m'ennuyais souvent.

J'étais souvent stressé d'y aller, mais mon parcours d'apprentissage et de stages professionnels en entreprise m'ont transformé.

J'aimais apprendre un métier et apprendre en faisant, ça, c'était « mon truc ».

Depuis, je dis souvent que je fais partie de ceux qui préfèrent apprendre à jouer au basket... en jouant au basket !

A 20 ans, j'ai eu la chance de rencontrer une personne et une entreprise, qui m'ont proposé un travail sans regarder ma case « diplômes ».

C'était la dernière année où cette entreprise recrutait sans le précieux sésame.

Je vais vous expliquer pourquoi je pense que l'accès à la compétence est un cadeau pour chaque individu sur la planète

Le format de mon intégration consistait à me former pendant 6 mois tout en me donnant une rémunération et un véhicule de fonction. C'était formidable car grâce à cela, je pouvais désormais louer un appartement et démarrer ma vie d'adulte.

Dans cette entreprise j'ai appris la vente, le conseil... et passionné par l'opportunité que l'on m'avait donné, je me suis rapidement découvert de nouvelles qualités telles que la pugnacité, l'engagement, la créativité, l'écoute ou encore par la suite une forme de leadership. Grâce à des résultats visibles, je suis rapidement devenu manager et j'y ai recruté, DESS de finance en poche, Nicolas Rivière devenu depuis mon associé historique dans l'aventure Business.

En 6 ans dans cette entreprise j'ai compris qu'apprendre et se former pouvaient changer une vie. La mienne n'était plus la même.

A l'âge de 27 ans j'ai rencontré un entrepreneur, Christian Duböe, qui lui aussi a changé ma vie. A l'issue d'un imprévu trajet dans sa voiture (la mienne était tombée en panne...) Il m'a demandé si je voulais moi aussi un jour devenir entrepreneur et m'a donné son numéro de téléphone pour que je l'appelle si j'avais un jour une idée.

Quelques semaines plus tard, j'étais dans une salle de formation pour une séance dédiée au Management.

Le formateur, quoique sympathique était réellement ennuyant, trop théorique et sans aucun support numérique.

Ce jour-là, à la pause matinale, j'ai décidé d'appeler Christian pour créer mon projet :

C'était Business

La formation avait changé ma vie, j'étais convaincu que celle là était utile aux individus mais qu'il fallait urgemment la moderniser !

Mon entreprise allait ainsi prouver que se former était utile aux individus, aux entreprises et que l'on pouvait rendre cela attractif pour tous. La formation nouvelle génération était née.

En regardant le marché Français grâce au livre « le business plan pour les nuls » je découvrais que seulement 30% des Français salariés se formaient... et que 70% de l'ensemble des français ne se formaient jamais !

C'est donc ce sujet-là que nous devons travailler avec audace et créativité.

On a créé Business pour proposer des formations utiles, sexy, engageantes, modernes, digitales, amusantes et performantes.

Et nous avons réussi

On est fier aujourd'hui de faire partie de ceux qui ont contribué à bousculer « les codes » de ce secteur en utilisant les meilleures technologies et pédagogies pour remettre l'apprenant au centre du débat.

Depuis 5 ans et avant même la pandémie de COVID 19, beaucoup d'acteurs de l'éducation venaient me voir et me dire : « on veut faire comme vous ! »

Engager ou accélérer la modernisation de l'éducation sous toutes ses coutures.

C'est un défi vital et profondément utile aux nombreux défis humains des 30 prochaines années.

LEARNING IS A GIFT

La peur comme principe mobilisateur

LA PEUR

Depuis plus de 10 ans, à travers le monde et dans chaque foyer, autour de l'arrivée des **SMARTPHONES**, nous vivons une accélération fulgurante des transformations sociales et relationnelles sous l'impulsion de leur digitalisation. La pandémie de COVID 19 a encore bousculé le mouvement. Le numérique est désormais partout.

Dans notre quotidien, dans nos vies personnelles, professionnelles, sociales ou politiques, il est maintenant indissociable de nos manières de vivre et est devenu quasiment incontournable dans toutes nos façons d'être au monde.

Utile et transformant, aliénant et inquiétant, le numérique divise sans doute encore les opinions mais il s'impose néanmoins davantage qu'il ne se propose dans notre vie de tous les jours.

Et bien évidemment, il s'invite naturellement dans le débat d'une éducation et d'un enseignement 3.0.

Et si... et si nous changions notre approche éducative et notre relation aux moyens numériques pour sublimer le sens de celle-ci ?

Et si, au fond, nous engageons, grâce au numérique, une véritable « (r)évolution stratégique et pédagogique » de notre système d'éducation ?

CHANGER ? MAIS CHANGER QUOI ?

L'acquisition et le développement de connaissances et de compétences fondamentales à la fois utiles, nouvelles et actuelles chez nos enfants, chez nos jeunes, chez l'ensemble des femmes et des hommes de notre pays constituent, à mes yeux, les clés vitales des grands enjeux de notre société.

Ce sera aussi, je l'espère, un axe fondamental et stratégique du prochain quinquennat de nos futurs dirigeants politiques.

Les Français le souhaitent comme le révèle notre enquête IPSOS en annexe.

Elle indique que 8 Français sur 10 souhaitent que l'éducation « Nouvelle Génération » soit un axe central du débat de la prochaine présidentielle 2022 en France.

ON A TOUS DES « RÊVES »

En 2007 j'ai fait un rêve... et avouons-le à ce moment-là c'était assez inaccessible...

Mon rêve, c'était de transformer et moderniser le monde de la formation professionnelle car j'étais convaincu que la formation était utile à chaque adulte pour grandir et s'épanouir tout au long de sa vie professionnelle.

Un monde du travail où plus de 85% des métiers à 2030 n'étaient visiblement « pas encore connus » à ce moment-là.

Un monde où à peine 25% des salariés des PME et seulement 63% des salariés des ETI se formaient.

Un monde où, pour un salarié ou une entreprise, l'idée de développer ses (les) connaissances et ses (les) compétences tout au long de sa (la) vie était trop souvent considérée comme... une perte de temps.

Un monde où le formateur et l'apprenant avaient parfois du mal à se comprendre.

Et pourtant... c'est bien notre patrimoine de compétences et d'expériences qui guide et oriente la compétitivité de nos entreprises et, in fine, notre employabilité.

Nul doute également que c'est aussi celui-ci qui contribue à accélérer notre intégration sociale et sociétale.

En 2022, mon rêve n'est pas devenu une absolue réalité mais le chemin jalonné de réalisations concrètes s'est considérablement éclairci.

Plus d'un million de personnes se forment avec nos services et outils à travers le monde : 70 % en France. Plus de 94% d'entre eux nous disent « aimer » se former.

Enfin, nous avons réalisé depuis un an plus de 5000 journées de transformation des 60 000 professionnels de la formation en France.

La formation est en pleine (r)évolution. Chez Business on appelle cela : « La Formation Nouvelle Génération ». « On ne (se) forme plus aujourd'hui comme hier » que ce soit avec ou sans les supports numériques.

Scientifique, Technologique mais surtout Pédagogique, la Formation Nouvelle Génération repense profondément l'expérience apprenante et enseignante.

Donner du sens, impliquer, orchestrer, collaborer, animer, partager, « gamifier »

et s'amuser, susciter des émotions, du désir, de l'envie, ou même tester, se tromper, réussir, comprendre et même... mesurer !

Autant d'ingrédients qui composent, depuis quelques années, le nouveau visage de la formation professionnelle « Nouvelle Génération ».

En 2021, avec et/ou sans numérique, ceux et celles qui le souhaitent peuvent recevoir et transmettre des compétences avec envie et plaisir.

Pour autant, malgré les efforts et remises en questions multiples des acteurs, deux dimensions restent encore à renforcer.

Transformer et moderniser le monde de la formation professionnelle

LE SENS ET LA MANIÈRE

LE SENS

Ce sens perdu pour un dirigeant, un comptable ou un acheteur de considérer l'acquisition de compétences comme un coût... ou pire... une charge.

Ce sens pour l'État qui s'imagine demander le remboursement des heures de formations acquises par un salarié « démissionnaire ».

Ce sens perdu pour plus d'un manager qui râle à l'idée que sa collaboratrice ou son collaborateur soit absent(e) pendant 2 jours ou 2 heures pour « se former ».

Ce sens perdu pour moi, pour vous, quand on se surprend à dire : « je n'ai pas le temps » de « me développer ».

Ce sens perdu finalement d'une école encore présentée en 2022 comme « obligatoire » et pas... comme « une chance » pour nos enfants.

LA MANIÈRE

Nos manières d'enseigner ou d'apprendre ne doivent pas rester statiques face aux profondes mutations sociales, sociétales, humaines et numériques que vivent nos sociétés. C'est un sujet fondamental à mes yeux.

Alors changer des choses, très bien, mais avant de changer les choses, il nous faut toujours comprendre un point clé :

LE(S) PROBLÈME(S)

Alors... c'est quoi le(s) problème(s) de la connaissance et de la compétence ?

Les Français, en majorité, ne se forment pas assez... à qui la faute ?

Nos enfants ne veulent pas tous aller « apprendre » avec envie ? Mais pourquoi ?

Nos enseignants ne prennent pas toujours du plaisir à enseigner... et ils font pourtant « le plus beau métier du monde »... Que se passe-t-il ?

Il est bien sûr difficile de répondre à ces questions car comprendre les femmes, les hommes et les sociétés reste... et c'est tant mieux... un terrain formidablement complexe.

Mais essayons !

L'ESPOIR

Malgré les terribles pertes humaines et les nombreuses souffrances provoquées, il faut le reconnaître, la pandémie a accéléré les volontés et renforcé les capacités à engager des transformations que l'on considérait, jusque-là, comme parfois impossibles.

Humain, industriel, social, économique et même parfois... politique, le débat est désormais souhaité mais surtout, possible !

La pandémie a suscité des peurs, bien-sûr pour les plus fragiles mais aussi, et c'est intellectuellement intéressant, pour ceux qui s'estimaient les plus forts.

Désormais, les grands défis de demain ne peuvent plus être envisagés sans une remise en question de nos modèles d'hier.

Dans ce contexte, l'espoir à accorder aux nouvelles générations doit être encore plus ambitieux.

Nos jeunes SONT le monde de demain et nous devons le bâtir dès aujourd'hui AVEC et POUR eux.

L'étude IPSOS réalisée auprès des Français sur ce sujet, nous apporte un regard très factuel sur une question à mes yeux fondamentale :

Face aux évolutions du monde, que pensent les Français de notre système d'éducation ?

Selon notre enquête IPSOS « les Français et l'éducation » en annexe de ce projet, 8 Français sur 10 font d'une modernisation de l'appareil éducatif un sujet stratégique central de la prochaine élection présidentielle.

Ce projet s'adresse donc **aussi aux candidats à l'élection présidentielle 2022 en France ainsi qu'au Président de la République, Emmanuel Macron.**

Mon parcours, mon engagement et celui de mon groupe, depuis plus de 10 ans, a toujours été... d'essayer d'agir. Comprendre mais aussi agir. Le débat mérite donc d'être lancé car le moment est fondamental voir même vital à mes yeux.

Quelques mois après l'arrivée d'une pandémie mondiale ayant confiné **plus de 4 milliards d'êtres humains sur la planète**, nos codes et nos moyens pour continuer d'apprendre et d'enseigner sur nos territoires **ont été profondément bousculés.**

4 ans après avoir partagé à la ministre Emploi/Formation, Muriel Penicaud, un livre blanc intitulé « 10 convictions pour une Formation Nouvelle Génération ».

Observant que depuis 2 ans, c'est plus d'un milliard d'euros et de nombreuses initiatives qui accompagnent, parfois avec succès, la profonde **modernisation de notre appareil de formation professionnelle et continue, si utile aux Français, aux entreprises et à notre pays.**

Convaincu de la force que représentent les verbes **« apprendre »** et **« enseigner »** pour chaque individu, j'ai le plaisir d'ouvrir avec vous « WAKE UP ! », un livre blanc bienveillant, agitateur d'histoires, de visions et d'idées pour je l'espère contribuer à engager rapidement **une véritable (r)évolution en matière :**

D'ÉDUCATION NOUVELLE GÉNÉRATION



ÉDUCATION NOUVELLE GÉNÉRATION : PEUR ET ESPOIR D'UN NUMÉRIQUE « À TOUT PRIX »

Parfois, dans l'imaginaire de certains, le numérique finira par remplacer les salles de classe par des espaces virtuels, métamorphoser les enseignants en « matadors » de l'instruction digitale, rendra obsolète les cours de récréation et s'adaptera à la temporalité des familles en permettant les podcasts ou vidéos à volonté.

Pour ceux qui aiment présager le pire, le numérique se pliera alors au rythme des élèves devenus zombies numériques ou crétiens digitaux selon les appellations des uns ou des autres, imposant aux enseignants une forme de digitalisation souhaitée ou forcée qui les invitent, dans les cas les plus extrêmes, à se faire remplacer demain par des machines ou des hologrammes.

Ce mouvement pourrait être inquiétant dans un contexte où beaucoup de parents et d'adultes sont souvent désemparés et victimes face aux fractures ou immaturités numériques de notre pays qui les touchent sur un sujet qu'ils ne maîtrisent finalement pas toujours mais qu'ils consomment pourtant de plus en plus à travers les réseaux sociaux et autres applications en tous genres.

L'école obligatoire serait-elle, dans un tel paradigme, devenue une école impersonnelle dans laquelle l'ordinateur qui diffuse le cours a remplacé le professeur qui donne la leçon ?

L'école démocratique se transformerait-elle en une institution qui ne se prétend ouverte que parce qu'elle dispense son enseignement à travers un écran prétendument offert à tous et théoriquement accessible à chacun ?

L'école numérique y prend dès lors inévitablement bien vite la forme d'un écran qui fait écran à tout ce qui ressemble à de l'humain.

LE NUMÉRIQUE EST PARTOUT. L'HUMAIN NE SERAIT DONC PLUS NULLE PART ?

L'obligation scolaire est rappelée sans fin. Le plaisir d'apprendre librement n'aurait-il plus jamais lieu d'être ? La démocratie est évoquée sans frein. Faudrait-il, pour autant, se comporter en moutons guidés par les algorithmes et nos « machine learning » et se défier de tout ce qui singularise, cultive l'originalité ou recherche la différence ?

Engager une évolution et intégration numérique, oui, mais comment ?

Vers quoi allons-nous ? Doit-on craindre une déshumanisation massive qui affecterait évidemment l'école et gangrènerait inévitablement l'éducation ? Faut-il redouter, au sein même de l'institution scolaire, un délitement complet des valeurs humaines de liberté, d'égalité et de fraternité au profit d'une technologie déjà très invasive en dehors de l'école qui, articulée autour des seuls soucis d'efficacité, d'efficience et de productivité, prendrait toute la place ? Ces questions, évidemment légitimes pour nous tous, je me les suis posées

Alourdi par l'anxiété qu'elles génèrent, l'avenir s'est alors tout naturellement gonflé d'incertitudes chaque fois qu'il me prenait l'idée de convoquer à la barre de mon imagination l'école dont je rêvais pour mes et nos enfants. Le futur s'est encore davantage peuplé d'ombres quand je me suis mis à anticiper la manière dont l'éducation que je souhaitais leur donner pourrait s'harmoniser avec un enseignement scolaire déshumanisé et délesté des valeurs-socles que je tenais par-dessus tout à leur transmettre en héritage.

Selon notre enquête IPSOS « les Français et l'éducation » en Annexe de ce projet, 8 Français sur 10 font d'une modernisation de l'appareil éducatif un sujet stratégique central de la prochaine élection présidentielle.

Tout est donc né d'une forme de « peur » même si je suis très fier d'être habituellement vu comme ... un « éternel » optimiste.

La peur a souvent mauvaise réputation. Certains prétendent qu'elle est mauvaise conseillère. D'autres disent qu'elle paralyse... Sans doute est-ce parfois vrai. Sans doute ce double écueil que peuvent représenter la pensée tétanisée ou la réflexion désorientée paraît-il, somme toute, naturel dès lors que, face à un danger qui le menace, l'être humain tient naturellement à sa disposition, prêtes à être activées, deux ressources instinctives fondamentales : l'inertie qui multiplie les chances de passer inaperçu et la fuite désordonnée qui augmente la probabilité de s'échapper.

Mais la peur peut aussi se poser comme une opportunité de mobiliser ses ressources. Il ne s'agit pas alors de se contraindre à un arrêt sur image en arrêtant de penser mais au contraire de se forcer à réfléchir, le plus lucidement possible, aux conditions d'un avenir éducatif désirable. Il n'est pas davantage question, dans ce cas, de sonner l'hallali de toute forme de réflexion organisée mais, à l'opposé, de se contraindre à penser de façon structurée en ayant pris le temps de poser un cadre dans lequel il deviendra possible d'anticiper un futur éducatif souhaitable. En pédagogie, mon ami et pédagogue mondialement reconnu Bruno Humbeeck appelle cela un paradigme. Dans le langage courant on parlera de convictions !

S'autoriser à penser à l'avenir, s'obliger à anticiper le futur, en éducation, c'est visiblement faire de la pédagogie prospective. Cet exercice, indispensable lorsqu'on perçoit que l'on se trouve à un tournant que l'on ne peut pas se permettre de louper, apparaît évidemment d'autant moins facile quand, réalisé en plein virage, il prétend s'inscrire dans le cours d'une Histoire qui, sous l'effet de la pandémie, semble s'être soudainement accélérée.

Penser « l'avenir » en virant à pleine vitesse n'est évidemment pas sans risque. Il est sans doute plus facile de le faire sur un parcours rectiligne en accélérant de façon progressive. Mais on ne choisit ni la forme ni la nature de la route par laquelle l'Histoire cherche à se dérouler.

Il n'est pas question, avec le numérique, de penser la pédagogie dans un monde qui change en digitalisant les manières d'apprendre et les façons d'enseigner mais, bien plus, d'imaginer l'éducation dans un monde qui se transforme en faisant en sorte que cette évolution se réalise en laissant toujours davantage de place au facteur humain dans les manières d'acquérir des compétences et les façons d'en favoriser la transmission.

En réalité, la peur dont il est question ici puise à une triple source.

La première, plus personnelle sans doute, une « peur de parents », celle de voir nos enfants recevoir une éducation qui les prépare mal à exercer leur métier (encore inconnu) dans le monde qui s'ouvre à eux parce que l'école se serait figée dans son passé comme si, entre ses murs, le temps s'était de manière incompréhensible arrêté alors que partout ailleurs il aurait accéléré son mouvement.

La deuxième, plus structurelle probablement, est liée à la perception d'un système scolaire parfois trop lourd, essentiellement capable de bouger à travers les initiatives individuelles (de plus en plus nombreuses) d'écoles ou d'enseignants qui semblent coupés de tous dans leur classe,

privés de moyens de faire connaître les façons qu'ils ont de réaliser des miracles chaque fois qu'ils parviennent à faire en sorte qu'un enfant ou un adolescent se sente « digne de découvrir le monde » grâce à l'éducation.

Cette « peur d'enseignants », c'est celle de voir toutes les difficultés liées à l'émergence d'un monde nouveau parasiter l'exercice du plus beau métier du monde chaque fois qu'il donne l'impression de devoir s'accomplir avec « les moyens du bord ».

La troisième, plus conjoncturelle évidemment, est une « peur d'élèves ». Celle d'un ancien élève hier exclu et considéré comme « décrocheur scolaire », aujourd'hui vu comme un entrepreneur en « réussite ».

Elle est aussi attachée à la manière dont la récente pandémie, par sa virulence, a ébranlé le fonctionnement de l'éducation dans ses bases en faisant trembler un double mythe : celui de l'obligation scolaire et celui de la contrainte d'aller en classe pour s'y soumettre.

Le premier mythe, celui de l'obligation scolaire, a été revisité quand l'école s'est vue menacée de suspendre son activité. Il a alors été question de percevoir l'autre versant de l'obligation scolaire. Pas seulement celui qui impose aux familles de mettre leurs enfants en situation de recevoir un enseignement validé par l'État en se rendant dans un espace physique que l'on appelle une école.

La fermeture temporaire, totale ou partielle, des écoles a effectivement mis à jour, de manière spectaculaire, l'autre versant de l'obligation scolaire, celui par lequel l'institution scolaire se donne pour obligation de rendre son enseignement accessible à tous mais ne peut plus le faire.

L'obligation scolaire c'est en effet à la fois celle qui impose à tous les élèves en âge d'apprendre à se mettre en situation de le faire et celle qui contraint les écoles à délivrer leur enseignement en poursuivant, quoiqu'il arrive, leur mission de le mettre le mieux possible à la portée de chacun.

Le second mythe qui a été ébranlé par la crise pandémique, c'est celui d'une classe qui désignerait un lieu où l'enseignement devrait nécessairement se réaliser.

Puisqu'il n'était plus possible de s'y rendre, la classe a cessé de désigner exclusivement un lieu. La classe, en effet, ce n'est pas qu'une pièce où se réalise, de manière privilégiée, l'acte d'enseigner mais c'est bien davantage un groupe d'élèves qui, en entourant un enseignant pour se mettre en situation d'apprendre, forme alors, peu importe que ce soit sous un arbre, dans une école ou derrière un écran, ce que l'on appelle une classe.

La suspension de l'enseignement scolaire, la fermeture totale, partielle, « hybride » des bâtiments auxquels on avait pris l'habitude d'associer le nom d'école, tout cela, évidemment, provoque la peur que suscitent les crises quand elles imposent de remettre en question le paysage mental dans lequel nous prenons l'habitude de penser les choses.

TROIS PEURS DONC - INDIVIDUELLE, STRUCTURELLE ET CONJONCTURELLE

- qui se combinent pour former un tissu anxieux, celui qui, emmêlant des craintes de parents, d'enseignants et d'élèves, invitent non pas à repenser le monde pour le refaire mais bien à repenser l'éducation dans ce monde pour, comme le disait si joliment A. Camus, « éviter qu'il ne se défasse ».

Trois peurs effectivement qui, une fois nommées, identifiées et réfléchies, peuvent cependant constituer des creusets dans lesquels viendra se nicher un espoir. En effet, c'est cela qui est étrange avec les peurs. Selon ce qu'on en fait, elles peuvent s'avérer profondément nuisibles ou se révéler terriblement utiles. Les mêmes peurs, travaillées par l'esprit, peuvent aussi prendre la forme d'une attente anxieuse qui dynamise les façons de concevoir le monde et encourage l'initiative porteuse d'espoir.

C'est donc comme cela, qu'en prenant appui sur la peur de voir l'éducation familiale et scolaire se déliter en ratant sa mutation numérique, que j'ai nourri avec Bruno Humbeeck

(Psychopédagogue et Écrivain) mes pensées de tout ce qui, ces dernières années, avait permis à la formation des adultes de connaître une évolution encourageante et positive.

Ce qui s'était révélé efficace pour repenser la manière de concevoir les parcours d'acquisition de compétences adaptés aux réalités mouvantes d'un monde adulte et professionnel changeant ne devait-il pas de toute urgence être imaginé également pour ceux qui, un jour, devraient y trouver leur place ?

Pouvait-on, sans dommages, imaginer les enfants et les adolescents continuer de subir, parfois, une forme d'enseignement obsolète alors que l'on sait que ce sont eux qui seront les acteurs principaux du monde de demain ?

Pouvait-on, en toute conscience, laisser nos enfants et nos adolescents, métamorphosés en élèves, continuer à se rendre à l'école, trop souvent parce qu'ils y sont obligés, en alourdissant leurs pas d'un cartable toujours plus lourd qui n'évoque plus qu'un temps révolu et ne contient parfois plus grand-chose de ce qui leur sera réellement utile dans le monde de demain... ?

Or, la réflexion, on le sait, permet d'avancer avec assurance quand elle s'enracine dans des convictions qui servent alors de socles aux mille et une manières de la construire. Par temps d'incertitude, ce n'est assurément pas un luxe de s'en prémunir.

C'est à cela en effet que servent les convictions. Pas à définir une fois pour toutes les limites d'une pensée qui se figerait soudainement parce qu'elle aurait pris la forme définitive d'une certitude qui empêche les idées d'évoluer.

Non, au contraire, les convictions telles qu'elles sont envisagées ci-après ne sont ni des arguments-couperets, ni des vecteurs d'intolérance, elles sont envisagées comme des socles à partir desquels la réflexion peut s'organiser en se donnant des directions.

Voici donc les dix convictions pour une Éducation Nouvelle Génération telles qu'elles sont nées et telles qu'elles se veulent porteuses d'espoir...



L'ÉCOLE EST UNE CHANCE

L'école est une chance et elle n'est pas juste obligatoire. L'envie d'apprendre doit constituer un moteur d'apprentissage.

LE PLAISIR D'APPRENDRE

Quand le plaisir d'apprendre, n'est pas au rendez-vous, il faut à tout prix désigner un ou plusieurs coupables, puisque le coupable ne peut évidemment pas être le programme et que la « **joie d'apprendre** » en répondant au « **plaisir d'enseigner** » aurait dû, en principe, s'installer spontanément.

En théorie, cela devrait fonctionner sans embûche. Le problème c'est qu'en théorie, on peut concevoir que cela marche. C'est en réalité, quand le réel, dans ses multiples dimensions, se met à frapper, que tout semble se compliquer fameusement.

« Il ne veut pas apprendre », « je ne peux quand même pas enseigner de force », et autres « on a tout fait pour le motiver » viennent alors sonner le glas des plus belles illusions de parents soucieux de voir « réussir à l'école » leurs enfants.

L'obligation scolaire fait ensuite le reste et le nombre d'élèves, petits ou grands, fragiles ou démotivés qui ne se rendent à l'école que parce qu'ils y sont contraints ne se compte malheureusement plus.

Au même moment, le nombre d'enseignants désenchantés grandit beaucoup trop car ils s'interrogent parfois à propos de « ce plus beau métier du monde », le leur, si douloureusement fragilisé ces 30 dernières années.

Enfin, quels rôles pour nous, nous parents parfois désemparés, qui n'avons pas toujours les codes pour assumer nos responsabilités.

Les exemples ne cessent de grossir et gonflent le rang de ceux pour qui l'obligation scolaire, la nécessité de travailler pour gagner sa vie ou le devoir parental deviennent le moteur d'une scolarité qui n'est plus envisagée par chacun de ses acteurs que par sa face sombre.

Et si on pensait les choses autrement ? Si, au lieu de promettre la joie et le plaisir, on interrogeait au préalable l'envie. Non pas le désir, mais l'envie dans sa nature plus instinctive quand elle s'éveille sous l'impulsion, dont le mécanisme est maintenant mieux connu, des « neurones miroirs ».

Pour le meilleur, l'envie désigne la base organique du désir qui constitue le moteur majeur de nos aspirations et du plaisir que nous éprouverons à les voir se réaliser.

C'est cette envie-désir-plaisir qui invite à se projeter avec délectation dans un avenir prometteur ou dans un futur désirable. À l'école, cette envie est celle qui fait naître le désir d'apprendre et pose les bases du plaisir que l'élève ressent quand il éprouve le sentiment de connaître, de comprendre, d'appliquer et de maîtriser.

Cette envie-là, c'est effectivement, pour le meilleur, celle qui se trouve à la base des trajectoires d'apprentissage vécues comme des réussites par celui-là même qui a pris la décision d'apprendre.

Mais envisagée pour le pire, l'envie désigne aussi le sentiment mêlé d'irritation, voire de haine qu'éprouve quelqu'un contre ceux qui possèdent ce qu'il n'a pas. Cette envie-là, c'est l'envie des envieux, celle qui fait naître la convoitise et la jalousie quand elle s'associe à la frustration face au bonheur d'autrui ou à ses avantages. Cette envie-là, c'est celle qui, à l'école, fait naître l'esprit de compétition, le ressentiment de l'échec et la pression à la réussite que sanctionnent trop souvent les diplômes...

Cette envie-là, c'est tragiquement celle qui ne sert de socle qu'aux carrières scolaires diplômantes perçues comme les seules voies de réussite souvent moins par celui qui apprend que par ceux qui l'entourent.

Il n'est donc ici question que de l'envie qui fait naître le désir d'apprendre et procure le plaisir d'avoir appris. C'est à mes yeux celle-là qui nourrit cette première conviction qu'une école fondée sur l'envie permet aux apprentissages de prendre du sens non pas, par la signification qui leur est donnée dans un programme préformaté, mais par le principe mobilisateur qu'elle induit quand elle est partagée par un élève qui l'éprouve, un enseignant qui la met en mouvement et un parent qui participe à sa réalisation.

L'envie constitue, chez l'être humain, un moteur puissant qui, préalable au désir, contribue à le faire naître et qui, antérieur au plaisir, permet de l'anticiper en favorisant sa réalisation. L'envie de grandir donne du sens aux apprentissages de l'enfant, l'envie de devenir attribue un sens similaire à ceux de l'adolescent.

L'illustration de personnes qui ont, par exemple, réalisé un parcours professionnel exemplaire exerce un puissant effet mobilisateur chaque fois qu'ils se posent en modèles d'identification suffisamment accessibles.

C'est aussi mon histoire finalement...

Mon parcours scolaire considéré comme « chaotique » d'un strict point de vue éducatif et scolaire est aujourd'hui source de situations cocasses.

Pour ceux qui me « découvrent » dans la peau de l'entrepreneur sympathique, leurs premières questions sont souvent : « vous avez fait quoi comme étude ? L'Ecole de Commerce c'est ça ? »

Et là, généralement, j'ai deux réponses à ma disposition dont je choisis de me servir en fonction non seulement du temps dont je dispose et de mes envies mais aussi de l'ouverture d'esprit que j'attribue aux personnes à qui je m'adresse.

→ option 1

« Oui c'est ça ». Avec cette option « je rassure » mon interlocuteur sur ses croyances avant de passer à autre chose pour « avancer » dans la discussion.

→ option 2

« Je n'ai pas de diplômes, je suis totalement autodidacte « Même le BAC ? » « Oui même le BAC et le Brevet aussi » et le débat est alors lancé sur des bases plus authentiques !

L'envie qui fait naître le désir d'apprendre

L'envie qui favorise le plaisir d'apprendre

Mais, au final, en général... On ne retient qu'une seule chose aujourd'hui : le côté singulier de « mon parcours professionnel » et il suscite souvent 3 réactions :

C'est possible ?, C'est étonnant... ou c'est passionnant !

Mon déclic à moi est arrivé tard. L'envie d'apprendre est arrivée le jour où j'en ai compris le sens.

Je vais donner un exemple simple mais concret. Le fameux « cours de musique ».

J'ai toujours aimé la musique, je dirais même TOUTES les musiques ou presque.

Mais je vais l'avouer, je n'ai jamais aimé que l'on m'impose la flûte comme LA MUSIQUE à pratiquer.

Je n'ai évidemment rien contre cet instrument respectable mais l'idée de ne pas savoir pourquoi l'apprentissage de la musique et de ce qu'elle pouvait m'apporter dans ma vie passait obligatoirement par la flûte a considérablement freiné ma découverte de son apprentissage au collège.

Pour avoir envie, il faut parfois goûter c'est vrai... mais j'ai « goûté » à la flûte chaque année pendant six ans et je n'ai jamais aimé cela.

Et pourtant 35 ans plus tard... un de mes rêves est de prendre le temps d'apprendre à jouer... du piano.

En serais-je capable un jour ? Je pense que oui car j'en ai une véritable ENVIE.

L'envie de faire de la musique devient ainsi le désir d'apprendre à jouer d'un instrument. L'envie de manipuler de la matière donne naissance au désir d'en faire

quelque chose.

L'envie de connaître, de comprendre, d'analyser fait naître le désir de maîtriser une technologie, un pan de savoir ou un ensemble de connaissances. L'envie, c'est l'antichambre des désirs qui s'imposent avec force et de façon pénétrante en faisant naître les intérêts mobilisateurs.

C'est par l'envie à laquelle on se montre suffisamment réceptif que les centres d'intérêt se constituent. C'est aussi par l'envie à laquelle on se montre suffisamment sensible que l'attention se manifeste pour permettre des apprentissages performants.

C'est encore par l'envie à laquelle on aura prêté suffisamment d'importance que l'engagement actif dans les acquisitions se réalise avec le plus d'assurance...

Cette envie-là, c'est l'envie qui constitue le désir...

L'envie d'apprendre, ce n'est pas seulement ce qui ouvre l'accès au désir de s'investir

dans un domaine d'apprentissage vécu comme attirant ou perçu comme attractif, c'est aussi l'assurance de mieux réaliser la connexion qui relie l'engagement dans l'acte d'apprendre au plaisir qui s'associe à sa réalisation.

Envie-désir-plaisir... Envisagé dans cet ordre-là, n'est-il pas plus que temps d'envisager l'école à l'aune de ce tiercé gagnant ? Une école qui fait envie, un parcours scolaire qui donne envie, des élèves, des enseignants et des parents qui ont véritablement envie de s'engager ensemble parce qu'ils se sentent à priori respectés dans leurs identités, utiles à la société et qualifiés pour apprendre, réapprendre, enseigner et éduquer, ensemble dans un monde dynamique.

C'est cela une école qui fait envie. Une école dans laquelle pour chacun de ses acteurs, il est question d'avoir envie, de communiquer cette envie et de partager ce souci d'avoir envie.

C'est sur ce principe qu'à tout âge, un apprenant s'appuie pour s'engager dans le processus qui lui permettra, un jour, de désirer acquérir une compétence.

Cette envie-désir-plaisir c'est, pour le meilleur, celle qui fait toute la place à l'école de la confiance et de la réussite que j'appelle de tous mes vœux.

Il faut toutefois, je le sais, toujours se montrer attentif à la signification précise des mots surtout quand ils peuvent, par le même terme, se mettre à désigner une chose et son contraire. Ainsi, si l'on se laisse prendre au mot sans précaution, on peut aussi bien laisser imprudemment l'envie s'installer sous cette forme négative qui désigne l'envie des envieux que nous avons stigmatisée plus haut. Alors, pour le pire, l'envie envieuse devient le creuset de cette école de la méfiance et de l'échec programmé, parce qu'il ne sera question, dans l'institution scolaire que d'alimenter la compétition entre les élèves et de nourrir la défiance réciproque entre des parents qui envisagent les résultats de leurs enfants comme des fiches de paie et des enseignants soupçonnés

Apprendre est un cadeau

de n'envisager les évaluations qu'à la seule fin de sélectionner en séparant le bon grain de l'ivraie.

C'est pour cela qu'il est impératif de ne pas confondre l'envie-désir-plaisir avec son versus négatif l'envie des envieux réceptacle d'une école de la compétition généralisée et de la réussite formatée qui en constitue la dérive quand l'appareil scolaire confond d'emblée l'envie d'apprendre avec l'envie d'exceller.

Un enfant qui réussit à l'école n'est donc pas, dans l'école fondée sur l'envie que je souhaite, celui qui atteint l'excellence en un temps record mais celui qui préserve son plaisir d'apprendre en dépit des pièges que lui tendent les mécanismes de qualification ou de disqualification scolaire.

Car ce n'est jamais fini. A l'école comme dans la vie.

Apprendre n'est pas, dans cette conviction que je défends qui fait de l'envie le socle du développement, le résultat d'une obligation, mais davantage celui d'une opportunité à saisir.

Toute offre d'éducation ou de formation gagne en effet à être envisagée comme une chance à saisir de manière positive et non pas comme une contrainte négative à laquelle il faudrait se conformer de façon impérative.

Se plier à une contrainte, c'est déjà, pour un élève, s'imposer l'idée qu'il faudra avancer en se courbant sous le poids d'une obligation, alors qu'il devine, dès son plus jeune âge, qu'il progressera bien mieux debout, en avançant avec plaisir dans une direction qui prend un sens

parce qu'il se laisse guider par son envie d'apprendre et son désir de découvrir des domaines de compétence pour en acquérir la maîtrise.

Propositions

Faire de l'envie d'apprendre et d'enseigner un marqueur annuel, sous forme de baromètre, pour nos institutions éducatives, nos écoles, élèves et enseignants.

Évaluer et analyser par des outils le plaisir et l'envie des acteurs de l'éducation et de nos élèves

Former nos enseignants pour qu'ils puissent intégrer dans leurs pratiques pédagogiques des messages, des outils et des méthodes visant à développer l'envie d'apprendre mais aussi l'envie et le plaisir d'enseigner.

Identifier et faire vivre les 10 leviers D'ENVIE pour faire de l'ECOLE UNE CHANCE

Organiser une journée par an et par établissement 100% dédiée à des travaux de partage et d'idées pour faire vivre le sujet : « l'école est une chance, apprendre est un cadeau, que faire pour le développer »

Créer une institution ou organisation pédagogique et technologique visant à proposer des outils au service de l'envie d'apprendre et d'enseigner

Faire chaque année un BENCHMARK des meilleures pratiques internationales pour voir comment les autres pays travaillent ce sujet et s'en inspirer à travers 10 mesures phares

Revoir et augmenter considérablement le rôle d'Éducation de l'état. L'éducation n'est pas une charge, c'est un investissement pour l'avenir des générations françaises et mondiales.

Vision

L'envie d'apprendre, base organique du désir de découvrir, du plaisir d'explorer et du bonheur de maîtriser, doit être interrogée chez chaque élève dès lors qu'elle se voit menacée dans son développement futur par l'anxiété ou contrariée, dans ses fondements passés, par un vécu d'échec trop lourd à porter.



L'envie de se développer, de se surpasser soi-même et d'éprouver un sentiment personnel de réussite doit prendre le pas, pour chaque élève, sur l'envie d'entrer en rivalité pour surpasser les autres en s'engageant avec eux dans une forme de compétition.



IL ÉTAIT UNE FOIS LES MILLENNIALS !

Nos élèves ont changé. Ils ne peuvent plus et ne veulent plus apprendre aujourd'hui comme hier.

RÉFLEXIONS...

« C'était mieux avant »
Orelsan, l'artiste Français a raison :
« toutes les générations disent cela »
et pourtant...

Parler « des jeunes » comme s'ils faisaient tous partie d'un même ensemble constitue un raccourci dangereux qui laisse penser que tous se comportent de la même façon en adoptant les mêmes attitudes et en observant des conduites similaires dans des circonstances identiques.

Le niveau socio-économique, le degré d'ouverture des pratiques familiales, les traits de personnalité et le contexte social de développement d'un enfant ou d'un adolescent constituent autant de facteurs qui les inciteront à adopter plus ou moins les caractéristiques de ceux qui, avec lui, forment sa génération.

Lorsqu'on envisage les composantes générales d'une population juvénile, il faut, je pense, garder à l'esprit que certains d'entre eux forment, au sein de l'ensemble des

jeunes, des sous-groupes auxquels ils s'affilient qui, soit, amplifient les caractéristiques de cette génération en les poussant à leur extrémité - c'est le cas de ceux que l'on appelle « les geeks » pour la génération Millénum - soit s'en écartent pour former alors des groupes quelque part « marginaux » qui vivent leur discrimination parfois dans la colère ou même l'abattement.

C'est pour cela, que les sociologues préfèrent généralement parler de « jeunesse en grumeaux » pour évoquer les tendances générales d'une génération qui se distingue par un ensemble de traits caractéristiques des générations qui l'ont précédées et de celles qui la suivront.

C'est le cas évidemment de la génération Millénaire qui, née dans un monde en pleine révolution numérique, apparaît à la fois fascinée, mais surtout façonnée par un univers technologique dans lequel tout semble naturellement mis à sa portée de façon accélérée.

Les enfants nés après l'an 2000, ne sont pas seulement venus au monde, ils ont littéralement le monde posé au bout de leurs doigts.

Et finalement ce n'est pas si nouveau... En 1994, je me revois devant mon écran et ma première connexion internet à l'époque au bout d'une souris et d'un... modem France Telecom. Ce jour-là, mon père pousse la porte de ma chambre et vient « vérifier » si son fils « pas reconnu comme studieux scolaire » était bien « au travail ! ».

Le son lourd de ma connexion internet m'impose une véritable transparence : « Oui, je travaille, mais sur INTERNET, j'apprends l'espagnol, je découvre le monde... ». Ce jour-là, mon père ne m'a pas cru.



A l'époque ce n'était pas facile à argumenter... il faut bien l'avouer et pourtant j'ai appris l'anglais avec des jeux vidéos et la musique avec Napster, un site illégal à l'époque... et beaucoup d'autres choses comme cela.

Ma génération, la génération X, était, évidemment, elle aussi, connectée au monde numérique

mais elle ne l'était pas au sein de cet univers simplifié où tout semble mis à portée de pouce de façon instantanée comme Amazon peut le proposer, multimodale et impérieuse pour donner parfois l'impression à chacun qu'il est AU ou LE centre du monde qu'il se constitue. L'univers digital de ceux qui n'ont pas connu l'existence d'un monde sans internet prend alors la forme d'un environnement où tout devient virtuellement accessible, tout le temps, partout et instantanément.

Là où un adolescent de années 80 économisait pour s'acheter, single par single, les disques de ses artistes préférés, faisant de chaque achat une sortie ou un événement, le millennial peut maintenant en un « clic » s'offrir la discographie entière de son groupe préféré sur une plateforme en considérant cette expérience comme normale, banale et absolument naturelle.

Et bien sûr c'est aussi le cas pour les autres générations qui juraient parfois comme impossible d'abandonner leurs CD ou leurs vinyles pour basculer sur une expérience « streaming ». Ils sont à présent, eux aussi, abonnés comme tout le monde...

La « Petite Poucette » de Michel Serres a, depuis la génération X, pris de la vitesse et le monde, mis à portée du doigt, est maintenant tenu de lui obéir à la vitesse Grand V, prime au risque de créer, si ce n'est pas le cas, une frustration à la fois incompréhensible, inacceptable et invivable.

**Ma
génération,
la génération
X**

Ce monde instantanément mis à portée de doigts, convoqué à l'envie, c'est aussi un monde qui, l'enfant le constatera très vite, est amené à tourner souvent autour de soi, c'est-à-dire autour de lui tel qu'il se définit.

Ce « soi », hypertrophié, alimenté par les multiples algorithmes qui le constituent, l'orientent, le manipulent, l'enrichissent et donneront effectivement très vite à l'enfant et, plus encore, à l'adolescent, l'impression réelle ou virtuelle de vivre avec les autres dans une même communauté de goûts, de désirs et d'envies.

Dans ce monde parfois rassurant et très souvent composé (grâce au machine learning) de ceux qui aiment les mêmes choses et partagent les mêmes intérêts, l'enfant ou l'adolescent en vient très vite à éprouver la sensation que le seul monde qui existe, c'est celui qu'il s'est construit.

Évidemment, un enseignant amené dans ce contexte à stimuler l'intérêt à partir de thèmes nouveaux, inédits ou incongrus aux yeux de l'adolescent passera vite pour un intrus, un ringard appartenant à un autre monde, celui que les millennials ont parfois du mal à concevoir parce qu'il ne se crée pas du bout des doigts et se limite à ce qui est concrètement vécu.

La tentation est alors grande pour ceux qui, comme cet enseignant, forment la génération adulte qui regarde grandir cette génération hyper-connectée, de la stigmatiser en qualifiant ceux qui la composent de « narcissiques » dans le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, de « consuméristes » dans leur façon de vouloir toujours tout obtenir, et de « superficiels » dans leur façon volatile de passer d'un centre d'intérêt à l'autre en fonction des stimulations multiples que leur proposent leurs écrans.

Les choses ne sont évidemment pas si simples. L'étude volée à Facebook et révélée par le Wall Street Journal sur les effets négatifs d'Instagram sur les adolescents nous le rappelle.

Et pourtant ceux qui prennent le temps de s'attarder pour mieux comprendre comment fonctionne cette génération digitale native et la génération Z dont elle contient les germes, constate que le narcissisme de fond se double effectivement d'une pulsion altruiste qui ne demande qu'à être nourrie, que le consumérisme apparent s'assortit d'une recherche de valeurs plus en phase avec l'authenticité de l'existence qu'ils revendiquent et que les centres d'intérêt apparemment volatils peuvent être mobilisés avec force dès lors qu'il est question, par exemple, de s'engager pour l'avenir de la planète ou de prendre position contre les discriminations binaires de genre, d'espèce ou de race.

Pour réaliser cet engagement, la génération actuelle a toutefois besoin de se sentir considérée à la fois pour ce qu'elle représente collectivement et pour le rôle qu'individuellement chacun peut y jouer. Ce besoin de considération revêt toujours une importance fondamentale dans la construction identitaire d'un adolescent. Mais plus encore sans doute pour cette génération-ci, tiraillée entre un monde virtuel dans lequel ils peuvent, en corrigeant parfois dangereusement leur image par des filtres, mettre en scène l'idéal qu'ils se font d'eux-mêmes et un monde réel au sein duquel ils mettent constamment la surexposition qu'ils font d'eux-mêmes ou de leur avatar avec celle que réalisent les autres. Pour eux, ce besoin devient littéralement et parfois dangereusement une réelle composante essentielle du développement.

**Les choses
ne sont
évidemment
pas si simples.**

Plus que jamais, mais aussi comme « avant » les jeunes, en famille, dans leur univers social mais, aussi bien entendu à l'école, ont besoin de se sentir estimables, appréciables et considérables. Plus que jamais, dès lors, les pédagogies physiquement coopératives et collaboratives qui gagnent à être stimulées doivent faire la part belle à l'implication de tous et à la concertation de chacun.

Dans leurs parcours pédagogiques... comment peuvent-ils encore imaginer n'être que « spectateurs » et pas « acteurs » de leurs apprentissages comme ils le sont dans leurs quotidiens ?

La clé des conversions pédagogiques efficaces actuelles tient sans doute à leur aptitude à stimuler l'entraide et la reconnaissance mutuelle au sein des groupes.

Le « peer to peer » learning (apprendre par le partage) était d'ailleurs utilisé par un des pionnier du dark web, le site Napster que j'ai cité plus haut.

A l'époque celui-ci était considéré comme un site, justement, pirate et « voleur » de musique... et puis Napster a fermé et c'est transformé ! Spotify et Deezer sont arrivés et aujourd'hui la musique est partagée par et pour tous... et légalement !

Corriger un élève car il copie sur son voisin est-il toujours d'actualité ?



Cette double compétence socle - l'entraide et la reconnaissance - constitue par ailleurs les aptitudes essentielles sur lesquelles les élèves devront pouvoir compter dans leur futur univers professionnel qui développe le « collaboratif » à chaque fois que cela est possible...

Il y a donc urgence à mettre en place, et dès le plus jeune âge, des pratiques de collaboration et de coopération par lesquelles l'apprentissage se réalise à la fois activement et collectivement en tenant compte du cheminement individuel de chacun pour qu'il se sente suffisamment considéré.

Plus que jamais, il doit être question d'y installer des modes de concertation effective qui à travers la question « et toi, qu'en penses-tu ? » exerce auprès de chaque élève une fonction impliquante susceptible de lui prouver que son avis compte et qu'il a, au sein du groupe, une véritable importance.

La table représente, de ce point de vue, l'objet symbolique qui, selon H. Arendt constitue l'attribut le plus représentatif de ce que doit être, fondamentalement, la concertation intergénérationnelle. Elle indique en effet à la fois que les générations sont différentes et qu'elles gagnent ainsi à être séparées par une table mais que l'on a besoin de se réunir ensemble pour se concerter et que l'on gagne alors à être réunis autour d'une table qui nous rapproche.

À l'école également, il apparaît urgent de mettre en scène cette société co-figurative qui permet aux changements sociaux et technologiques de se réaliser sans brutalité. Pour cela, il faut sans doute d'abord faire le deuil de salles de classe héritées de la société post-figurative dans laquelle l'adulte, éventuellement descendu de son estrade, distribue les connaissances qu'il juge nécessaire de transmettre à des élèves plus ou moins dociles, assis

passivement sur des bancs vintage et autobus. Cette configuration met les élèves en situation d'apprendre des savoirs formatés et elle néglige fondamentalement de les mettre en position de partenaires fiables de co-construction de connaissances concertées.

Plus que jamais l'heure est donc aux pédagogies « collaboratives ».

N'est-il pas plus que temps de remplacer ces salles de classe parfois trop tristes, souvent figées dans leur passé dépassé par des espaces flexibles, modulables et transformables à souhait qui feraient la part belle aux tables rondes envisagées comme autant d'encouragement à la réflexion commune continue et la mise en mouvement toujours possible d'une action concertée ?

Pourquoi ne pas imaginer que les fameux « espaces collaboratifs » libérant les énergies dans nos tiers lieux formation, sublimant le travail et l'intelligence « collective » de nos entreprises ne deviennent pas aussi LA NORME de nouveaux espaces d'éducation dans nos écoles ?

Voilà comment on pourrait concrètement, en renouvelant un mobilier scolaire obsolète, permettre aux enseignants d'adapter leurs pratiques aux caractéristiques d'une génération capable de se mobiliser si elle se sent impliquée et considérée.

On ne peut plus demander aux enseignants de continuer à agir comme si le temps s'était arrêté, comme si rien n'avait changé, comme si la société n'avait pas bougé en les obligeant trop souvent à travailler dans des classes qui, dans leur configuration, ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles qu'eux-mêmes et leurs parents ont connu. Le monde a bougé. Les élèves ont changé. La classe doit se métamorphoser. Les pédagogies doivent évoluer.

Les jeunes n'apprennent plus comme hier. Le monde, mis à leur portée en livrant des contenus à la carte, leur apparaît saturé des informations qu'ils glanent, eux-mêmes, en surfant çà et là sur le net. Ils se façonnent de cette façon, par leur propre activité, un univers de savoirs souvent éclatés, mal reliés, présentés de façon morcelée et généralement très partielle.

L'enseignement scolaire ne gagnerait rien ou pas grand-chose, dans un tel contexte, à ajouter des informations supplémentaires à ce corpus d'informations éparpillées. Il paraît bien plus utile de fixer comme objectif à l'éducation scolaire d'aider l'élève à transformer en connaissances installées les informations déliées qu'il ne cesse de récolter. Pour cela, il faut sans doute prioritairement s'attacher à faire en sorte que les élèves soient invités à donner une véritable signification aux informations qu'ils recueillent en apprenant à les relier à des programmes scolaires mieux en phase avec les réalités qu'ils vivent et les compétences ou métiers qu'ils viseront demain.

Pour comprendre toute la nécessité de cette forme didactique nouvelle, amenée à aider l'apprenant à métamorphoser en connaissances les informations recueillies, j'ai dû comprendre la configuration particulière que prend le cerveau de l'adolescent pendant cette période de développement. L'équipement cérébral de l'adolescent en fait, en effet, un puissant capteur d'informations en raison notamment de l'afflux de matière grise qui se réalise dans son cerveau. Pendant cette période de développement cognitif et donc pendant la plus grande partie de son parcours d'élève, l'adolescent se montre capable de récolter et de retenir un nombre considérable d'informations. Malheureusement, il ne dispose pas, dans

la même proportion, de la matière blanche qui permet de relier les informations entre elles comme peuvent le faire les algorithmes.

Cette configuration cérébrale particulière rend l'adolescent particulièrement sensible aux théories de complot ou aux modèles explicatifs simplifiés. Ceux-ci agissent en effet comme des dispositifs cognitifs préfabriqués. Ils fonctionnent en quelque sorte comme des prêt-à-penser sur lesquels il n'y aurait plus qu'à déposer les informations recueillies de manière éparse pour se donner l'illusion qu'elles forment un ensemble cohérent.

Voilà pourquoi les élèves ont parfois, et de manière exponentielle, tendance à se jeter sur les théories de complot ou des modèles de pensée communautaristes parfois sans précaution et sans distance critique. Ce phénomène est inquiétant, soyons honnêtes.

Pas moins que celui des réalités augmentées qui sont capables de créer des vidéos et des discours d'humains ou de personnalités alors qu'elles n'ont jamais existées !

Les jeunes n'apprennent plus comme hier.



L'enjeu des pédagogies nouvelles générations apparaît sur ce point crucial. Il est question à travers elles d'apprendre aux élèves, dès leur plus jeune âge, à ne pas penser trop vite, à réfléchir prudemment, à oser la nuance et à se donner les moyens d'argumenter en prenant toujours le soin de rassembler les informations contradictoires de façon à privilégier la pensée complexe, quitte à ce qu'elle se révèle incertaine et laisse toute la place au doute, à celle qui donne l'apparence de la solidité parce qu'elle repose sur des informations univoques uniquement sélectionnées pour leur convergence.

Active, collaborative, articulée autour de la concertation, davantage soucieuse de former des connaissances que de distribuer des informations, la forme pédagogique adaptée à la génération des millénials est une forme didactique nouvelle qui affirme sans ambiguïté que les compétences acquises ont davantage d'importance que les diplômes obtenus. Elle permet ainsi de nourrir l'estime de soi, souvent vacillante, des élèves en les invitant à oser penser par eux-mêmes et en les outillant pour le faire avec pertinence.

Apprendre à apprendre, apprendre à réfléchir en tenant compte de la complexité du réel et de ce que compose la réalité quand elle est augmentée par le virtuel plutôt qu'apprendre à comprendre le monde en fonction d'analyses produites par d'autres que soi. Apprendre à penser intelligemment par soi-même plutôt qu'apprendre à répéter les pensées formées par d'autres. N'est-ce pas là, en somme, ce vers quoi doit tendre toute modélisation pédagogique si elle entend mettre au monde des adultes intelligents, sensibles aux autres, tolérants par rapport à ce qu'ils peuvent penser et soucieux d'être actifs dans le monde au sein duquel ils auront à prendre place ?

L'enjeu est important et l'école doit, de ce point de vue, être investie d'une mission essentielle : si elle ne parvient pas à outiller les élèves pour qu'ils puissent penser comment penser le monde en y puisant les informations qui lui permettront d'en connaître les composantes, d'en comprendre le fonctionnement et d'en analyser le développement, ce seront alors les adultes et seulement eux qui devront sélectionner à leur place les informations qu'ils jugeront pertinentes au risque de penser le monde d'aujourd'hui comme s'il était encore celui d'hier et d'imaginer le monde de demain éternellement figé dans un présent qui appartient pourtant déjà, lui-même, résolument au passé.

Apprendre à apprendre

Propositions

Transformer nos salles de classes en espace d'apprentissage et d'enseignement Nouvelle Génération.

Donner plus de libertés, d'autonomie et de responsabilités aux élèves, de l'enseignement secondaire notamment, dans le choix de leurs matières.

Développer le mentorat pour les enfants les plus en demande d'un « autre regard » éducatif.

Former nos enseignants aux pédagogies collaboratives et coopératives pour rendre les élèves davantage actifs au sein du collectif qu'ils forment dans une classe.

Mettre à disposition des outils numériques de Collaborative Learning.

Donner plus de libertés, d'autonomie et de responsabilités aux élèves pour, à la fois, apprendre à apprendre avec le numérique, mais aussi faire grandir nos enfants dans une approche numérique responsables tant pour ceux qui le consomment que ceux qui vont, demain, le créer.

Supprimer les cartables trop lourds au primaire et utiliser les tablettes numériques éducatives comme support pédagogique.

Utiliser le numérique pour identifier les niveaux et besoins de chaque apprenants et travailler ainsi l'adaptive learning pour ne laisser personne sur le bord de la route

Vision

1 Les classes doivent être plus flexibles, modulables et adaptées à l'alternance et au renouvellement des formes pédagogiques.

2 La maturité numérique ne vient pas spontanément avec l'âge. Elle s'acquiert au cours d'un apprentissage qui doit constituer une compétence socle du programme scolaire.

3 Les méthodes pédagogiques doivent être plus variées et adaptées au monde tel qu'il est vécu et éprouvé par les élèves du XXIème siècle.

4 Il est important de donner plus de liberté aux élèves dans le choix de certaines matières pour plus apprendre ce que l'on souhaite apprendre



RESTER LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE

On ne peut plus enseigner aujourd'hui, comme on enseignait hier. Un enseignant peut contribuer à changer le monde mais il doit se former et se transformer au même rythme que celui-ci.

RÉFLEXIONS...

Enseigner, idéalement, ce devrait être une façon de transformer chaque cours en leçon d'éveil. Allumer des feux, éveiller des consciences, attiser la curiosité, aviver le **plaisir de découvrir**...

Les enseignants sont les jardiniers du monde, c'est aussi à eux qu'il appartient de cultiver les esprits. Ils sont acteurs et contributeurs pour que, de générations en générations, le monde de demain soit toujours plus beau, mieux vivable, plus équitable et plus respirable que le monde d'aujourd'hui.

Les enseignants, n'ont pas le pouvoir de refaire le monde mais ils peuvent y jouer un rôle profondément utile à la société pour éviter qu'il ne se défasse.

C'est à coup sûr un métier important, sans doute un des plus beaux... Oui, mais...

Oui, mais encore faut-il qu'il soit reconnu comme tel et que l'on puisse l'exercer dans de bonnes conditions.

Encore faut-il ne pas devoir le réaliser dans un présent perçu comme terriblement instable en fonction d'un avenir qui prend la forme d'une bouteille d'encre.

Il est parfois difficile, en effet, de se convaincre que l'on exerce le plus beau métier du monde quand pour certains l'environnement d'enseignement ressemble à un combat complexe et parfois dangereux face à des enfants et élèves indisciplinés, vaguement réceptifs.

Il est difficile de considérer que l'on exerce le plus beau métier du monde lorsqu'il ne se passe pas une semaine sans que des parents mécontents n'aient fait entendre leur voix parce qu'ils jugeaient l'enseignant responsable des résultats ou comportements décevants de leur enfant. Il est difficile de se persuader que l'on exerce le plus beau métier du monde lorsqu'on travaille dans des classes surpeuplées avec un matériel obsolète et des méthodes qui semblent immuables alors que le monde, lui, est soumis à une mutation à la fois profonde et même parfois brutale.

Les enseignants, parce qu'ils ont généralement choisi leur métier en se laissant guider par un idéal fort et des attentes importantes sont, sans doute beaucoup plus que pour toute autre profession, exposés à un risque majeur de désillusion.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, déjà en 1927, on identifie sous le vocable « neurasthénie de l'instituteur » un ensemble de symptômes qui ne manqueraient sans doute pas d'évoquer chez un employeur contemporain le tableau symptomatique du burn out...



Ce n'est pas le monde de l'entreprise qui a mis en scène les premiers cas de burn out mais le monde de l'enseignement. Le monde de l'entreprise n'a, en quelque sorte, fait que recycler ce qui existait déjà chez les éducateurs et les enseignants depuis bien longtemps en prenant la consistance d'une forme d'usure de compassion, celle que l'on éprouve quand on « frotte » de manière répétitive et cyclique ses « émotions » à celles d'autres humains sans que l'on se sente en mesure d'agir sur les unes ou sur les autres.

Comment avez-vous eu tendance à vivre à l'école ?

La caractéristique essentielle du métier d'enseignant, celle qu'il ne partage avec aucun corps professionnel, c'est qu'il suppose que celui qui enseigne ait toujours, systématiquement et inévitablement, été lui-même un élève. Avant d'agir en tant qu'enseignant, il a, dans tous les cas, d'abord été question pour lui de vivre l'enseignement en tant qu'élève. Un enseignant c'est, en quelque sorte, quelqu'un qui est un jour rentré dans l'école et qui n'en est jamais ressorti, même si depuis plusieurs années nous voyons de plus en plus d'enseignants quitter « la profession ».

Cette particularité explique pourquoi la tentation est parfois grande, pour eux, de se mettre à la place de leurs élèves. Pour le meilleur, ce mécanisme crée une réelle empathie envers ce que les élèves peuvent vivre. Pour le pire, il produit une forme d'inertie parce qu'il invite à imaginer que le vécu de ses élèves se confond avec le sien et que le parcours scolaire dont ils font l'expérience est semblable à celui qu'il a lui-même éprouvé quand il était à leurs places.

C'est cela le problème quand on se met à la place des autres : les autres alors n'ont plus leur place parce qu'en s'imaginant dans leur position, on les en chasse.

De deux choses l'une, on se met alors soit à penser que « c'était mieux avant » et que si les choses ont changé, elles ont eu tort de le faire. Soit, on considère que ce sont les autres qui, en s'y comportant de façon inadéquate, détériorent la situation. Ces deux attitudes sont évidemment préjudiciables soit parce qu'elles rendent aveugles aux aspects positifs d'une société qui évolue soit parce qu'elles contribuent à stigmatiser une génération jugée incapable de se comporter comme elle le devrait dans un modèle social immuable dont elle ne respecterait pas les valeurs.

L'enseignant, parce qu'il a lui-même été élève, ne peut naturellement faire abstraction de son vécu. L'accompagnement, la supervision et l'intervision des enseignants fait cependant très peu, trop peu de place à l'expression de la manière dont l'école a été éprouvée par lui-même pendant son propre parcours scolaire. La simple question « et vous-même, en tant qu'élève, comment avez-vous eu tendance à vivre à l'école ? » ouvrirait pourtant des portes essentielles vers la véritable connaissance de soi, celle qui permet de s'engager avec davantage de lucidité, sans emmêler les choses, dans la connaissance des autres.

Des formations continues qui prennent la forme de supervisions, interventions et invitent les enseignants à parler d'eux-mêmes, à se préoccuper de ce qu'ils sont, de ce que leurs enseignements suscitent chez les apprenants, sans craindre d'être jugés, apparaissent de ce point de vue d'une urgente nécessité. Les éducateurs et les travailleurs sociaux en bénéficient depuis longtemps.

Pourquoi les enseignants, face aux évolutions sociétales et humaines incontestables sont-ils obligés de se montrer à ce point oublieux d'eux-mêmes en n'étant,

éventuellement, accompagnés que dans ce qu'ils font sans être jamais véritablement soutenus dans ce qu'ils sont ?

Prendre conscience fondamentalement de qui on est, mieux comprendre qui on est dans un monde qui bouge, c'est incontestablement un premier pas essentiel à accomplir si l'on veut se donner les moyens d'analyser comment fonctionne ce monde qui bouge. C'est comme cela, à travers une meilleure connaissance qu'il aura de lui-même et de l'évolution du monde qui l'entoure, qu'un enseignant parviendra sans doute le mieux à comprendre qui sont fondamentalement ces élèves qui participent au mouvement de ce monde. C'est comme cela également qu'il parviendra le mieux à soutenir la façon dont ils entendent trouver la place qu'ils souhaitent se donner dans ce monde en évolution.

Prendre conscience fondamentalement de qui on est

Et par exemple, comprendre lucidement une transformation sociale et technologique,

La concevoir comme un mouvement qu'il n'est pas utile de juger mais qu'il convient d'analyser.

L'envisager comme un développement auquel il ne faut pas s'opposer, mais qu'il convient d'accompagner pour qu'il ne se réalise pas brutalement.

Cette approche invite évidemment l'enseignant qui y tombe à considérer que le plus beau métier du monde pouvait bien l'avoir été. Il ne l'était plus et ne pouvait plus l'être parce que les temps paraissent soudainement terriblement durs ou que les élèves semblent peu concernés par une forme scolaire et des programmes parfois enracinés dans un autre temps.

Voilà sans doute pourquoi nous sommes sans doute arrivés à un tournant essentiel dans la façon d'envisager la formation de base de l'enseignant et dans la manière

de considérer sa formation continue. Cette révision du processus formatif est indispensable parce qu'on ne naît pas enseignant, on le devient, avec beaucoup d'efforts et de mérite d'ailleurs, tout au long de sa vie, en se formant, en s'informant et parfois même en se transformant pendant toute une carrière.

Des formations attentives au développement personnel de l'enseignant dans un univers en mouvement, en lien avec les nouvelles attentes et comportements des apprenants, sensibles aux difficultés qui peuvent être éprouvées quand les technologies nouvelles bouleversent les supports didactiques, réceptives à l'idée que les méthodes

pédagogiques, quel que soit le courant qui les porte - actives, traditionnelles ou libertaires - demeurent porteuses si elles sont adaptées à la nouveauté de ces supports sans que l'enseignant n'ait, d'une manière ou d'une autre,

éprouvé le sentiment d'avoir été contraint de produire un renoncement à quoi que ce soit et soucieux, pour cela, de toujours mettre le facteur humain au centre de tout. C'est à ce prix-là que le plus beau métier du monde peut véritablement espérer le demeurer.

Mais il faut, pour cela, oser une refonte de la formation enseignante (initiale et continue) en lui donnant davantage la forme d'un accompagnement qui serait mieux en phase avec les réalités vécues par chacun dans un monde qui ne ressemble plus du tout à celui qui était en place quand l'enseignant était lui-même un élève.

Par ailleurs, pour comprendre comment ces formations adaptées à la génération 2.0 doivent être envisagées et concevoir la nécessité actuelle d'en revisiter la forme de fond en comble, il faut sans doute se donner les moyens de comprendre les fondements sur lesquels repose l'idée de donner aux enseignants une formation spécifique. Pour cela, il n'est sans doute pas inutile de retourner aux racines de la formation enseignante en prenant le temps d'analyser les attentes auxquelles elle répondait à ses origines.

Les premières formations d'enseignants ne sont pas très vieilles dans l'histoire de l'éducation. Elles ont vu le jour au début du XVIIIème siècle sous l'impulsion de J.B. de La Salle au moment où, pour s'ouvrir à tous ou tout du moins au plus grand nombre, l'enseignement simultané (donné par un enseignant seul face à un groupe d'élèves) a commencé à se généraliser. Avant cette période, l'enseignement était un acte qui se réalisait exclusivement par l'échange entre deux individus, le maître qui savait et l'élève qui apprenait.

Dans cette version simplifiée de l'acte pédagogique, tout le monde pouvait enseigner. Il suffisait d'avoir une compétence et de vouloir la transmettre pour devenir enseignant.

Ainsi, si vous étiez capable de ferrer un cheval vous étiez, ipso facto, considéré comme capable d'apprendre à tout le monde à ferrer un cheval. Même chose si vous aviez des rudiments de connaissance en lecture et en calcul ou si vous pouviez réciter par cœur des passages entiers des Saintes Écritures. L'enseignement étant alors envisagé comme un acte individuel qui se réalisait d'un individu en direction d'un autre, l'acte d'enseigner n'exigeait à son origine pas d'autres aptitudes que celle de maîtriser le mieux possible la matière à transmettre.

Pas besoin, évidemment, de formation pour cela.

Avec J.B. de La Salle et la généralisation de l'enseignement simultané, l'éducation scolaire, va réclamer de la part de l'enseignant une autre compétence : celle de maîtriser mais surtout d'animer toute une classe.

Oser une refonte de la formation enseignante

Et pour cela, il ne faut pas seulement se montrer capable de ferrer un cheval, de baragouiner quelques mots griffonnés dans un livre, d'ajouter quelques chiffres ou de connaître quelques bouts d'Évangile, il faut aussi savoir faire taire un groupe et installer une discipline suffisante pour pouvoir faire classe pour tous dans le silence, tout en s'assurant que les connaissances soient effectivement diffusées à chacun.

Et cela, c'est visiblement, selon J.B. de la Salle, une autre paire de manches qui justifie la mise en place de la première « École Normale » amenée à former des formateurs, à éduquer des éducateurs et à enseigner à des enseignants... C'est donc le souci de discipline qui a prioritairement justifié la mise en mouvement des premières formations pour instituteurs.

Un jour un acteur important du gouvernement m'a dit :

« Tu sais Bruno tu as raison... Nous avons des méthodes pédagogiques qui datent du 19ème siècle, des professeurs formés au 20ème et des élèves du 21ème ... les fractures sont fortes ».

En effet, personne ne songerait de nos jours, à former les enseignants sur un modèle les invitant à donner des cours de façon magistrale, en incitant à expliquer, montrer et démontrer des savoirs à des élèves silencieux et passifs essentiellement amenés à prendre connaissance de ce qui leur est transmis par la mémoire et la compréhension... Et pourtant... Pourtant est-on bien certain d'en avoir partout fini avec ce modèle ?

Rien n'est moins sûr... Les temps changent mais l'école donne parfois l'apparence de bouger moins vite qu'eux et les enseignants, sont alors parfois contraints de subir les avanies d'une évolution qui se réalise sans eux dans un bastion qui les oblige à faire de la résistance.

Pire, certains politiques ou ex-chroniqueurs, parfois même candidats à l'élection présidentielle réclament un retour immédiat à LEUR école, celle qui enseignait mieux hier qu'aujourd'hui. Car, évidemment, l'apprenant d'hier ressemble comme deux gouttes d'eau à celui d'aujourd'hui, il vit dans le même monde avec les mêmes outils et sera confronté au même marché de l'emploi en 2030 qu'en 1970.

Formés en fonction de normes anciennes, ils courent alors le risque de se transformer, généralement en dépit de leur volonté, en gardiens de la tradition exposés à des élèves qui, eux, ne cherchent qu'à accélérer le mouvement car ils sont le mouvement.

Il faut dès lors bien comprendre que dans un monde qui se transforme et une école qui, naturellement, est appelée à lui prendre le pas, c'est la formation (ou même transformation) des enseignants qui doit créer le mouvement, parfois même, si cela s'avère possible, en anticipant un peu ce qui va advenir. Faute de cela, le risque est grand de voir des instituteurs et des professeurs « largués », pratiquant une pédagogie dépassée sur des supports obsolètes, face à des élèves qui suivent, s'accrochent ou décrochent.

Bref à faire preuve de cette indiscipline que la formation des enseignants visait précisément, à ses origines, à contrôler...

C'est comme cela que le serpent se mord la queue. Formés pour éduquer des élèves d'une époque révolue, les enseignants, face à l'indiscipline qu'ils voient apparaître

massivement dans les classes souvent surpeuplées dont ils ont la charge, sont alors parfois « renvoyés » en formation pour apprendre comment maîtriser un groupe et y instaurer... de la discipline...

Une formation idoine, une formation « Nouvelle Génération » qui donnerait aux enseignants la possibilité d'utiliser des outils numériques et pédagogiques performants et les accompagnerait dans leurs pratiques en diffusant des techniques fondées sur la concertation active, bref une formation adaptée non pas à ce qu'étaient les élèves du passé mais à ce qu'ils sont aujourd'hui et, mieux même, aux adultes que l'on souhaite qu'ils soient demain. Voilà sans doute le socle à mettre en place de

toute urgence pour que les enseignants conservent leur merveilleuse aptitude à se mobiliser pour mobiliser leurs élèves et participer ainsi, ensemble, à la mise en mouvement d'un monde que les uns et les autres souhaitent meilleur.

L'apprenant d'hier ressemble comme deux gouttes d'eau à celui d'aujourd'hui

Être un jardinier de l'esprit humain, cultiver les esprits pour qu'en grandissant ils fassent naître une société meilleure, n'est-ce pas là, en somme la plus jolie façon d'exercer son métier d'Homme ?

Et, c'est précisément en réalisant ce petit miracle quotidien que l'on réalise sa mission d'enseignant. Être enseignant, ce n'est pas seulement exercer une profession, c'est faire chaque jour un pari sur l'avenir. C'est évidemment le plus beau métier du monde largement pratiqué par des femmes et des hommes formidables et il doit impérativement le rester aux yeux de tous... Aux yeux des enseignants eux-mêmes, bien entendu, soucieux de ressentir que la société, dans son ensemble, les soutient dans leur fonction, mais aussi aux yeux des élèves avides de trouver des modèles de développement qui leur donnent envie de grandir et aux yeux des parents suffisamment confiants pour leur donner les clés du futur de leurs enfants.

Propositions

Redonner envie de devenir professeur ou enseignant grâce à des campagnes de communication qui vont valoriser le formidable sens de ce métier.

Impliquer nos enseignants et repenser la salle de classe en s'inspirant de pratiques existantes mixant approche digitale / phygitale et équipements de collaborative learning.

En Nouvelle-Zélande comme en Australie l'espace de classe donne lieu à de grandes réflexions pour le rendre plus innovant et plus créatif. La classe devient le lieu, qui dans son design même, s'adapte aux exigences du monde du travail actuel et à venir (OCDE Education 2030, Partnership for 21st century learning).

Le « Flexible Learning Space » est apparu sur le site du Ministère de l'Éducation en Nouvelle-Zélande.

Recruter et former des enseignants adaptés à la nouvelle génération d'élèves.

Revoir les programmes et principes de formation initiale et continue de nos enseignants

Lancer un plan national de valorisation (fond et forme) et de sacralisation du rôle de nos enseignants en mettant en valeur son IMPACT sur les générations ultérieures.

Proposer **l'adhésion** de chaque parent d'enfants mineurs à **une charte de respect du rôle et de la fonction des enseignants**.

Proposer, lors de la formation initiale et continue des enseignants l'opportunité de **réaliser des stages en entreprise** pour leur permettre de rester connectés avec le monde qui attend leurs élèves.

Bâtir **un référentiel de « nouvelles » compétences** pour renforcer le sentiment d'efficacité et « outiller » nos enseignants face aux nouvelles attentes et comportements des élèves et apprenants.

Mettre en œuvre **un plan d'action pour former chaque année nos enseignants à ces nouvelles approches et méthodes pédagogiques** répondant aux nouveaux comportements des apprenants.

Sortir des salles de classes plus souvent pour apprendre en situation avec des pratiques de **« Learning by Doing »**.

Former l'ensemble de nos enseignants aux fondamentaux du numérique éducatif, mais aussi au sens et risques du numérique pour ne pas être « décroché » mais bien « éclairé ».

Augmenter la maturité digitale de toutes et tous (outils et vision) pour réduire les écarts générationnels et augmenter le pouvoir culturel numérique de notre système d'éducation.

Développer les SOFT SKILLS de nos enseignants pour s'en servir dans une société complexe et les transmettre à nos élèves (44% des recruteurs cherchent des SOFT SKILLS ou compétences douces comme premier critère de recrutement).

Réfléchir à la **symétrie des attentions sur l'évaluation** par le professeur de ses élèves, mais aussi par une approche « Bottom up » de l'élève sur son professeur sur des critères à définir (expérience apprenante).

Engager une réflexion sur les « nouvelles pratiques pédagogiques attractives », « passer à l'action » et à la formation autour des études réalisées en ce sens, comme par exemple :

Le « Inquiry-based learning » : les élèves sont incités à mener des recherches sur ce qui les intéresse. Former nos professeurs aux techniques comme « apprendre à apprendre » et guider nos élèves dans leurs recherches en aiguisant leur esprit critique et en les amenant à se corriger. Exemple : travailler sur la question des déchets et de la protection de l'environnement en faisant des recherches, en allant filmer les déchets abandonnés dans un parc et en formulant des questions à destination d'un scientifique.

Le « Problem-based learning » : les élèves sont invités à trouver des solutions à un vrai problème ou à un scénario authentique. Le but est de stimuler la collaboration, la réflexion et l'esprit critique.

Le « Project-based learning » : C'est amener nos élèves, sur un temps long, à créer une production complexe (chanson, saynète, affiche...).

Le « Design Thinking » : cette pratique issue du design propose des outils pour penser de manière analytique et créative à un problème.

À l'école, les élèves identifient des problèmes de la vie courante et par un nombre d'étapes plus ou moins établi, tâchent de trouver une solution nouvelle. Vous pouvez trouver ici ou en annexe des outils en français à destination des professeurs.

Vision

1 La formation initiale et continue des enseignants doit être revue et tenir compte de l'étendue inédite et de la complexité croissante de la mission qui leur est confiée.

2 Les enseignants doivent pouvoir bénéficier de supervisions, interventions et d'un soutien personnalisé qui indique que l'on ne se préoccupe pas seulement de ce qu'ils font quand ils agissent mais aussi de ce qu'ils sont quand ils éprouvent des états affectifs.

3 Il est capital de revaloriser le métier pour donner envie de s'y engager.



ÉCOLE, ENSEIGNANTS, ÉLÈVES

Quelle place et rôle pour les parents pour être partenaires responsables d'une modernisation de l'éducation ?

**"JE VEUX, JE SAIS,
JE PEUX, JE FAIS
ET JE FAIS FAIRE ..."**

Chaque parent souhaite le **meilleur parcours scolaire** pour ses enfants, mais les parents connaissent-ils leur rôle pour y arriver ? En ont-ils les moyens ?

Éduquer ensemble... Former des communautés éducatives articulées autour du développement de l'enfant... Établir un partenariat de qualité entre parents et enseignants... Harmoniser les pédagogies familiales et scolaires pour qu'elles participent sans heurt à l'épanouissement des enfants... Tout cela résonne comme une évidence auprès de tous ceux qui savent qu'il faut tout un village pour éduquer un enfant et que l'école ne peut, en aucune façon, s'attribuer, le monopole de l'éducation ou prétendre former les enfants à l'abri de l'influence des familles.

Les parents et les enseignants doivent éduquer ensemble. Cela sonne, de nos jours, comme une évidence... Et pourtant... Et pourtant les relations école-famille prennent encore souvent, il faut bien en convenir, des allures d'incompréhension, de guerre ouverte, de paix armée. Parents décrits comme absents et accusés souvent à tort d'être démissionnaires, ou, au contraire, bien trop présents dans la scolarité de leurs enfants et

jugés invasifs ? Enseignants déclarés incompetents, mal formés, trop laxistes ou trop exigeants ?

Triste tableau non ?

Tous les coups ne sont pas permis bien évidemment. Le partenariat de surface qui lie les parents et les enseignants doit généralement demeurer suffisamment policé pour que les conflits restent contenus et que les désaccords demeurent latents. Il n'en reste pas moins que pour beaucoup d'enfants et adolescents, les relations école-famille ne constituent pas un espace de développement serein.

Comment favoriser une coéducation école-famille plus harmonieuse pour que l'élève ne se sente pas coincé dans l'entre-deux qui, entre l'éducation implicite qui se réalise en famille et l'éducation explicite qui se met en place à l'école, le place parfois dans une position compliquée. Quelle langue choisir quand les pratiques langagières de l'école et celles de la famille paraissent si éloignées l'une de l'autre ? Quelle attitude privilégier quand la famille prescrit une manière de se comporter et que l'école en prescrit une autre ?

Quelle conduite adopter quand ce qui est valorisé dans un espace de développement semble, dans l'autre, investi d'une faible importance ? Comment envisager la réussite quand d'un côté il est de plus en plus souvent question de l'obtenir au sein d'un collectif d'élèves qui forment une classe alors que de l'autre ce sont surtout les conduites individuelles qui ont provoqué le succès qui semblent dignes d'intérêt ?

La coéducation est un processus complexe qui s'apprend.

Confier une partie importante de l'éducation de ses enfants à un autre que soi-même, pour un parent, ne va pas de soi et pour un enseignant, il est parfois difficile de constater que la portée de son enseignement se trouve limitée par ce qui en est fait au sein des familles.

De plus pour beaucoup de raisons, la dimension « égalitaire » dans les aptitudes ou capacités d'accompagnement des familles ou parents n'est pas homogène.

Toutes les familles n'ont pas les mêmes capacités pour faire de la même façon de l'école une chance pour leurs enfants.

L'école s'adapte-t-elle aux différences de moyens entre les familles ? Les devoirs « à la maison » peuvent-ils réellement être accompagnés de la même façon « égalitaire » que notre devise ?

Cette difficulté est évidemment accrue en période de bouleversement social. Une mutation accélérée, vécue différemment dans le monde familial et dans l'univers scolaire, peut en effet augmenter les tensions parce que le regard porté sur les implications du changement brutal varie considérablement d'un espace à l'autre.

Comment (re)trouver une symétrie des attentions ? Des intentions ?

Co-gestion et éducation numérique : quel rôle parental ?

La probable hybridation et digitalisation des formes enseignantes, la prochaine numérisation des supports didactiques et l'utilisation des écrans à des fins pédagogiques peuvent ainsi être vécues comme

autant de véritables chocs culturels dans les familles « déconnectées » ou « mal connectées ».

À l'inverse les familles « digitales friendly » sont-elles suffisamment mature pour « contrôler » le rôle des écrans dans l'éducation de leurs enfants ? Je ne le pense pas.

Co-gestion et éducation numérique : quel rôle parental ?

On ne peut pas espérer métamorphoser l'école sans associer les parents aux changements que l'on souhaite produire dans l'institution scolaire, mais plus globalement dans l'éducation face aux évolutions du monde.

Sommes-nous formés à être parents dont l'action éducative est complémentaire à celle de l'école ? Sommes-nous outillés, en tant que parents, pour jouer ce rôle éducatif complétif à la sortie des collèges pour la gestion du « travail à domicile » ? Non...

Et en plus de ne pas savoir comment faire, il faut bien admettre que cette capacité à faire est très inégalement répartie.

Le métier de parents ne s'enseigne nulle part. Il n'y a aucun endroit où il est possible d'apprendre formellement comment se réalise cette éducation familiale complémentaire de son homologue scolaire.

C'est pour cela qu'il faut, quand une transformation majeure affecte l'institution scolaire, prendre le temps d'impulser dans les familles des formes d'accompagnement et de coéducation respectueuse de chacun. Cela ne se fait évidemment pas n'importe comment, en agissant à l'emporte-pièces. Bien au contraire, la coéducation est une zone sensible. Il faut, si l'on veut éviter les crispations identitaires des uns ou des autres, intervenir avec prudence en respectant les méthodologies appropriées⁽¹⁾.

Trois pièges se posent aux parents et aux enseignants lorsqu'ils font le pari d'éduquer ensemble : le co-enseignement qui incite les parents à enseigner « à la place » des enseignants ou, à tout le moins, à leur dire comment ils devraient opérer pour le faire, la cogestion de l'espace à travers laquelle les parents prétendent gérer eux-mêmes les territoires scolaires et la configuration qu'ils doivent apprendre des pratiques éducatives familiales.

On a pu voir, lors de la crise pandémique, la catastrophe provoquée par « l'école à la maison »⁽¹⁾, cette forme de co-enseignement programmée qui invitait les parents (en capacité ou non) à se mettre à la place des enseignants pour compenser la suspension temporaire de l'école. Ce slogan a provoqué pas mal de désillusions et chacun, depuis, en est revenu.

« L'école à la maison », c'est un oxymore. Si c'est l'école, ce n'est pas la maison et si c'est la maison, il n'est pas question de la transformer en école.

« L'école à la maison » signifiait également que tout le monde pouvait s'improviser enseignant et s'engager avec ses propres enfants dans des formes d'enseignement explicite qui supposent un séquençage et une programmation des matières et imposent de ne pas contaminer l'acte éducatif d'affects (comme la colère) qui le parasitent... C'est, bien entendu, complètement faux. Pour le coup, les parents, mis en position de comprendre toute la difficulté du métier d'enseignant, ont d'ailleurs pris conscience du fait que l'éducation familiale devait demeurer essentiellement une éducation implicite, qui avance naturellement, sans se dire, à bas-bruit, sans programmation ni séquençage et sans autre objectif précis que l'épanouissement de l'enfant.

Trois pièges se posent aux parents et aux enseignants lorsqu'ils font le pari d'éduquer ensemble

Pour autant « l'école à la maison » a aussi démontré les difficultés pédagogiques de nos établissements à délivrer une expérience distancielle de qualité. On n'enseigne pas à distance comme en salle et le digital ne fait pas tout, loin de là !

Dans le même ordre d'idée, la cogestion de l'espace scolaire supposerait de laisser aux parents la latitude de décider du niveau de digitalisation de l'enseignement qu'ils souhaitent pour leur enfant, de leur laisser le soin d'organiser eux-mêmes la manière dont l'accès au numérique doit se réaliser au sein de l'école et de réguler le rapport aux écrans de leurs enfants comme ils le font à la maison quand ils savent le faire.

Enfin, pour ce qui relève du troisième piège, celui dans lequel tombe l'institution scolaire chaque fois que les professionnels qui y travaillent discréditent, plus ou moins consciemment, les pratiques éducatives familiales au nom de ce qui se fait à l'école, la crise sanitaire a également démontré que

les familles qui ont collaboré le plus durablement avec l'école étaient essentiellement celles qui ne se sentaient pas jugées par elle et ne percevaient pas les difficultés dont elles pouvaient faire état pour maintenir leur enfant « connecté » comme autant d'arguments susceptibles de les disqualifier aux yeux des enseignants.

Si elles ne se montrent pas suffisamment attentives à éviter ces trois obstacles, les tentatives de conciliation de l'éducation familiale et scolaire réalisées dans le contexte de la conversion de l'école au phygital, mèneront inévitablement tout droit dans le mur.

(1) Parents, enseignants... Éduquer ensemble (en restant chacun à sa place). B. Humbeek, W. Lahaye, M. Berger, Ed. De Boeck, 2019

(2) Ce qui est visé ici c'est le slogan « école à la maison » et, évidemment, pas le fait d'avoir utilisé les écrans (numériques ou télévisuels) pour assurer la continuité scolaire. Un « l'école s'invite à la maison par les écrans... » aurait été à cet endroit une appellation à la fois plus heureuse et moins ambiguë quant à la confusion de rôle « parent-enseignant »

Par contre si, évitant les pièges du co-enseignement, de la cogestion des territoires scolaires et de l'évaluation négative des pratiques familiales, les enseignants et les parents focalisent leur attention sur le seul souci d'éduquer l'enfant et de participer à l'épanouissement futur de l'élève qu'il devient, l'action éducative réalisée en commun pourra se réaliser dans un climat tout à fait serein.

Transformation numérique et facteurs-clés éducatifs :

Si l'école « du futur » comme la propose le Président Macron, engage demain sa transformation numérique et son hybridation, trois conditions doivent être intégrées dans l'harmonie parents / enseignants sur le sujet :

- **Une maturité et une lucidité numérique** augmentée et suffisante pour concevoir les avantages et les risques d'une connexion constructive et maîtrisée pour chaque enfant dans son parcours éducatif global. Si le numérique s'impose à l'école, il ne faut pas qu'il le fasse brutalement, sans maîtrise ou contrôle.
- **Une maturité digitale** suffisamment aiguisée pour apprécier et maîtriser la façon dont les outils numériques peuvent enrichir la place et le rôle de l'humain autour d'apprentissages hybrides utilisés de manière complémentaire avec la réalité physique.
- **Mettre en œuvre la réduction des fractures numériques** tant sur les infrastructures de nos établissements que les inégalités dans nos foyers. En clair, il faut équiper nos écoles et nos foyers comme nos entreprises et nos salariés.

Établir, quand on est un parent contemporain, un rapport serein avec les écrans de ses enfants ne va pas nécessairement de soi tant les messages émis çà et là, plus ou moins marqués d'un sceau scientifique, apparaissent,

sur ce point contradictoires. En réalité, si l'on se fie aux analyses ou plus exactement aux méta-analyses (les analyses des analyses) scientifiques relatives à l'effet de l'usage des écrans sur le développement de l'enfant, il faut bien en dire que les conclusions auxquelles elles aboutissent ne contribuent pas à lever le voile.

En gros, toutes ces analyses ont globalement échoué à répondre autre chose que « ça dépend »... Ça dépend du contexte éducatif plus ou moins permissif, ça dépend de la manière dont l'enfant investit sa scolarité, ça dépend du niveau de décrochage de l'élève, ça dépend du QI de l'adolescent, ça dépend de ses heures de sommeil, ça dépend de la taille de son lit, ça dépend de la couleur du papier peint de sa chambre... avec des « ça dépend » comme ceux-là, on peut faire dire tout et n'importe quoi aux chiffres, il suffit pour cela de faire passer des corrélations pour des causalités, et le tour est joué.

Prendre les résultats d'une recherche pour affirmer la validité d'une option en l'isolant du corpus de tous les autres travaux qui en nuancent les conclusions est un jeu d'enfants. Je pourrais par exemple m'y livrer en citant une recherche réalisée par Bernard, Borokhovski, Tamim et Abrami en 2014 qui indiquent que le « Blended learning » (l'hybridation pédagogique) a un effet positif sur l'apprentissage comparativement à l'enseignement en présentiel, pour déclarer que le débat est clos et qu'il faut, à n'importe quelle condition et n'importe comment, généraliser la forme d'enseignement sortie « vainqueur » de l'épreuve « scientifique » comparative à laquelle elle a été livrée.

Un autre exemple permet de comprendre comment on peut dire tout et n'importe quoi sur base de recherches lues sans nuance ou utilisées pour sonner le tocsin des « pour » ou des « contre ». Il serait, par exemple, facile

Un rapport serein avec les écrans de ses enfants

de sonner l'alarme parentale en révélant que le temps passé par un collégien sur une console, une tablette ou un ordinateur après le dîner est de plus d'une heure pour 52.6% des collégiens dont 14.7% qui y passent plus de deux heures.

En précisant qu'une fois au lit, 51,7 % utilisent régulièrement un outil numérique, on a alors vite fait de démontrer que ces pratiques perturbent le sommeil des adolescents (Toyant-Parola, Londe, Tréhout, 2018). Si l'on s'arrête là, le ver est dans la pomme et le numérique se trouve définitivement estampillé « perturbateur de sommeil » aux yeux des parents mal avisés.

Cela peut parfois être le cas, mais comme le montre cette même étude, la principale cause de perturbation du sommeil des collégiens, c'est, en fait... le collège lui-même... Il suffit pour s'en rendre compte de comparer les temps de sommeil pendant les jours d'école et pendant les jours de repos... C'est donc, si l'on en croit la recherche, la scolarité qui apparaît souvent comme le véritable « disrupteur de sommeil » de l'adolescent et pas l'usage des écrans.

Comme quoi, une recherche ne vaut que par la façon dont on donne à lire ses résultats avec nuance et en ayant pris le soin de la contextualiser. On pourrait ainsi tout aussi bien, en s'appuyant sur les mêmes travaux, ne pas se contenter de rendre les écrans coupables de tous les maux mais pousser le bouchon plus loin et alerter les parents en déclarant le collège « nocif » pour la qualité du sommeil de leur ado...

Comment s'y retrouver lorsqu'on vous parle d'un côté de « crétin ou d'addict digitaux » et que l'on voit, d'un autre côté, l'école prescrire les écrans et en faire un média pédagogiques privilégié, comment lire le titre d'un article

qui prétend que « Google rend stupide » et constater ensuite que les enseignants invitent nos enfants à y faire des recherches ?

Comment laisser nos enfants naturellement utiliser internet pour travailler sans que le même internet ne soit contrôlé ou régulé sur les informations accessibles ?

Comment faire la part des choses entre les messages qui évoquent, souvent sans discernement, une forme d'addiction aux écrans et ceux qui parlent d'un environnement communicationnel ludique, social, convivial et constructif qui risque de marginaliser ceux qui ne les utilisent pas ou d'aliéner ceux qui y passent trop de temps ?

Concrètement, combien de parents maîtrisent les options de sécurité d'identité numérique des smartphones et autres applications préférées de leurs enfants ?

Qui maîtrise les VPN de « surveillance » installable dans les téléphones et outils de nos mineurs ?

Comment donner du sens à l'exploration du monde grâce aux outils numériques sans risquer les mauvaises rencontres ou les contenus inadaptés ?

Quels parents utilisent Youtube Kids et pas Youtube pour permettre à leurs enfants de regarder leurs dessins animés préférés sans risquer de voir des vidéos... d'un autre âge ?

Qui nous explique comment être de « bons parents numériques » ? Que font les GAFA sur ce sujet, au-delà de nous demander de payer des abonnements ou d'exploiter nos données et celle de nos enfants devenus déjà des « personae consumer » ?

Comment laisser nos enfants naturellement utiliser internet pour travailler ?

Pourquoi faut-il chercher 15 minutes sur Google pour comprendre comment déconnecter son compte Instagram... et attendre 30 jours pour récupérer ses photos et 45 pour fermer son compte... provisoirement ?!

Nos enfants sont aujourd'hui digital natives et utilisent donc le numérique de manière à la fois naturelle et instinctive.

Le retour en arrière n'existera pas. La digitalisation sera inévitable pour un nombre de plus en plus grand et sans doute aussi de plus en plus précocement.

Le numérique a incontestablement pris de l'avance sur l'évolution naturelle des femmes et des hommes mais il est encore possible de transformer l'usage de cet outil pour le rendre favorable à l'évolution éducative et pédagogique que nous souhaitons.

Alors comment se diriger dans une mer inconnue quand les vents soufflent avec force dans toutes les directions ?

Les parents déboussolés que nous sommes, avons parfois du mal à naviguer sereinement surtout qu'il nous arrive d'être comme nos enfants addicts à nos smartphones.

Autour de moi d'ailleurs je vois des parents plus aliénés que leurs enfants... combien de couples au restaurant ne se parlent pas et sont absorbés par leurs fils d'actus sur différents canaux ou réseaux ? Beaucoup trop... aussi !

Pour donner un sens à l'éducation de nos enfants, il vaut mieux adopter des positions nuancées et refuser de se positionner de façon radicale dans un débat qui cloue sans discernement les écrans au pilori ou qui leur laisse prendre toute la place en reléguant au second plan tout ce qui constitue un être humain.

C'est plus dans la nuance, la connaissance et la compétence davantage que dans la crispation identitaire

qu'un parent trouvera la sérénité nécessaire pour installer sa lucidité numérique et faire naître sa maturité digitale et c'est, par elle, qu'il se donnera les moyens d'établir un rapport sain avec ce qui n'est somme toute qu'un média et doit, à ce titre, toujours être évalué en fonction de l'usage, raisonnable ou abusif, intelligent ou stupide, ouvert ou maîtrisé, continu ou modéré, que l'on en fait.

Beaucoup de parents ont intégré l'idée qu'ils n'étaient pas « doués pour l'informatique » ou pour Internet. Or, il est bien connu que dès lors que quelqu'un est convaincu d'être incompetent, il est difficile de lui faire admettre le contraire. Ce phénomène porte un nom en psychologie : l'incompétence acquise. Dans le domaine de l'aptitude à utiliser le numérique, il fait des ravages.

Or, les recherches indiquent clairement que l'effet du vieillissement sur les compétences dans le domaine des technologies numériques ne s'observe pas dans les métiers où l'utilisation de ces outils est quotidienne. Les personnes qui utilisent chaque jour les outils digitaux deviennent compétentes dans cette utilisation, quel que soit leur âge. Le cerveau fonctionne effectivement à chaque période du développement sur le mode du « Use it or lose it »

Ce qui suppose que c'est en exerçant activement une compétence, qu'on l'installe durablement.

Pour acquérir une maturité digitale suffisante, il suffit dès lors à l'adulte d'oser se lancer, de ne pas craindre de se fourvoyer en tâtonnant tant et plus dans un premier temps, et d'agir ensuite avec ténacité jusqu'au moment où l'on sent la compétence s'installer...

C'est comme cela qu'un adulte s'ouvrira les portes du monde digital qui lui semblaient irrémédiablement fermées. En réalité, celui qui prend l'initiative d'ouvrir

ces portes, apparemment closes, se rend compte très rapidement que c'est lui-même qui en détenait les clés.

Quand la maturité digitale s'associe à une lucidité numérique suffisante, elle permet à l'adulte de se poser en socle fiable pour apprendre aux enfants dès leur plus jeune âge à connaître les risques et les possibilités de la technologie. Ces parents qui se sont ouverts au monde digital ne se plaignent plus que leurs enfants vivent dans un monde virtuel et n'étudient pas beaucoup, mais conçoivent aisément que, pour ces jeunes, c'est l'école qui a parfois pris la forme d'une abstraction quasi virtuelle tant elle a perdu le contact avec la réalité.

Comment imaginer, en effet, un monde réel dans lequel vous ne pourriez pas utiliser Google Translate ou Reverso si un mot étranger échappe à votre compréhension ? Comment imaginer être meilleur en mathématique que l'intelligence artificielle disponible gratuitement en ligne ?

La réserve des parents face aux innovations technologiques et leur possible effet de nuisance sur le développement des enfants n'est pas une idée neuve. Elle a toujours existé et n'est généralement parvenue à s'estomper qu'avec le temps en laissant le média faire son chemin.

L'écran, parfois encore perçu comme un danger parce qu'il menace la toute-puissance du livre, prendra inévitablement le même chemin. Un livre ou un écran ? Comme s'il était question de l'un ou de l'autre alors qu'il ne pourra jamais être question que de l'un et de l'autre. L'écran n'a en effet pas pour vocation de chasser le livre, bien au contraire puisqu'en rendant les contenus attractifs, il contribue à stimuler la lecture, mais le livre ne doit pas se donner l'obligation de prendre tout le

terrain. Un parent « averti », c'est-à-dire en quelque sorte un parent serein, mûr et lucide face au développement du monde digital va privilégier l'alternance des moments de lecture et de ceux consacrés aux écrans plutôt que d'opposer les uns aux autres en s'engageant sur ce point dans un bras-de-fer contre-productif et sans fondement avec son enfant.

À un « tu ferais mieux de lire un livre plutôt que de perdre ton temps sur ton écran », il privilégiera, par exemple, un « lis ce livre et utilise internet pour visualiser les lieux qu'il évoque » ou un « sers-toi d'Internet pour chercher le livre que tu auras envie de lire » qui ne créera pas d'opposition entre les deux médias mais indiquera d'emblée leur nécessaire complémentarité.

Il en va de même parfois que d'accepter l'idée d'acheter et de lire ce livre « en ligne » est tout à fait possible car ce qui compte ce n'est pas le support, ce qui compte c'est de lire et d'aimer ce livre qu'il soit en papier ou en ligne.

C'est je pense cette attitude mitoyenne, mesurée et réfléchie que permet un regard plus serein et posé sur une nouvelle technologie. A travers ce positionnement raisonnable et raisonné qui ne rejette rien à priori et met systématiquement l'humain au centre de tout, un parent doit devenir capable de concevoir et de maîtriser la digitalisation des apprentissages de son enfant.

Je vois des parents plus aliénés que leurs enfants

« Tu ferais mieux de lire un livre plutôt que de perdre ton temps sur ton écran »

Propositions

Informier et former à la coéducation car elle ne s'improvise pas.

Elle ne s'impose pas non plus. Elle se construit en mettant en place une harmonie éducative respectueuse des identités, rôles, fonctions et statuts de chacun dans une éducation familiale et scolaire, complémentaire l'une de l'autre.

Redéfinir le rôle des parents avec et dans l'éducation scolaire de leurs enfants afin de leur donner plus de clés pour réussir.

Travailler sur l'égalité des chances parentale face aux difficultés de certains parents à ne pas pouvoir accompagner de la même manière leurs enfants (temps, capacités et moyens).

Faut-il conserver les devoirs à la maison ?
(Voir plus bas).

Créer une plateforme digitale nationale proposant aux parents qui le souhaitent de **se former aux enjeux de l'éducation Nouvelle Génération.**

Démocratiser le mentorat et créer des offres de services + un chèque éducation à destination des familles les plus fragiles pour se former.

Réduire la fracture numérique des parents et des familles tant sur les équipements que les compétences et les maturités numériques.

Généraliser l'usage du livre non pas « contre » l'écran, en lieu et place du numérique, mais en faisant du livre un média « associé » complémentaire en initiant, par exemple, tant à l'école que dans la famille des « moments lectures » formels et systématiques.

Mettre en place un compte personnel formation individuel pour les parents et un budget de formation à destination des établissements pour accompagner les communautés de parents d'élèves à se former.

Vision

1 Il est nécessaire d'améliorer la lucidité et la maturité numérique des parents et se donner les moyens de réduire, au sens chirurgical du terme, la fracture numérique.

2

L'harmonisation des relations école-famille impose de tenir compte des nouvelles formes d'enseignement scolaire en accompagnant les parents pour qu'ils puissent mieux jouer le rôle éducatif complémentaire qu'ils sont amenés à tenir.

PROPOSITION



RÉVOLUTIONS & POTENTIELLES ALIÉNATIONS NUMÉRIQUES

Quel impact sur nos jeunes, nous, nos vies, la société et notre éducation au quotidien ?

RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA CONVICTION

Une révolution, cela semble toujours, quand on la prend au mot, un peu violent. On l'associe alors spontanément à l'idée d'un mouvement politique brusque et brutal provoqué par un groupe d'opposants qui se soulève.

Evidemment, entendu dans ce sens, le terme peut faire peur. Une révolution numérique qui viendrait brutalement mettre fin à l'Ancien Régime parce que la jeune génération l'aurait soudainement déclarée obsolète peut sans doute faire froid dans le dos.

Mais le terme « révolution », à son origine, ne contenait pas une telle charge agressive. Emprunté à l'astronomie, il faisait référence au retour périodique d'un axe à un point de son orbite et désignait tout à la fois le mouvement de cet astre et le temps qu'il met pour réaliser cette rotation.

La révolution numérique est incontestablement de cet ordre dès lors qu'elle s'attache à toujours maintenir l'humain au centre du processus évolutif. C'est comme cela que la révolution qu'elle propose peut espérer garder le cap et se maintenir sur orbite en ne perdant jamais de vue que la digitalisation doit toujours être pensée au bénéfice de l'humain et que, jamais, au grand jamais, il ne faut s'attacher à mettre l'humain au service de la digitalisation.

C'est de cette manière que l'on parviendra le mieux à éviter les risques de dérives qui se manifestent quand la machine révolutionnaire s'emballer, oublie sa dimension nécessairement humaine et devient une fin en soi. La digitalisation ne doit pas être pensée comme un objectif que les êtres humains doivent atteindre à tout prix mais comme un moyen mis à leur disposition pour améliorer le monde dans lequel ils vivent et favoriser les apprentissages qu'ils y réalisent. C'est pour cela que dès lors que l'on parle de révolution, il faut toujours envisager les risques d'aliénation qui s'y attachent. Les révolutions deviennent brutales quand elles n'y prêtent pas suffisamment attention.

C'est pour cela que l'éducation, non seulement numérique, mais aussi digitale, peut exercer un puissant impact sur le monde et sa transformation en adoucissant la transition digitale.

Avant de produire une révolution, la digitalisation a d'abord été conçue comme une évolution. A ce titre, elle ne devient une menace que si elle est insuffisamment maîtrisée. Victor Hugo le disait joliment quand il prétendait que tout progrès devait être envisagé comme une roue à double face. Une face qui fait avancer les choses et une autre qui, si l'on n'y prend pas garde, broie les gens... Ce que le génial écrivain prétendait au XIX^{ème} siècle demeure d'actualité aujourd'hui.

La digitalisation du monde est porteuse d'espoir mais elle peut aussi, naturellement, faire peur si cette part broyeuse d'humanité n'est pas contrôlée. Trois dangers, tapis dans l'ombre du progrès, guettent ainsi les optimistes béats qui pensent que tout est facile et qu'il n'y a qu'à laisser faire pour que tout se mette en place avec bonheur.

Ces trois dangers, ce sont ceux auxquels doivent nécessairement prêter attention les optimistes qui

suggèrent que « cela ne sera pas simple, mais que l'on va y arriver ».

Ces optimistes-là savent, eux, que rien n'est facile et que les embûches justifient, dans un premier temps, un pessimisme relatif invitant à faire preuve de vigilance en se montrant attentifs aux dangers.

Trois dangers nourrissent donc tout naturellement les appréhensions de ceux qui refusent de signer, avec la digitalisation, un chèque en blanc : l'aliénation numérique, le moutonnage numérique et l'agression ou dévalorisation numérique notamment lorsqu'elle prend la forme du cyber-harcèlement ou de sa perte d'identité.

Je propose d'examiner ci-après ces trois dangers en envisageant pour chacun d'eux une piste de solution qui permet de s'en prémunir.

La digitalisation du monde est, à de nombreux égards, porteuse d'espoir.

Dans le domaine de la santé, la macrobiotique pour réaliser une symbiose salubre entre le monde des bactéries et celui de l'humain ou la réalité virtuelle au service de la neurochirurgie indique de manière spectaculaire les progrès que le numérique va permettre chez l'être humain. La gestion de l'environnement à travers la biotechnologie, la reprise de contrôle de notre production ou la gestion écologique numériquement assistée des déchets laisse également entrevoir, à travers la digitalisation, des jours meilleurs. Il en va de même pour la vie de la cité qui pourrait bénéficier d'avancées considérables à travers, par exemple, la blockchain (technologie partagée de stockage participatif et de transmission d'information transparente, sécurisée, fiable et vérifiable, fonctionnant sans organe central de contrôle) et les dispositifs de cyber-sécurité renforcée, qui devraient améliorer le vivre-ensemble et la protection qui pèse sur tout ce que nous y mettons en jeu.

Révolutions numériques et opportunités pour le monde

À travers la digitalisation, demain peut effectivement devenir le territoire de tous les possibles (M. Levy-Provençal). Ce sera évidemment le cas si nous en contrôlons toutes les dérives possibles. De l'utopie à la dystopie, il n'y a généralement qu'un pas. Celui que nous éviterons de franchir si nous nous montrons capables de stimuler le meilleur, neutraliser le négatif et éviter le pire...

L'aliénation numérique concrétise ce pire quand elle renvoie notre attention à celle d'un poisson rouge (La civilisation du poisson rouge de Bruno Patino), capable d'imprimer les choses dans son cerveau pour une durée maximale de huit secondes ou mange l'essentiel de notre temps en le remplissant d'activités vides, vaines et inutiles.

Pour profiter pleinement des opportunités que nous offre la digitalisation il faut alors évidemment comprendre comment prévenir et maîtriser les risques d'aliénation numérique.

Pour cela, il est nécessaire de comprendre comment certains outils ont été construits et peuvent par des technologies comportementales et digitales très abouties prendre beaucoup trop de place dans notre temps et notre vie et ne pas contribuer à sublimer la vie des femmes et hommes qui les utilisent.

La fracture numérique c'est aussi cela. Utiliser les outils mais ne pas comprendre comment ils sont construits et quels impacts ils peuvent avoir sur nos attitudes.

C'est bien ce sujet qui me préoccupe et qui doit nous préoccuper car les acteurs et experts du numérique sont unanimes sur ce point : le bénéfice du numérique dépend de l'usage que l'on en fait et de l'aptitude que nous manifestons à ne pas nous laisser aliéner par lui... Nous en avons désormais perdu le contrôle car nous n'avons pas formé ni même informé ses utilisateurs ni même les gouvernements.

Alors quelques questions à vous poser :

- Est-il possible de rester concentré avec son téléphone au restaurant, au cinéma, à la maison, en classe ou dans bien d'autres endroits quand vous recevez une « notification » ?
- Est-il facile de recevoir une notification et de ne pas la regarder ?
- Est-il possible de ne pas faire comme premier et dernier geste : regarder son téléphone en se réveillant... et en se couchant ?
- Est-il possible de vivre 3 jours sans son téléphone ?
- Est-il possible de publier une photo de soi sans filtre en renonçant à enjoliver l'image que l'on donne de soi ou de sa famille ?
- Est-il possible de pas rechercher un « like » comme un désir de reconnaissance à une information ou publication que vous avez publié ?
- Est-il possible de ne pas utiliser le numérique pour faire mal aux autres ? Quelles sont nos responsabilités ?

Le bénéfice du numérique dépend de l'usage que l'on en fait

→ Est-ce que je connais les risques que je cours mais aussi les droits que je peux revendiquer en utilisant le numérique et en y laissant des données personnelles ?

→ Est-ce que je connais les règles des lois qui, en France et dans le monde, permettent de réguler, maîtriser et développer nos maturités numériques ?

→ Suis-je capable de me « déconnecter » simplement des réseaux sociaux que j'ai créé ?

Ceux qui répondent « oui » sans hésitation à toutes ces questions sont sans doute protégés de toutes les formes d'aliénation numérique.

Je ne crois pas cependant qu'ils soient très nombreux à réaliser, de ce point de vue, un sans-faute.

Les chiffres confirment par ailleurs cette intuition puisque, en France, 17% de la population, selon un rapport du Sénat, et 15 millions de Français (suivant les chiffres fournis par la Stratégie Nationale d'Inclusion) sont en difficulté avec le numérique dans leur quotidien. Par ailleurs, selon l'INSEE, 47% des Français manquent d'au moins une compétence numérique de base pour retrouver un travail.

D'autres chiffres encore permettent d'évoquer cette aliénation numérique et notamment celui qui confirme le sentiment subjectif d'aliénation aux écrans révélé par une étude Elabe selon laquelle un Français sur trois se déclare dépendant aux écrans et 60 % des personnes interrogées se disent incapables de passer une journée sans téléphone.

Quelques chiffres enfin pour resituer l'importance de la problématique de l'aliénation aux écrans dans un cadre plus large :

ÉQUIPEMENT → NUMÉRIQUE ET USAGES

CHIFFRES 10 MARS 2020
GOUVERNEMENT FRANÇAIS, MISSION
INTERMINISTÉRIELLE DE LUTTE CONTRE
« LES DROGUES »

- La France compte 88% d'internautes
- 95% des français de 12 ans et plus possèdent un téléphone mobile dont 77% un smartphone
- Plus d'un français sur deux se connecte à Internet depuis un smartphone
- Une personne sur deux utilise Internet pour chercher des informations sur la santé et une personne sur sept échange à ce sujet sur les réseaux sociaux
- 3/5^{ème} du temps passé sur les écrans par les 15-19 ans est concentré sur les applications Snapchat, YouTube et Instagram.
- 14% des adolescents de 17 ans ont déclaré avoir joué à un jeu d'argent et de hasard en ligne
- 37% des actifs utilisent les outils numériques professionnels hors temps de travail
- 62% des actifs considèrent que des règles devraient être mises en place concernant le droit à la déconnexion
- Quatre actifs sur cinq considèrent que leur entreprise n'intervient pas pour limiter les usages des outils numériques hors temps de travail.

Alors c'est quoi le problème... ?

Tous utilisateurs mais alors tous en maîtrise ?

Et bien non, visiblement pas, si l'on en croit nos différentes données...

Alors c'est quoi le problème... ?

L'aliénation numérique définit un lien excessif avec un monde virtuel ou imaginaire qui se met à prendre trop de place et donne alors parfois l'impression de prendre le pas sur l'univers réel et physique. Celle-ci se traduit notamment par une forte appétence vis-à-vis des écrans qui peut, le cas échéant, produire un sentiment d'aliénation par rapport à eux.

L'utilisation des écrans à des fins pédagogiques lors de la crise sanitaire ajoutée à une forme d'engourdissement psychique liée à la diminution des stimulations sociales, a révélé, chez les jeunes, un véritable souci d'auto régulation dans leurs rapports aux écrans.

Tout se passe comme si, pour beaucoup d'entre eux, la surexposition aux écrans avait provoqué une forme de saturation qu'ils percevaient eux-mêmes comme problématique et dont ils souhaitaient se défaire, notamment en se retournant vers la lecture, la nature ou vers des rencontres physiques moins médiatisées par l'écran. Un peu comme si l'appétence pour le chocolat avait provoqué chez beaucoup d'entre eux une forme d'écœurement qui, à terme, les poussait à se diriger de leur propre initiative... vers le rayon des salades...



Il n'est, dans ce contexte, pas question de parler d'addiction aux écrans mais de considérer que la forte appétence à ceux-là doit pouvoir, quand cela est nécessaire, être maîtrisée par l'autorégulation.

Pour autant, il nous faut aussi être bien mieux informé sur le fonctionnement pédagogique et neurologique des outils numériques pour ne pas être « un poisson rouge », incapable de centrer son attention plus de huit secondes sur un objet, suiveur des algorithmes et autres machine learning.

La maîtrise numérique que suggère l'aptitude à s'émanciper des écrans doit donc, à mes yeux, constituer une matière première à enseigner à la fois à nos enfants les plus jeunes comme aux adolescents et aux adultes, qu'ils soient enseignants, parents salariés ou demandeurs d'emploi.

Avec l'autorégulation programmée, il est question de fixer soi-même, avant d'entamer une activité sur écran, le temps maximum que l'on s'autorise à y consacrer. Par exemple, si un adolescent décide de visionner une série, il s'interdit de regarder plus de deux épisodes par jour. Cette stratégie permet de déjouer les mécanismes de trop forte appétence avec, par exemple, en ce qui concerne les séries, l'effet des cliffhanger, que les experts numériques connaissent bien, placés en fin d'épisode sur Netflix qui vous donne envie... de voir le suivant immédiatement. La solution Netflix permet-elle de paramétrer son compte ou sa série avec les mêmes outils qu'un iPhone qui vous invite à mettre en place une « limite de temps » ? Non et c'est dommage car l'homme n'est pas un poisson rouge qui doit subir son cerveau, il doit disposer des options possibles pour agir en pleine conscience.

L'aliénation numérique n'est donc pas une fatalité.

Enseigner, informer, former l'État, nos enfants, mais aussi les parents, et les enseignants permettra d'augmenter la maturité numérique de chacun pour passer d'un statut d'incompétent consommateur à un statut d'utilisateur compétent et lucide au regard de ce qu'il vit dans un monde plus numérique...

L'aliénation numérique n'est pas une fatalité.

C'est en agissant comme cela qu'il deviendra possible de réduire la fracture numérique entre ceux qui sont aliénés par leur écrans, mais ne parvenant pas à s'y opposer et ceux qui savent comment s'émanciper du numérique en sachant utiliser les écrans sans pour autant en dépendre. Certains d'eux, peuvent piloter les autres pour qu'ils y parviennent à leur tour... C'est comme cela que le pont sera le mieux établi entre les « moutons digitaux esclaves de leurs écrans » et les « bergers numériques » capables de les en délivrer.

En prenant conscience des risques que l'on court face à une appétence difficile à contrôler, on se donne pourtant aisément les moyens d'y faire face.

Ici aussi, la lucidité et la maturité numérique constituent de véritables atouts. L'idéal serait de pouvoir compter sur des personnes capables d'accompagner ceux qui le souhaitent dans les formes d'autorégulation pour sortir des risques d'aliénation à un univers digital perçu comme plus confortable, plus sécurisé que le monde physique. Ces experts agiraient, en quelque sorte, comme ces véritables « bergers numériques » chargés de guider ceux qui vivent des difficultés dans leur rapport à un monde digital dont ils ne maîtrisent pas les codes ou qui paraissent, d'une façon ou d'une autre, générer un sentiment d'aliénation.

Machine Learning, Adaptative Learning et « moutonnage numérique »

L'algorithme ne doit pas transformer l'utilisateur en marionnette manipulée par des algorithmes dont il n'a pas connaissance, dont il ne comprend pas le fonctionnement et dont il ne prend pas conscience parce qu'ils seraient maîtrisés par d'autres que lui avec des intentions qu'il ne partage pas.

L'algorithme ne doit pas se constituer comme une forme de déterminisme numérique qui fait de chacun le jouet d'une digitalisation de ses comportements de consommation et de ses positionnements sociaux. Chacun doit pouvoir, à tout moment, reprendre le contrôle des désirs qu'il manifeste, des envies qu'il exprime et des souhaits qu'il pose de manière individuelle sans être conduit à ne vouloir que ce que les autres veulent également parce que les algorithmes l'auront guidé vers les choix opérés par le plus grand nombre. Ce moutonnage là, ce n'est pas le progrès de la digitalisation, mais son impasse assurée.

C'est là, le deuxième piège de la digitalisation à tout-va, en forçant tout le monde à avancer de la même façon, au même rythme et dans la même direction via des algorithmes.

Ce danger est réel et très préoccupant comme en témoignent les « machineries digitales » qui invitent dans tous les domaines que l'on souhaite explorer (Spotify pour la musique, Netflix pour le cinéma mais aussi tout ce qui fige le style de mes vêtements et limite le choix de ma nourriture) à se « resserrer » toujours dans le même registre en rétrécissant d'emblée le champ des options possibles sous prétexte que les choix anciens devraient nécessairement orienter mes choix futurs.

Cette façon de procéder donne, dans à peu près tous les domaines de la vie, à la « machinerie numérique », une emprise dont l'individu ne peut se libérer que s'il en est pleinement conscient.

Vous n'imaginez pas à quel point j'ai du mal à influencer mon compte SPOTIFY pour découvrir d'autres styles de musiques que celles que j'ai déjà écouté.

Ce qui est vrai pour les choix artistiques ou l'univers du divertissement l'est bien entendu tout autant dans le domaine de l'adaptative learning...

L'adaptive learning permet de s'adapter au rythme de chacun, et permet de favoriser les apprentissages des élèves, en fonction de la manière dont chaque élève est amené à vivre ou apprendre ces nouvelles façons d'enseigner et en fonction également du rôle que les parents doivent pouvoir continuer à se donner dans l'accompagnement scolaire de leurs enfants.

En respectant le rythme singulier de chacun, en acceptant que les pas des uns ne correspondent pas à ceux des autres et en évitant de culpabiliser ceux qui éprouvent l'impression, dès que le tempo s'accélère, de perdre pied, on permet, grâce à la technologie, de progresser sans brutalité.

L'algorithme ne doit pas transformer l'utilisateur en marionnette



La « dévalorisation numérique »

La récente étude Facebook visiblement « volée » par le Wall Street Journal montre les effets catastrophiques des réseaux sociaux sur la construction de l'image de soi des adolescents.

Dans une période de développement particulièrement sensible aux agressions identitaires, les filtres (qui amènent à véhiculer non pas l'image de soi mais l'image virtuellement corrigée de soi) et les mises en scène de soi stimulées par les réseaux sociaux provoquent des dégâts considérables.

D'autre part, les phénomènes de nouvelles formes de sexualité dites « numériques » de nos enfants « digital natives » sont à prendre au sérieux avec, par exemple, l'arrivée « des « nues » impactés par les « revenge porn » ou comptes « fisha » visant à échanger des photos ou vidéos d'individus sans leur consentement.

Ce phénomène d'harcèlement numérique est très préoccupant et provoque de nombreuses dépressions voir des suicides.

Je salue à ce titre l'association Stop Fisha qui devrait recevoir beaucoup plus de soutien et d'aide du secrétariat d'État chargé du Numérique pour contrôler, sanctionner, stopper et ainsi éviter les nombreux suicides et mal-être grandissant de nos enfants.

Dès lors qu'il est question de broyer des parts d'humanité, on ne peut évidemment pas faire l'impasse sur la question de la violence numérique et notamment de la caisse de résonance effroyable que le cyber-harcèlement offre lorsqu'il donne au harcèlement scolaire l'opportunité d'une mise en scène qui en accroît la virulence et en multiplie les effets délétères.

Pour comprendre ce phénomène, il faut concevoir l'idée que le harcèlement scolaire entre pairs se pose comme une forme d'agressivité hiérarchique qui prend de la puissance chaque fois que le rôle du dominant et celui du

dominé apparaissent « figés » par le regard complice que les spectateurs portent sur la situation perçue comme une manifestation de pouvoir jubilatoire pour l'un et vécue comme une humiliation épouvantable par l'autre.

Le rôle des spectateurs se révèle à cet endroit crucial.

Ce phénomène d'harcèlement numérique est très préoccupant

Les témoins de la scène de harcèlement, en regardant, exercent en effet une fonction active dans la mise en place des jeux de pouvoir. Ils agissent littéralement en regardant et très souvent dans l'absence la plus totale d'identité.

Leur nombre où leur importance se constitue alors comme une force écrasante qui anéantit

le dominé en permettant au dominant d'exprimer ostensiblement l'étendue de sa prise de pouvoir tout en sachant que les dominants sont à l'inverse du dominé « sans identité ».

L'anonymat numérique est aujourd'hui responsable de beaucoup de maux, mais moins sans doute encore que l'irresponsabilité morale et pénale numérique.

C'est pour cela que nous utilisons, pour notre part, le néologisme de « spect-acteurs » pour évoquer la façon d'agir de ceux qui installent une connivence avec le dominant en ne faisant rien d'autre que regarder, en riant des moqueries ou en ajoutant éventuellement une couche à l'agression pour renforcer la force d'anéantissement des comportements humiliants tels qu'ils sont mis en scène grâce, ou à cause, du numérique.

Évidemment, dans le contexte des réseaux sociaux, la puissance virtuelle des « spect-acteurs » prend une proportion inédite puisque leur nombre apparaît littéralement infini et qu'il est parfois même un gage de succès... C'est ce qui explique le rôle de caisse de résonance que les écrans se mettent à jouer à chaque fois lorsque, comme cela se fait de plus en plus systématiquement, le harcèlement scolaire s'esbaudit sur ses territoires.

C'est ce qui explique aussi l'apparition du « flaming », cette forme de harcèlement incendiaire qui provoque, parfois en quelques heures, l'anéantissement des victimes confrontés à une agression incendiaire auxquels ils ne sont pas en mesure de s'opposer.

D'où l'importance d'équiper chaque établissement scolaire mais aussi, nous, parents, de dispositifs performants qui permettent de prévenir les phénomènes de harcèlement par la connaissance, la compétence, la responsabilité et de s'y opposer lorsqu'ils se manifestent.

Ces dispositifs existent. Ils permettent aux écoles qui les utilisent de maîtriser ce qui se vit et de contrôler, les dérives qui se produisent par exemple sur les réseaux sociaux

En sanctionnant par exemple les conduites inappropriées sans provoquer le sentiment d'injustice de quiconque, en protégeant la parole de chacun au sein d'une institution scolaire qui s'est donnée les moyens de « faire société ».

Le cyber-harcèlement n'est pas une fatalité

Ces outils et leur fonctionnement ont fait l'objet de descriptions détaillées. Associés à une application (le Cyber-Help), ils permettent à tous les élèves qui estiment être la cible d'une forme plus ou moins lourde de harcèlement de déclencher le dispositif de prise en charge installé au sein de l'école en provoquant la réponse institutionnelle qui permet de mettre fin à ce qu'ils subissent.

Tout cela souligne l'importance du faire savoir mais aussi du « concevoir ».

La labellisation d'écoles se considérant comme des Institutions Cyber-Respect parce qu'elles s'estiment équipées et outillées pour prévenir le cyber-harcèlement et y faire face s'il se manifeste, constitue à cet endroit, une urgente nécessité.

Pour cela, il faut oser affirmer sans ambiguïté que le cyber-harcèlement n'est pas une fatalité et qu'il est

possible de s'y opposer en équipant les écoles de dispositifs performants qui permettent aux adultes (notamment les référents numériques) de savoir comment réagir concrètement quand une situation de harcèlement se manifeste. Notamment lorsque celle-ci gagne en virulence parce qu'elle prend pour cadre les réseaux sociaux.

Cette présence adulte rassurante et contenante sur les réseaux sociaux constitue un élément essentiel si on souhaite éviter toute forme de diabolisation des écrans. Cette diabolisation des écrans, notamment lorsqu'elle caractérise l'attitude parentale, doit en effet à tout prix être évitée. En terme de prévention du cyber-harcèlement, elle s'avère totalement contreproductive dans la mesure où elle favorise l'installation du silence là où une communication

confiante de la part de l'enfant se révèle pourtant particulièrement importante. Les messages parentaux cherchant à maintenir l'enfant à distance des écrans (sans pour autant en maîtriser les points de contrôle ou de suivi) quand ils suggèrent, par exemple, de repousser le plus longtemps possible l'âge d'accès autorisé apparaissent effectivement, de ce point de vue, particulièrement lourds de sens... Surtout dans quelques exemples...

En voilà un... Très « provoc' » mais très « réel » ...

Il serait temps de mettre en place autre chose qu'un « oui, j'ai 18 ans » pour accéder à des sites interdits aux mineurs... Imaginez qu'un enfant de 6 ans pourrait rentrer dans un casino ou une boîte de nuit pour y boire un gin tonic en répondant uniquement à la question du portier « avec vous 18 ans ? » par un simple OUI. Bingo ! Merci !

C'est actuellement ce qu'il se passe sur 95% des sites interdits aux mineurs. Avez-vous 18 ans ? Tapez oui ou non et c'est réglé... Nous devons changer cela.



Alors quel âge ?

« Les réseaux sociaux, c'est nocif et dangereux, tu dois attendre encore une, deux ou trois années pour que je t'autorise à les utiliser ».

C'est une façon de prétendre que la maturité numérique vient naturellement avec l'âge. Une telle affirmation est évidemment incomplète dans la mesure où la maturité numérique, celle qui permet d'utiliser les réseaux sociaux (avec un âge à l'entrée ? Qui n'existe pas aujourd'hui...) et d'y « surfer » de manière intelligente, prudente et clairvoyante se constitue essentiellement à travers un accompagnement éducatif soutenant, non intrusif et éclairant vis-à-vis des pièges qui s'attachent à la fréquentation immodérée et peu avertie des espaces virtuels.

La fonction des adultes et notamment de ceux qui jouent le rôle de régulation ou de bergers numériques, ne consiste pas, dans un tel cadre, à proscrire les écrans mais plutôt à en stimuler une utilisation lucide, prudente, pertinente et intelligente. L'éducation aux médias ne consiste en effet pas à interdire en diabolisant mais bien à accompagner en apprivoisant.

Les médias numériques ne sont dangereux que si on n'en maîtrise pas l'usage ou si l'on ne se maîtrise pas face à l'usage que l'on en fait.

C'est pour cela que l'accompagnement éducatif de l'enfant vers cette maturité numérique qui, de nos jours, fait partie intégrante du patrimoine éducatif suppose que l'adulte lui-même établisse avec les écrans une relation suffisamment mature et sereine pour transmettre sa propre lucidité.

A cet endroit, un message du style « c'est généralement chouette les réseaux sociaux mais si tu y vis des choses difficiles, insupportables ou incompréhensibles, promets-nous de nous en parler, nous saurons toujours quoi faire pour t'aider », apparaît beaucoup plus favorable pour créer les conditions d'une communication franche et authentique qu'un « tu es beaucoup trop jeune pour utiliser un outil aussi dangereux. Attends que les années passent ». En cas de problème, ce type de discours induira plus que probablement le silence de l'enfant ou de l'adolescent qui risque alors de

disposer d'un « black phone » ou de « fake profile » pour contourner l'avis de ses parents et faire « comme les autres » en leur ressemblant dans ses comportements.

Berger numérique, émancipation digitale, Institution Cyber-respect, Cyber-Help, maturité numérique... Ces mots inusités, ces concepts inédits permettent de rendre compte d'une réalité nouvelle parce que, quand le monde se transforme, des mots nouveaux doivent nécessairement voir le jour pour le décrire.

Penser une éducation « nouvelle génération », c'est, de ce point de vue, également une façon de s'obliger à se créer un nouveau glossaire qui permet, par la précision des mots, de s'expliquer en espérant se faire comprendre, à travers ce que les néologismes expriment concrètement de ce que nous vivons.

Un nouveau glossaire, c'est le signe d'une évolution en marche, d'une révolution qui marche dès lors que les mots nouveaux évoquent l'idée que le souci de l'humain est au milieu de tout, en ce compris, des mots utilisés pour décrire... Ainsi, quand le mot « respect » est mis au centre du vocabulaire pour en constituer le socle, on peut espérer que la maturité acquise par les uns et les autres permettra à l'idéal démocratique de s'y installer avec force en donnant à la convivialité numérique et physique ses lettres de noblesse. C'est comme cela, nous l'espérons, que la révolution numérique permettra à chacun de s'émanciper sans risque d'aliénation en redonnant du souffle à nos jeunes, à leurs vies, à la société que nous leur offrons en héritage et à l'éducation que nous leur devons au quotidien.

Pour cela il est aussi capital de réduire les fractures numériques induites par nos lois et leurs fondations qui, par la forme non digitale qu'elles conservent, ne permettent pas aujourd'hui de fixer les mêmes règles sur ces outils que celles qui existent dans la société. Les États sont à la fois plus forts mais aussi plus faibles avec le numérique car, eux aussi, sont des victimes collatérales de ces révolutions dont la mutation prend du temps à se concrétiser en s'inscrivant dans des balises légales et réglementaires clairement établies.

Propositions

Élargir les états généraux du numérique « Éducation » réalisé en Novembre 2020 à l'ensemble des Français.

« Etat généraux du numérique pour tous » comme France Num le réalise pour les entreprises.

Créer un secrétariat d'État chargé du harcèlement numérique et des responsabilités morale et pénale des concepteurs / utilisateurs / diffuseurs.

Offrir un Pass Formation Numérique à tous les Français.

Imposer aux services et acteurs du numérique une plus grande transparence et bienveillance envers les utilisateurs autour de formation et d'informations plus accessibles.

Proposer un « code » de la route numérique dès la première connexion aux utilisateurs pour « rouler » en pleine conscience.

Faire de la maturité numérique un enjeu national d'employabilité mais aussi de justice « mentale ».

Rendre la sortie et la fermeture des réseaux sociaux aussi simple et accessible que leur entrée.

Créer les états généraux de la gestion et exploitation

des données pour repenser nos lois et compétences complètement dépassées face aux « experts » du numérique.

Mettre en œuvre des cours de « digital technology »

pour « tous » pour favoriser la compréhension des algorithmes et des codes dans l'objectif de former nos enfants aux métiers de demain.

Faire de la maturité numérique un programme national de formation pour les entreprises, les adultes et l'éducation.

Intégrer le numérique écologique aux actions de notre pays par l'éducation et la formation aux responsabilités numériques et écologiques des citoyens.

Réaliser des films publicitaires d'informations sur l'usage des réseaux sociaux et créer une application nationale pour mieux former et informer sur le sujet les jeunes et les adultes.

Rendre obligatoire l'utilisation d'un outil technologique ou en mettre à disposition pour les cours mais aussi développer le « AVEC » : « Apportez Votre Équipement personnel de Communication » et donc proposer aux élèves de venir en classe avec leur tablette, ordinateur ou smartphone pour ceux qui en ont.

Vision

1 Chacun doit pouvoir lucidement définir son « niveau d'aliénation numérique » et, le cas échéant, pouvoir mettre en place des stratégies qui lui permettent de s'en émanciper.

2 L'usage positif des écrans doit être stimulé. Le mésusage des écrans ou leur usage abusif doit être contrôlé. L'utilisation asociale des écrans doit être interdite.

3 Chacun doit être mis en situation de connaître, de comprendre et d'analyser le fonctionnement des algorithmes dont il fait l'objet de façon à faire de lui un véritable acteur digital.

4 La législation doit être repensée dans un environnement digital partout.



NUMÉRIQUE POUR L'HOMME OU HOMME NUMÉRIQUE

Comment réduire les fractures et inégalités numériques éducatives ?

HOMO NUMERICUS

L'homme numérique n'est sans doute pas une nouvelle marque déposée dans l'histoire de l'humanité. Par contre, il est clair que le numérique est en train de changer radicalement l'univers d'Homo Sapiens, **l'homme qui sait**, et même d'Homo Sapiens Sapiens, **l'homme qui sait qu'il sait...**

En lui offrant une véritable excoissance cognitive, le monde digital offert à Sapiens fait de lui un Sapiens élevé à la puissance dix, c'est-à-dire un homme qui ne peut pas mesurer les connaissances dont il dispose tant le flux d'informations qui s'impose à lui le dépasse.

Évidemment, l'avènement d'un Homo Sapiens confronté à un flot d'informations inédit suppose une adaptation fondamentale des méthodes d'enseignement et une rénovation des formes d'apprentissage mis à sa disposition. Pour que le numérique n'écrase pas l'homme, il faut donner à l'homme les moyens d'en conserver la maîtrise. Et ces moyens, ce n'est jamais que par l'éducation qu'on les lui donnera.

L'intelligence artificielle qu'il met en mouvement n'a pas pour destin de devenir une intelligence inhumaine mais elle a pour vocation d'offrir à l'homme les moyens de penser, plus loin, plus vite, autrement, dans un univers

élargi qu'il tient fermement à portée de l'éthique responsable qu'il entend partager avec ses semblables.

Pour cela, **l'homme doit, dès son plus jeune âge, apprendre à penser avec le numérique** pour pouvoir grandir dans un univers digital qui ne le déshumanise pas, mais lui permet au contraire de prêter davantage attention à ceux qui l'entourent parce qu'il les connaît mieux, respecte ce qu'ils sont et partage avec eux un plus grand nombre d'expériences communes réelles, virtuelles ou imaginaires. On n'apprend pas toujours à devenir un « homme numérique ». On apprend à devenir un homme capable de se servir du numérique pour demeurer humain...

C'est à cet apprentissage là que doit participer l'école si elle entend jouer son rôle dans les formations nouvelles que réclament les nouveaux outils mis à la disposition de l'homme pour penser. Pendant des siècles, il n'a été question pour elle que d'accompagner la maturation cognitive des élèves en leur fournissant de la matière à penser élaborée par d'autres qu'eux et en les incitant à réfléchir dans des voies strictement balisées par la mémoire et la raison individuelle... Il s'agit maintenant de les guider vers une maturité numérique en leur apprenant à penser de façon autonome et en les invitant à réfléchir en empruntant des sentiers illuminés par l'imagination créatrice et l'intelligence expressive...

L'enjeu est de taille. Un changement de fond est indispensable... Et pourtant... Et pourtant, Il suffit d'analyser le contenu du cartable d'un élève pour comprendre qu'il est rempli d'objets que les adultes n'utilisent plus et dont il n'aura probablement, lui-même, plus usage une fois que, engagé dans sa vie active, il devra mettre en pratique ce qu'il aura appris dans son parcours d'apprentissage réalisé à l'école...

Un stylo, des gros livres, une farde, des cahiers et une trousse... Ce matériel parfois pénible à transporter a-t-il encore du sens dans un univers social qui fait la part belle aux écrans digitaux, au stockage des données sur des supports miniaturisés, à la dématérialisation, à l'écologie et à l'infographie ? Si le but est de préparer l'enfant à faire son entrée dans le monde d'hier, sans doute. S'il est question du monde d'aujourd'hui et même, puisqu'il s'agit de parler de l'enfance, du monde de demain, il est permis d'en douter du moins du poids symbolique de l'école sur son « dos ».

Chaque matin, en déposant ma fille de 6 ans à l'école, je ne comprends pas pourquoi son cartable pèse la moitié ou presque de son propre poids.

Encore aujourd'hui en 2022.

Il ne s'agit évidemment pas, en débarrassant nos enfants du poids de leurs cartables, de se délester du charme que l'on pouvait trouver à un monde ancien, mais seulement de les préparer à entrer dans le monde tel qu'il se présente à eux et pas dans un monde qui n'existe plus mais que nous voudrions remettre à l'ordre du jour.

Même un adulte terriblement attaché à l'univers mental des philosophes du siècle des Lumières n'aurait pas l'idée d'envoyer son enfant à l'école du XXI^e siècle avec une plume d'oie et un encrier sous le seul prétexte que Diderot, Voltaire ou La Fontaine ont écrit des choses édifiantes avec ce matériel.

Le regard nostalgique et non minimaliste ou écologique (même si nous devons aussi nous éduquer au GREEN code ou GREEN attitudes numériques) que l'on porte sur les choses justifie que l'on ne rejette pas le passé au nom d'un progrès qui l'écrase. Il n'impose pourtant pas de refuser le présent dans ce qu'il contient de positif.

Ce n'est pas le support qui crée le talent et de très belles œuvres littéraires sont écrites de nos jours sur ordinateur par des écrivains.

Voilà pourquoi, l'école ne peut pas demeurer en marge de son temps. Voilà pourquoi, aussi, elle doit, si elle veut répondre à la vocation démocratique qu'elle s'est donnée, mettre son souci d'accompagner chaque élève vers une véritable maturité à disposition de tous, s'attaquer une fois pour toutes à réduire cette gangrène du système scolaire que représente la fracture numérique.

La fracture numérique ne doit pas seulement être combattue parce qu'elle est de toute évidence génératrice d'exclusion sociale et scolaire.

Elle doit l'être parce qu'elle est un véritable risque au sein d'une école qui se revendique équitable et soucieuse de donner une chance égale à tous.

Un enfant déconnecté est, de nos jours, mis dans une position similaire à celle dans laquelle on aurait placé un élève de l'école d'hier en le privant de tout matériel pour écrire et en l'obligeant à s'installer dans la classe à un endroit où il lui est impossible de lire ce que l'enseignant écrit sur le tableau et d'entendre distinctement ce qu'il dit.

Quelques présidents et présidentes de régions en France ont offert un ordinateur aux élèves les plus fragiles.

Un enfant déconnecté, c'est un enfant qui a déjà parcouru plus de la moitié du chemin qui le dirige vers l'absence. Le reste de la route, celle qui mène du décrochage scolaire au décamponnage, il se donnera lui-même les moyens de l'accomplir en faisant le mort ou en faisant le fou dès qu'il aura compris qu'il ne dispose pas des mêmes moyens de comprendre que les autres.

La fracture numérique, comme la récente crise du Covid l'a manifesté de manière spectaculaire, constitue un puissant vecteur de décrochage à travers lequel la fracture sociale s'aggrave d'une fracture scolaire qui creuse les inégalités et renforce leur prégnance sur plusieurs générations.

Cette fracture numérique ne doit pas seulement être limitée dans ses conséquences sociales au sens sociologique du terme. Elle doit littéralement être « réduite » au sens chirurgical du terme, c'est-à-dire qu'elle ne doit plus faire sentir ses effets pour quiconque. C'est à ce prix seulement que la digitalisation du monde ne se posera plus en facteur d'aliénation et d'exclusion pour une partie de la population pour laquelle l'accès individualisé à internet demeure problématique et pour laquelle l'enseignement sur support numérique n'est que trop inégalement accessible...

La mise en place d'Espaces Numériques Scolaires (ENS) mis à disposition de tous et accessibles à chacun apparaît, de ce point de vue, comme une solution tout-à-fait réalisable.

Avec les Espaces Numériques Scolaires, l'enjeu est de mettre à la disposition de chaque élève un lieu - dans ou à proximité de l'école - qui fonctionnerait comme un tiers-lieu au sein duquel se trouvent des ordinateurs qui lui permettent d'établir dans des conditions numériques et physiques confortables, une liaison digitale régulière avec son ou ses enseignants. Cela serait d'autant mieux possible si tout cela était conçu au sein de Cités de l'Éducation⁽⁴⁾ envisagées comme de véritables Cités Digitales de l'Éducation.

Car il faut aussi imaginer que pour les « digital natifs » de nos écoles... Le numérique, conjugué à une évolution des pratiques pédagogique peut renforcer l'envie d'apprendre.

L'objectif de réduction complète de l'inégalité d'accès au monde digital suppose en outre qu'au-delà de la réduction de la fracture numérique effective on se préoccupe aussi de la fracture numérique cognitive telle qu'elle se manifeste chez les élèves mais aussi chez les enseignants et chez les parents quand ce qui fait défaut, ce n'est pas l'accès physique à un ordinateur, mais l'accès à un langage digital vécu comme fondamentalement étranger à la langue usuellement pratiquée.

Pour faire face au sentiment d'étrangeté vécu par ceux qui perçoivent le langage numérique comme une nouvelle langue incompréhensible, chacun devrait pouvoir compter, dans une Cité de l'Éducation Digitale, sur des « bergers numériques », sortes de tuteurs de la digitalisation, qui accompagnent l'accès au numérique et, éventuellement, guident les premiers pas.

Les « bergers numériques » jouent véritablement, à cet endroit, le rôle « d'ambassadeurs du digital ». Les entreprises du CAC 40 ayant engagé leurs transformations numériques n'ont d'ailleurs pas hésité à créer sur leurs territoires des postes de « digital champion » soucieux non pas de « convertir » au digital mais d'offrir à chaque salariés les mêmes compétences.

Dans ce cadre évidemment, la mutation accélérée du monde digital et phygital suppose de réduire de manière urgente la fracture numérique effective et cognitive.

D'autre part, les modalités de construction d'une identité numérique fiable et de prise en charge de sa propre responsabilité et de sa morale numérique constituent des compétences-socles dans le monde du travail et doivent, à ce titre, faire partie du patrimoine éducatif durable de chaque élève.

Le numérique, conjugué à une évolution des pratiques pédagogiques, peut renforcer l'envie d'apprendre.

(4) Le concept de Cité de l'Éducation et les méthodologies associées à sa mise en place ont été initiés à l'Université de Mons (B. Humbeek, J.-P. Pourtois) et ont fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rouen (De la relation co-éducative à la Cité de l'éducation - Les conditions d'émergence d'une éducation émancipatrice, 28 avril 2012). Elles ont ensuite, en France, fait l'objet d'une intention politique soucieuse de leur mise en place effective au sein de plusieurs Académies situées en zone sensible.

Et si on parlait d'éducation phygitale, cette forme éducative qui tire le meilleur du digital et puise le meilleur de l'homme pour en réaliser la fusion. Voilà un bien joli mot que celui de « phygitalisation »... Un mot qui agit comme un trait d'union entre le digital et le physique. Un mot qui fait le pont entre deux mondes qu'il n'est pas question d'opposer l'un à l'autre. Un mot qui sent bon le métissage des méthodes. Un mot qui affirme, sans ambiguïté, qu'un monde nouveau ne doit absolument pas chercher à s'imposer en chassant le monde ancien, mais qu'il doit trouver sa place en douceur et s'harmoniser avec le monde tel qu'il existe en fusionnant pour créer, ensemble, un monde renouvelé.

Voilà un bien joli mot que celui de « phygitalisation »...

Issue de l'entreprise, l'idée de phygitalisation a tout à gagner à entrer sur le terrain de la pédagogie pour y nuancer la façon dont a été mal comprise, un autre emprunt lexical qui s'est, lui, singulièrement popularisé pendant la crise pandémique au cours de laquelle le mot « hybridation » a souvent été utilisé à torts et à travers.

L'enseignement hybride tel qu'il s'est largement répandu au cours de cette période de crise pandémique a parfois été mal présenté dans sa forme et mal interprété dans ce qu'il supposait concrètement d'un point de vue pédagogique.

Il est important demain d'engager des actions qui vont dans le sens d'une réconciliation phygitale.

Certains ont en effet imaginé qu'avec l'hybridation, il n'était, en somme, question que de « couper en deux » le temps d'enseignement en partageant équitablement les périodes consacrées à l'apprentissage en présentiel c'est-à-dire en classe et le temps qui devait être réservé à l'enseignement en distanciel, c'est-à-dire en utilisant un support numérique pour permettre aux élèves de recevoir l'enseignement depuis leur domicile sans avoir à se rendre à l'école.

Et si le numérique sublimait notre enseignement en salle de classe ? Comme il le sublime en salle de formation ? Avant, pendant et après... C'est une question, qui à mes yeux, ne se pose pas assez aujourd'hui malgré les projets d'hybridation des parcours parce que ceux-ci cantonnent souvent la pédagogie à deux options : une en salle de classe et une autre, en ligne.

Comme souvent dans les contextes de bouleversement brutal, on ne prend pas le temps de s'expliquer et l'on se met alors à utiliser des mots qui évoquent autre chose que ce qu'ils disent réellement.

Le registre sémantique utilisé pour faire comprendre la nouvelle forme éducative amenée à faire davantage de place à l'enseignement digitalisé a, en outre, dans le contexte de la crise sanitaire, d'autant plus contribué à alimenter la confusion qu'il faisait passer le recours aux écrans comme un pis-aller rendu nécessaire par une situation pandémique qui empêchait les élèves de se regrouper physiquement au sein des classes.

Pour beaucoup l'idée était que « puisqu'on ne pouvait pas faire autrement », il fallait bien s'accommoder des écrans et se débrouiller pour s'adapter à leur fonctionnement tant bien que mal. D'autres ont vu arriver cette irruption brutale du numérique dans leurs manières d'enseigner comme une forme concurrentielle qui, à terme, menacerait leur fonction en conférant à une machine le pouvoir de les remplacer et l'opportunité de se substituer à eux. D'autres encore, obligés de se frotter à un monde digital qui n'est pas le leur, se sont, avec plus ou moins d'assurance, mis sur la touche en estimant que la conversion digitale de leurs manières d'enseigner réclamait des aptitudes nouvelles qui n'avaient rien à voir avec leurs compétences pédagogiques.

Les mots « hybridation », « présentiel » et « distanciel » utilisés pour évoquer la place qui allait devoir être concédée aux écrans dans les nouvelles façons d'enseigner ont alors fait le reste pour donner toute la place à un débat parfois clivant opposant ceux qui se déclarent « contre » les écrans et ceux qui se positionnent « pour » parce qu'ils étaient, avant la crise pandémique, familiarisés avec le langage numérique, et pratiquaient cette forme d'enseignement depuis longtemps.

De tels débats clivants sont à mes yeux généralement stériles.

C'est particulièrement vrai lorsqu'ils apparaissent à l'occasion d'une évolution technique ou technologique qui se répand dans l'ensemble de la société. Il suffit pour s'en convaincre de revoir un « vieux » film français, *La Grande Lessive* de J.P. Mocky, dans lequel Bourvil incarne un instituteur, Saint-Just, qui prend l'initiative de monter la nuit sur les toits de Paris pour démonter les antennes de télévision parce qu'il juge celles-ci responsables de l'apathie généralisée de ses élèves...

Le même film imaginé à notre époque donnerait sans doute à un Bourvil contemporain le rôle d'un hacker réactionnaire s'attachant à bloquer Wikipédia, à infecter les comptes Insta de ses élèves ou à parasiter leurs ordinateurs pour bloquer leurs accès à internet.

Alors il vaut sans doute mieux prendre le temps de préciser le sens de ces trois mots aux contours flous (hybridation, présentiel et distanciel) pour évoquer le processus de « digitalisation forcée » et servir de toile de fond aux échanges pédagogiques pendant la crise pandémique...

Le premier de ces termes, celui d'hybridation désigne, par une notion empruntée à la biologie, l'idée d'un croisement entre deux variétés d'une même espèce.

À travers ce terme, on désigne précisément le résultat d'un croisement de deux modalités d'enseignement présentant des caractéristiques différentes - notamment au niveau des supports didactiques - au sein d'un groupe d'une même nature, articulé autour d'intentions pédagogiques communes.

La pédagogie hybride désigne donc une forme éducative scolaire nouvelle née du croisement entre une manière d'enseigner qui se sert du média numérique pour mettre les élèves en situation de classe autour d'un enseignant désigné pour les mettre en position d'apprendre et une modalité d'enseignement qui prévoit que cette classe et leur enseignant seront physiquement en contact les uns avec les autres dans une même pièce située, le plus souvent, au sein d'une école.

Il n'est pas question, évidemment, de juxtaposer ces deux manières de faire classe distinctes dans leur forme, en se contentant de couper le temps scolaire comme on se contenterait de couper une

poire en deux ; 50% d'enseignement par l'intermédiaire d'écrans et 50% d'enseignement en relation immédiate... Cette conception est parfois née de l'autre confusion sémantique fréquemment observée au cours de cette période pandémique, celle des deux autres termes aux contours indéterminés qui ont été évoqués ci-avant pour distinguer un temps d'enseignement « en présentiel » qui s'opposerait à un temps d'enseignement « en distanciel ».

Le contraire du présentiel, ce n'est pas le distanciel.

En effet, le contraire de la présence, ce n'est pas la distance mais l'absence. Or, comme le terme « absentiel » n'existe pas, on s'est, par défaut, jeté sur un autre : le « distanciel » sans se soucier de la confusion sémantique que ce raccourci pouvait créer.

De tels débats clivants sont à mes yeux généralement stériles.

En effet, utilisé avec intelligence, le média numérique ne suppose pas une forme pédagogique qui autorise l'absence mais impose au contraire une manière nouvelle d'actualiser la présence des uns vis-à-vis des autres en utilisant un écran pour le faire.

On préférera dès lors, parler de « présentiel numérique » comme forme éducative complémentaire au « présentiel physique » plutôt que d'évoquer de manière artificielle un enseignement distanciel qui s'opposerait à un enseignement présentiel.

L'idée d'enseigner en « présentiel numérique » suppose par ailleurs la mise en place de méthodologies et de formes didactiques qui permettent d'affirmer sans ambiguïté la présence de chacun. Le « présentiel numérique » impose par exemple de travailler systématiquement en caméra « on ». La rencontre des visages apparaît en effet, comme E. Lévinas l'a suggéré depuis longtemps, fondamentale pour assurer l'humanité des relations. Permettre aux élèves de couper leur caméra ou d'assister au cours en pyjama depuis leur lit ne constitue de ce point de vue assurément pas un bon signal dès lors qu'il est question d'affirmer l'importance de la présence numérique de chacun sur le support digital pour assurer l'humanité de la rencontre.

Envisagé avec le souci de mettre le facteur humain au centre de la rencontre, l'enseignement digitalisé permet de dynamiser les échanges non seulement entre l'enseignant et les élèves de sa classe mais aussi ceux qui lient les élèves entre eux chaque fois que le travail de coopération en petit groupe doit être stimulé.

Dans la forme pédagogique hybride, l'enseignement digital change de forme puisqu'il y est essentiellement question de préparer ensemble ou individuellement ce qui se fera en classe dans des conditions de présentiel physique.

Dans cette optique, s'il est question de la diffusion de matière par l'explication, la monstration ou la démonstration, celle-ci se réalisera plus efficacement sur des capsules numériques courtes (douze minutes maximum) à propos d'une matière strictement séquencée dont chaque séquence fera l'objet d'un didacticiel particulier. De la même façon, dès lors qu'il est question de pédagogies actives, la digitalisation de la forme enseignante a souvent permis de dynamiser avec davantage d'efficacité les manières de faire quand le support numérique était utilisé pour stimuler la mise en activité et pour définir les conditions de sa réalisation.

Le même effet positif a été constaté lorsqu'il était question de stimuler la réflexion collective des élèves, le média numérique intelligemment modulé montrait alors toute son efficacité chaque fois qu'il était utilisé pour mettre en scène un débat d'idées préparé en classe (la répartition de la prise de parole de chacun et l'équilibre des indices démocratiques individuels sont facilités par le support numérique) ou pour préparer ensemble un échange convivial amené à se dérouler en classe dans des conditions de présence physique.

**Moduler la
pédagogie
numérique en
fonction de ce qui
se fera en classe**

Dans tous ces cas de figure il est question de **moduler la pédagogie numérique en fonction de ce qui se fera en classe** tout comme il s'avère nécessaire de modifier la qualité du présentiel physique en fonction de ce qui aura été rendu possible par le média numérique. La configuration des classes en U ou en îlot pour favoriser le questionnement ou stimuler le travail par petits groupes plutôt que le maintien des « bancs autobus » hérités d'une forme pédagogique périmée constituent de parfaits exemples de cette modulation du présentiel physique réalisée en suivant l'impulsion du présentiel numérique.

Tout cela indique que les enseignants qui ont tenté de « donner cours » de façon magistrale comme s'ils étaient en classe, sur les supports numériques et ont continué à le faire en classe comme si le recours aux médias numériques ne devaient rien changer se sont vite rendu compte qu'ils allaient, tant via les écrans que dans leur salle de classe, droit vers la déception ou le décrochage des apprenants.

La forme hybride d'enseignement suppose une modulation de l'enseignement digital par tout ce qui est rendu possible dans l'enseignement présentiel et de l'enseignement présentiel par tout ce que permet l'enseignement présentiel digital. C'est exactement comme cela que l'on réalise une hybridation en faisant en sorte qu'une variété ne prenne pas complètement le pas sur l'autre mais que, toutes deux issues d'une même espèce, ils réalisent ensemble une métamorphose pour constituer cette forme nouvelle qui conserve les caractéristiques positives de chaque variété pour faire évoluer l'espèce ...

L'hybridation est donc une affaire d'équilibre. Si l'on souhaite qu'elle soit réussie, tant en biologie qu'en pédagogie, il faut sans doute éviter d'en improviser la mise en mouvement en réduisant notamment le croisement à la simple juxtaposition de deux manières de faire amenées à coexister durablement dans un climat de défiance réciproque qui suppose, entre la présence digitale et la présence physique, une sorte de guerre de territoire dans laquelle ce qui est gagné par l'un, semble l'être systématiquement aux dépens de l'autre...

L'hybridation réussie, n'est-ce pas là, en définitive, ce qui décrit le mieux cette position intermédiaire qui permet d'envisager la révolution numérique comme une véritable évolution pédagogique qui soit bénéfique pour tous, adaptée à chacun et brutale pour personne ?

Le « full digital » dès lors qu'il est question d'hybridation n'est pas davantage une option que le retour à des formes anciennes de pédagogie qui ne laisseraient pas de place aux écrans. Ce qu'il faut, c'est se donner les moyens de ne renoncer ni à l'un ni à l'autre, en ayant le souci de réaliser une véritable « hybridation phygitale »...

Hybridation phygitale... Il fallait sans doute bien un mot nouveau, façonné par le métissage de deux termes métissés, une sorte de métissage au carré, pour parvenir à rendre compte de cette éducation nouvelle, toute en nuance, qui assure la fusion de deux univers qui perdent chacun de leur valeur quand on les oppose l'un à l'autre et s'enrichissent au contraire de leurs apports mutuels quand on cherche à les harmoniser l'un à l'autre en ayant le souci d'en réaliser la fusion.

**L'hybridation
est donc
une affaire
d'équilibre.**

Propositions

Lancer des dispositifs de « modernisation de l'appareil d'éducation » similaires à ceux lancés sur « l'appareil de formation » visant à réduire les fractures numériques, pédagogiques et stratégiques des professionnels de l'éducation.

Identifier les nouvelles compétences nécessaires à un enseignant pour créer et animer des cours dans une approche phygitale.

Créer pour nos enseignants un espace numérique « phygitale pour tous » gratuit avec des services de mentorat « visio ou téléphone » pour un accès simple et rapide aux techniques et pratiques pédagogiques de digitalisation ou d'hybridation les plus accessibles.

Créer et délivrer un kit phygitale de l'enseignant 3.0 pour tous permettant à chacun de disposer d'outils et de méthodes pour : « Pouvoir, savoir, faire et faire faire » dans son quotidien.

Créer un centre de recherche national « d'éducation phygitale » pour analyser et faire évoluer les pratiques.

Faire un premier retour des États Généraux du Numérique deux ans après (Novembre 2020) pour en mesurer le ROI notamment au regard de l'impact de la pandémie sur les usages numérique et l'éducation.

Créer des Cités éducatives digitales pour mettre le numérique au service de l'humain en faisant de la numérisation un vecteur d'**égalité** sociale à la fois porteur de **libertés** individuelles et créateur de formes nouvelles de **confraternité**.

Vision

1 La cité éducative digitale ne peut s'installer qu'en douceur en évitant de produire tout ce qui, de près ou de loin, pourrait être vécu comme de la brutalité pédagogique.

2 Pour concrétiser ces innovations, une « cité digitale de l'éducation » mettant à la disposition des tous des « bergers numériques » qui guident et accompagnent l'accès de chacun aux portes de la cité pourra réaliser sans heurt et sans brutalité une conversion numérique heureuse pour tous et bienveillante envers chacun.

3 Il y a une urgence à mettre sur pied un dispositif stratégique et pédagogique de modernisation de l'appareil d'éducation.

PROPOSITION



NOS PARCOURS SCOLAIRES FACE AUX TRANSFORMATIONS DU MONDE

Matières premières, secondaires et optionnelles : sont-elles toujours les mêmes dans un monde en profonde mutation ?

QUELLES COMPÉTENCES PRIORITAIRES AU 21^{ÈME} SIÈCLE ?

L'entrepreneur chinois Jack Ma, à la tête du géant du e-Commerce Alibaba, a une vision assez moderne des choses en matière d'éducation. . . . Pour lui, l'avenir est aux sciences humaines et aux arts appliqués : « Si on ne change pas ce que l'on enseigne à nos élèves, on aura des problèmes dans 30 ans ». On ne peut pas apprendre à nos enfants à concurrencer des machines.

Il leur faut apprendre des choses utiles comme croire, penser indépendamment, travailler à plusieurs, s'intéresser aux autres. (...) Il faut enseigner aux enfants le sport, la musique, la peinture, l'art, pour être sûrs d'être différents des machines.

Si vous demandez à Jack Ma sur quoi il travaille depuis qu'il a pris sa retraite, il vous parlera sans doute de son projet de visiter des écoles du monde entier, afin d'y rencontrer le personnel enseignant. Le fondateur à la retraite du géant chinois Alibaba a révélé le 15 octobre dernier, lors de la conférence des PDG de Forbes à Singapour, que dans le cadre de son projet de retour à l'enseignement, il avait déjà commencé à construire «un peu d'une école maternelle», «un peu d'une école primaire» et un collège.

L'ancien professeur d'anglais a ajouté qu'il travaillait avec des enseignants de zones rurales depuis cinq ans et qu'il souhaitait développer certaines de ses idées. Jack Ma, qui a échoué à ses examens d'entrée à l'école primaire, au collège et à l'université, a plaisanté sur le fait qu'à l'heure actuelle il n'aurait jamais pu être engagé par Alibaba compte tenu de la concurrence que représente les diplômés de Stanford et d'Harvard. Plus sérieusement, l'ancien PDG s'est dit préoccupé par le fait que la jeune génération soit mal armée pour survivre à l'ère numérique si les systèmes éducatifs n'évoluent pas dans les 20 à 30 prochaines années.

Décrivant les gens intelligents comme étant ceux qui utilisent leur cerveau, Jack Ma s'est dit « très fier » de l'intelligence des employés d'Alibaba. Cependant, il estime préférable d'être une personne sage qui utilise son cœur. « La plupart des gens intelligents veulent gagner. Ce que nous voulons, c'est que les gens intelligents apprennent à vivre comme des humains. Quand les personnes intelligentes apprennent à se soucier des autres, de l'avenir, à être plus humain, l'entreprise devient chaleureuse, les choses se passent en douceur et elle gagne en « soft power ». Sinon il s'agit juste d'un groupe de gangsters », a-t-il expliqué.

« C'est la raison pour laquelle je crois que nous avons besoin de plus de gens sages et de leaders », a-t-il poursuivi. « Une machine sera toujours plus intelligente que vous, tandis qu'elle n'a pas la capacité d'être sage. Les machines n'ont pas de cœurs, elles n'ont que des puces. Donc je pense que l'être humain doit apprendre la sagesse. »

Le milliardaire a également suggéré de changer le système éducatif pour que les enfants apprennent à être « plus humain » à l'ère de l'intelligence artificielle. Selon lui, des compétences comme l'écologie, le sport, la réflexion indépendante, l'innovation, la confiance en soi, la résolution de problèmes, l'apprentissage du numérique, les langues et la créativité sont aujourd'hui des matières premières.

Pour poursuivre dans le sens de cette réflexion à propos de la nécessaire rénovation des matières scolaires, nous devons bien concevoir que le numérique peut mimer l'intelligence humaine. Elle peut même la dépasser par son aptitude à traiter les informations et à les analyser. Il y a cependant une chose qu'aucun ordinateur ne pourra jamais transmettre : c'est la sagesse.

L'intelligence numérique peut, avec une puissance dont on ne mesure pas encore les limites, se faire artificielle. Dès lors qu'elle s'attaque à la spiritualité, elle ne peut se faire que superficielle.

C'est pour cela que l'on aura toujours besoin d'enseignants humains capables de se faire, maintenant que la digitalisation de l'enseignement gagne de plus en plus de terrain, résolument humains non pas pour enseigner la sagesse mais pour la transmettre et donner à chaque élève l'opportunité de l'apprendre à leur contact.

Un ordinateur peut faire la démonstration de capacités cognitives hors-norme, mais aucun d'entre eux ne parviendra jamais à faire preuve d'une once de sagesse et aucun d'entre eux ne pourra dès lors jamais l'enseigner.

C'est pour cela que l'enseignement, même s'il peut réserver une place au numérique, ne pourra jamais se passer des enseignants parce que l'intelligence, si elle n'est pas éclairée de sagesse, ne vaut pas grand-chose. Elle se réduit à des fonctions utilitaires mises au service des hommes et renonce d'emblée au rôle humanitaire de l'intelligence humaine quand elle permet à chacun de trouver sa place parmi les hommes...

C'est précisément de cette intelligence-là, porteuse de sagesse et pétrie d'humanité, dont nous avons le plus besoin. Elle permet de construire une civilisation digne de ce nom... L'autre, l'intelligence artificielle, nous pouvons bien la laisser aux ordinateurs, elle ne sert en définitive qu'à se mettre au service d'une société. . .

C'est pour cela que nous avons tant besoin de nos jours d'enseignants résolument humains. Ils sont les porteurs d'une civilisation et pas seulement les fonctionnaires d'une société qui, en les ravalant au rang de ses ordinateurs, les maintiendrait à son service. . .

Nous avons tant besoin de nos jours d'enseignants résolument humains.

En France, la construction de l'école républicaine au XIX^{ème} siècle consacre les disciplines comme un art de discipliner les esprits par la mise en forme du savoir, formulé, organisé et transposé en vue de former des citoyens aptes à participer aux activités de la cité. Cette manière de concevoir les contenus de l'enseignement n'est pourtant plus toujours en phase avec les manières de penser qui doivent être stimulées dans nos démocraties complexes si on veut assurer leur vitalité.

La programmation des apprentissages n'est évidemment pas inutile. Ce serait idiot de prétendre le contraire. Mais de quels programmes s'agit-il ? Sont-ils en phase avec notre société en mutation ? Répondent-ils suffisamment aux enjeux ?

Pourquoi des matières premières sont-elles aujourd'hui trop peu maîtrisées (lire, écrire) ? Pourquoi d'autres posent question au regard des évolutions du monde (compter VS intelligence artificielle) et pourquoi d'autres, si précieuses, sont-elles oubliées (penser, se comporter) ?

Pourquoi la maîtrise des langues est-elle si difficile et pourquoi devrions-nous attendre d'en maîtriser une pour en apprendre une autre ?

Sont-elles toutes en phase avec les connaissances utiles pour grandir et se construire dans un monde toujours plus complexe et dynamique ? Nos parcours et matières correspondent-elles aux compétences utiles et mouvantes du marché de l'emploi et des fondamentaux ou expertises attendues d'un employé ou, tout simplement, d'un citoyen ?

Les programmes scolaires établis dans un environnement social ne correspondent pas toujours à ceux qui devraient être imaginés pour s'adapter à un autre qui réclame des aptitudes et des compétences différentes. Force est pourtant de constater que les programmes scolaires évoluent sans doute trop lentement dans un monde qui lui évolue pourtant très vite.

Évidemment, tout cela n'est pas qu'une question de programmes, c'est aussi, dans l'organisation de notre enseignement, une affaire de filières. Une filière définit une organisation spécifique des matières à enseigner (curriculum) en fonction d'une orientation professionnelle précise.

Cela a-t-il encore du sens aujourd'hui ? Comment peut-on contraindre un élève à s'orienter précisément vers une activité professionnelle dont les contours sont inévitablement flous puisque son futur métier n'existe probablement pas encore ?

On a longtemps cru qu'il suffisait de déterminer des filières et de leur attribuer un prestige plus ou moins grand pour formater un monde social relativement figé qui place tout au-dessus les professions intellectuelles, en dessous les professions techniques et tout en dessous les activités professionnelles ne réclamant « que » des habiletés manuelles.

Ce modèle du « qualifiant-déqualifiant » semble avoir vécu.

Il n'est plus toujours d'actualité et l'orientation précoce qu'il justifiait en faisant « dégringoler » l'élève du secondaire général au technique et, en cas d'échec dans l'une et l'autre des deux filières, vers la qualification professionnelle me semble aujourd'hui obsolète.

Il est devenu maintenant indispensable de parler d'un tronc commun au sein duquel les compétences-clés mobilisées dans chacune des filières vont, tout au long du parcours scolaire, se renforcer mutuellement.

C'est comme cela que les matières-premières et celles qui s'y associent, en ne hiérarchisant pas les domaines d'appropriation des connaissances et les formes de savoir (intellectuel, technique, pratique), trouveront le mieux à s'articuler en compétences-vivantes, actualisables et réalisables dans un socle de compétences qui gagnent à être maîtrisées par tous les élèves parce qu'elles mobilisent l'intelligence de la tête, celles du cœur et celles des mains dans un souci commun de les mettre au service de tous et à la disposition de chacun tout au long de sa vie.

Alors je me suis posé une question...

Et si c'était le monde d'aujourd'hui, celui de demain, ses défis humains, les métiers qu'il exigera et les formes d'activité qu'il valoriserait qui devaient déterminer une large partie des contenus des programmes scolaires du primaire, du secondaire, du supérieur et contribuer ainsi à la mise en place de filières susceptibles de mener à tout et de n'exclure de rien?

Pour donner un sens aux apprentissages, il faut pouvoir les connecter à un ensemble d'activités pour lesquelles ces apprentissages montrent leur utilité. Qu'as-tu envie de faire, aujourd'hui et plus tard ? Comment te donner les compétences qui te permettront de réaliser cette activité dans un monde qui en aura éventuellement modulé la forme en exigeant notamment sa numérisation ? Quels apprentissages l'école peut-elle te proposer sous une forme séquencée qui te permettra d'assurer la maîtrise de la compétence visée ? Comment, en somme, adapter le mieux possible le programme scolaire au parcours d'acquisition de compétences que tu vises en fonction de l'activité dans laquelle tu te projettes avec plaisir ?

Voilà les questions que l'on pose quand on veut que le programme, au-delà de la direction qu'il vise, prenne du sens aux yeux de celui pour lequel il a été conçu. Repenser le séquençage des apprentissages en fonction de compétences à maîtriser peut se faire à toutes les étapes du parcours d'acquisition de celles-ci. Il gagne sans doute à être réalisé le plus précocement possible, dès la maternelle éventuellement. On apprend souvent très mal quand c'est l'apprentissage lui-même qui semble dépourvu de sens.

Apprendre, mémoriser et retenir un mot d'une langue étrangère à laquelle on n'est absolument pas familiarisé ou des numéros de téléphone qui renvoient à des personnes que l'on a aucune raison de connaître posent des difficultés similaires. Même significatives, des suites de chiffres ou de lettres résistent aux apprentissages quand ils ne présentent, du point de vue de l'apprenant, aucun sens.

Permettre aux élèves de percevoir le sens des apprentissages constitue donc un préalable essentiel à leur mobilisation et à leur investissement dans un parcours d'acquisition de compétences devenu significatif à leurs yeux. Cette manière de procéder produit effectivement une implication plus durable et plus profonde que la seule perspective de « faire plaisir » à des parents désireux de voir leur enfant « réussir à l'école » ou de satisfaire les attentes d'un enseignant soucieux de constater que la matière qu'il diffuse a effectivement été transmise.

On peut évidemment induire ce sens chez l'élève en lui expliquant, en lui montrant ou en lui démontrant le bien-fondé des connaissances partagées. On doit aussi pouvoir le faire en revisitant la manière dont les programmes pourraient être conçus en fonction de finalités mieux en phase avec les réalités écologiques et technologiques du monde actuel et plus conformes à ce que les jeunes attendent en termes de compétences à maîtriser pour y prendre place.

Interroger le sens des apprentissages suppose dans ce cadre de se poser, avant de fixer les étapes et de jalonner le parcours, la question de la destination finale de l'itinéraire et se donner les moyens de fixer les objectifs en fonction de celle-ci. C'est comme cela que l'enseignement, en demeurant programmé et séquencé dans sa forme, trouvera sans doute plus naturellement du sens aux yeux des élèves en s'ancrant davantage dans leur réalité.

« Le chemin, c'est celui qui se fait en avançant » disait le poète Antonio Machado. En pédagogie également, c'est en progressant que l'on trace sa voie et de ce point de vue, les parcours d'acquisition de compétences plaçant, à chaque étape de leur évolution, l'élève en face du défi qu'il se donne pour l'acquiescer, prennent incontestablement davantage de sens que des itinéraires scolaires diplômants fixés à l'avance sur une route où certaines matières n'ont plus le même intérêt et d'autres, si utiles, sont absentes du chemin.

Propositions

Casser les barrières et créer un lien beaucoup plus fort entre le monde du travail, celui de l'éducation et de la formation.

Retravailler le programme scolaire pour que les matières enseignées correspondent à des compétences utiles dans le monde d'aujourd'hui et de demain.

Réinventer les grands axes des matières scolaires prioritaires, secondaires et optionnelles.

Cesser d'envisager l'orientation comme une façon de diriger vers des filières hiérarchisées en fonction d'un système de valeurs parfois devenu obsolète.

La « sagesse » et le « souci des autres » doivent faire partie des compétences socles à enseigner à l'école parce que l'intelligence artificielle ne remplacera pas les hommes sur ce sujet.

Vision

Il faut intégrer dans le cursus scolaire, au-delà des compétences-socles de calcul et de maîtrise de la langue, des compétences fondamentales qui visent l'empathie, la spiritualité et la méditation.

Nous devons mettre en place un socle commun de compétences qui transcende l'orientation par filières.

Il est important de s'interroger sur le sens des matières en fonction de la signification que prendra leur maîtrise dans le monde de demain.



« UN TEMPS
POUR TOUT,
UN TEMPS
POUR TOUS »

Nos entreprises s'engagent désormais à favoriser les équilibres travail, temps personnel et famille pour ses salariés et l'école, en fait-elle de même pour nos enfants et leurs parents ?

LIBERTÉ

ÉGALITÉ ?

FRATERNITÉ

Travailler, faire du sport, se cultiver ou se détendre et profiter de sa famille. Tout cela, pour **l'équilibre d'un être humain**, et particulièrement pour un enfant ou un adolescent, revêt une importance à la fois cruciale et égale dans chaque domaine de développement qu'il mobilise.

Ce rythme-là, donnant du temps au temps pour chaque domaine de la vie, est aujourd'hui plébiscité par de nombreux adultes au travail car il y a évidemment « un temps pour tout dans la vie ».

« Corps, cœur et raison doivent se conjuguer en harmonie... » disait Blaise Pascal soucieux de donner de l'équilibre à sa conception de l'être humain... Ce sujet ne fait plus ou presque débat dans le monde de l'entreprise.

Et à l'école ? Qu'en est-il, par exemple, des devoirs à la maison ? Ose-t-on les mettre en débat ? Notamment au regard des fractures sociales et des inégalités de moyens entre les familles ?

Pensons-nous que toutes les familles disposent du même temps et de moyens identiques (financiers ou humains) pour accompagner leurs enfants dans le travail à domicile ?

Pensez-vous que les enfants montrent tous la même aptitude à l'autonomie ?

Pensons-nous que chaque famille dispose des mêmes atouts pour accompagner le travail à domicile de leurs enfants ?

Enfin, pensons-nous utile d'offrir à nos enfants une meilleure organisation de leurs TEMPS d'éducation scolaire et familiale ?

Grandir et se grandir autour des bons équilibres est non négligeable : un temps pour sa famille (cœur), un temps pour soi (corps) et du temps au travail (raison).

Historiquement, le temps scolaire n'a jamais été pensé en fonction des enfants et de leur rythme biologique d'apprentissage, mais en tenant compte du caractère saisonnier des activités professionnelles des adultes ou de la force économique que représente le secteur du tourisme. Les périodes de vacances ont ainsi longtemps été pensées avec le souci de maintenir la main d'œuvre enfantine disponible pendant les temps de récolte.

Il n'était question que de se soumettre aux exigences du monde des adultes et tant pis si les deux mois de vacances faisaient perdre plus de vingt pour cent des acquis et que le mois de septembre devait systématiquement être consacré à la révision de ce qui avait été effacé. L'important c'est que les adultes s'y retrouvent et l'on a longtemps maintenu sans oser y toucher les deux mois de vacances estivales même si l'on sait que sur le plan de l'efficacité des apprentissages, il vaut mieux répartir de manière régulière des petites périodes de quinze jours tout au long de l'année.

Les rythmes journaliers n'ont pas, eux non plus, été toujours conçus uniquement dans l'intérêt des élèves. Le positionnement parfois de l'institution scolaire à une fonction de type « gardiennage » a, de façon parfois éhontée, été plus d'une fois explicitement mis en évidence notamment dans le discours politique au cours de cette crise pandémique donnant parfois le sentiment que l'école dans son rôle social systémique se soumettait aux exigences de la vie économique...

La chronobiologie indique que s'il n'avait été question de ne tenir compte dans la mise en place des rythmes scolaires que de ce qui est bon pour l'enfant et ses apprentissages, les horaires d'école prendraient une toute autre forme. Évidemment, l'institution scolaire fait maintenant partie d'un système plus global dont elle doit tenir compte dans son évolution. Les modifications du rythme scolaire ont des répercussions sur l'ensemble des systèmes (économiques, sociaux, touristiques et culturelles) qui contiennent l'école et on ne peut, sans incidence majeure, bouleverser de fond en comble la temporalité de l'école sans tenir compte de ces répercussions.

C'est à mon sens pour cela que le débat sur les rythmes scolaires revient régulièrement sur le devant de la scène sans provoquer pour autant de grandes révolutions ou évolutions.

Le problème majeur n'est pourtant pas là. Il est sans doute important de faire coller le mieux possible les horaires de l'école avec le rythme qui paraît le plus favorable aux apprentissages de l'enfant et de l'adolescent. Toutefois, n'est-il pas plus urgent de repenser la temporalité des élèves en fonction de la façon dont le temps scolaire rogne le temps de développement personnel de l'enfant et de la manière dont il envahit, en produisant parfois des profondes inégalités, le temps des familles.

Les nouvelles manières d'envisager l'activité professionnelle des adultes indiquent l'importance à accorder à l'équilibre des temps d'activité professionnelle avec les temps consacrés à soi et sa famille. Les résultats montrent sans ambiguïté que les personnes attentives à cet équilibre obtiennent de meilleurs résultats professionnels, se déclarent plus heureuses et maintiennent une vie familiale plus stable que celles qui éprouvent le sentiment que leur univers professionnel prend trop de place et ne leur permet pas de participer à leur épanouissement global.

C'est ce qui explique l'attention particulière accordée dans le monde de l'entreprise à la « work life balance » de chacun. Le temps de travail rythme la temporalité des femmes et des hommes mais aussi celle de toute notre société. Il revêt tellement d'importance qu'il apparaît nécessaire aussi de bien le maîtriser.

La récente crise sanitaire et la généralisation du télétravail, en brouillant parfois la distinction des temporalités accordées aux différents espaces de vie, a encore accentué l'importance à accorder à cette recherche d'équilibre. Quand les mails professionnels contaminent le goût du repas du soir ou quand les heures de travail s'emmêlent dans celles que l'on consacre à ses enfants, il devient difficile de faire la part des choses et on éprouve tout à la fois une impression d'inefficacité et le sentiment d'être submergé. Les résultats montrent, de ce point de vue, que ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui se réservent des « plages de temps » distinctes pour l'univers professionnel, personnel et familial et ne laissent pas les uns gangréner les autres. Ceux qui obtiennent les meilleurs résultats sont, par ailleurs, ceux qui se révèlent sur ce point, vis-à-vis des autres et d'eux-mêmes, les plus intransigeants. On ne consulte pas sa boîte mail en dehors des plages-horaires explicitement

Le débat sur les rythmes scolaires revient régulièrement sur le devant de la scène

consacrées au travail et quand on travaille, on ne le fait pas en jouant une partie de « candy crush » pour occuper le petit dernier...

C'est le même souci d'équilibre dans l'hybridation qui suppose de **repenser les temps scolaires et les temps familiaux dans le sens d'un meilleur équilibre** entre les périodes de connexion et les moments de déconnexion (« School Life Balance » de l'élève) exactement comme cela gagne à se faire dans le monde professionnel quand le télétravail impose une réorganisation de l'univers mental de chaque travailleur.

Évidemment, les devoirs scolaires apparaissent, de ce point de vue, comme le piège par excellence. C'est par eux que l'école pénètre le plus insidieusement dans les familles en colonisant le temps consacré par l'élève aux activités qu'elle prescrit. D'un point de vue pédagogique, les devoirs scolaires, tels qu'ils sont conçus, sont trop souvent envisagés comme un vecteur de tensions entre l'école et la famille, dans la famille entre les parents et leurs enfants. Outre le fait qu'ils sont, souvent de puissants vecteurs d'inégalités, ils passent ainsi généralement à côté des objectifs qu'ils se fixent en produisant parfois dans les familles les plus modestes beaucoup de dégâts chaque fois qu'ils incitent les parents à s'engager de plain-pied dans les voies d'un co-enseignement qui constitue, comme nous l'avons dit plus haut, un piège majeur de la coéducation.

Les recherches réalisées dans le domaine de l'apprentissage domestique des compétences scolaires révèlent à quel point les modalités de prise en charge des devoirs de l'enfant par les parents conditionnent, le plus souvent négativement, son rapport à l'école (Humbecq, Lahaye, Berger, 2018). Elles indiquent également la

tendance parentale à considérer ce contexte particulier d'apprentissage comme une source extrême de tension, voire de violence, qui parasite parfois lourdement leur relation à l'enfant. C'est particulièrement vrai chaque fois que l'enfant connaît des difficultés dans l'apprentissage d'une compétence fondamentale (Gardiner, 2004) ou que les parents essaient de « bricoler » des techniques didactiques différentes de celles qui sont enseignées à l'école.

Bref, s'ils sont à mes yeux très souvent contre-productifs, les devoirs scolaires se révèlent également subjectivement mal vécus par les enfants évidemment qui se trouvent confrontés à des parents qui ne parviennent pas toujours à conserver le contrôle de leurs nerfs. Mal vécus aussi par les parents eux-mêmes qui, pour plus de huit sur dix d'entre eux, considèrent le temps consacré à l'accomplissement des devoirs comme un moment désagréable ou très désagréable pour l'enfant et pour l'adulte. Quant aux enseignants, il faut bien convenir qu'ils ne voient plus très bien l'intérêt de corriger des devoirs tellement parasités par l'intervention

des adultes (vous aussi vous avez déjà réalisé le travail de vos enfants un dimanche soir à 20h ?? qu'il n'est plus toujours possible de déterminer la part qui revient effectivement, totalement ou partiellement, à l'élève. Il ne peut évidemment pas être question dans ce cadre d'utiliser le devoir pour identifier le niveau réel d'acquisition de l'enfant ou de l'adolescent et les enseignants éprouvent davantage le sentiment d'évaluer essentiellement, à travers le devoir, le degré d'implication parentale qu'il suscite.

Repenser les temps scolaires et les temps familiaux dans le sens d'un meilleur équilibre



Bref, le devoir, tel qu'il est donné, tel qu'il est reçu et tel qu'il est réalisé, peut être challengé. Alors, pourquoi continuer à le donner sous cette forme ? Par habitude ? Parce que personne n'ose toucher à un reliquat de l'école soucieuse à l'origine d'évangéliser les familles en imposant aux enfants de réciter chez eux des passages d'évangile appris par cœur (c'est là l'origine effective des devoirs scolaires à la maison) ? Ou, davantage sans doute parce que, même si beaucoup de monde en critique le fond, personne n'a pris le temps de s'attaquer à sa forme ?

La crise pandémique a sans doute sur ce point ouvert une nouvelle voie tout en montrant de manière spectaculaire les insuffisances de celle qui jusqu'alors continuait envers et contre tout à être suivie. Les grandes difficultés de « l'école à la maison » ont indiqué l'incompatibilité qui se manifestait entre le rôle de parent et celui d'enseignant. Dans le même ordre d'idée, l'hybridation malgré les grandes fractures numériques a montré ce que la « pédagogie inversée » pouvait apporter dès lors qu'il était question de modifier complètement le sens des devoirs scolaires.

La pédagogie inversée réclame en effet, pour être efficace, de modifier fondamentalement la forme de l'enseignement numérique en proposant des capsules formatives de quinze minutes maximum (rapid learning) dont l'élève doit prendre connaissance (et interagir pour se sentir acteur et pas spectateur et donner de l'information de données SMART à son professeur sur son niveau de compréhension) avant de venir en classe. En classe, les élèves sont amenés à discuter entre eux du contenu de la capsule (c'est ce que l'on appelle l'enseignement mutuel et le peer learning) et à poser des questions à l'enseignant pour préciser ce qu'ils n'ont pas compris ou dans les modalités numériques les plus abouties de disposer d'interaction visant à identifier le niveau de chaque apprenant et réaliser par la suite une forme d'adaptative learning.

Le débat sur les rythmes scolaires revient régulièrement sur le devant de la scène

Le devoir, dans une telle forme pédagogique, se fait avant de se rendre à l'école et consiste à « prendre connaissance » de la matière qui sera ensuite étudiée en classe. Il n'est pas question ici de devoirs qui se feraient après l'école pour vérifier si ce qui a été vu en classe a été correctement assimilé.

Ainsi envisagés, les devoirs sont donnés par l'enseignant à l'élève pour préparer les rencontres qui auront lieu en classe et y assurer la participation dynamique et active de chacun d'entre eux. Ils ne sont plus alors considérés comme des moyens pour contrôler le transfert des acquis que l'élève aura réalisés pendant les heures de cours qu'il aura été contraint de subir plus ou moins passivement... C'est en cela

que la pédagogie inversée fait véritablement du devoir un vecteur de pédagogie active.

C'est pour cela, parce que la temporalité et le sens des devoirs scolaires sont complètement transformés, que l'on parle de classe inversée et c'est comme cela que l'école deviendra, selon nous, ce qu'elle doit être : non pas un endroit où l'on se rend pour donner des réponses mais un lieu où l'on va pour poser des questions et travailler, ensemble, à la construction de savoirs partagés...

Dans cette forme pédagogique, le temps passé à l'école suppose plusieurs points :

- Il ne faut plus considérer comme un « tabou » l'idée de revoir les matières premières, secondaires et optionnelles avec, comme nous l'avons déjà souligné, l'idée de n'enseigner que ce qui va être utile à nos enfants pour grandir et se grandir dans ce nouveau monde.
- Il faut prendre en considération que le temps de « travail » scolaire passé à l'école est aussi impacté par le nombre d'enseignants disponibles pour y jouer un rôle.

→ L'idée de rassembler des groupes plus réduits d'élèves permet d'optimiser l'impact pédagogique quelle que soit la forme d'enseignement choisie.

En effet, c'est la qualité du présentiel physique qui importe alors davantage que sa durée. Le travail en groupe restreint favorise incontestablement de ce point de vue l'échange entre tous et le questionnement de chacun. Tous les pédagogues l'affirment : les grands groupes, les classes surpeuplées sont, en pédagogie, une véritable hérésie. Cela ne fonctionne que pour prêcher. Pour éduquer, pour enseigner, c'est une véritable catastrophe dont personne ne se relève. Ni les enseignants épuisés de faire taire un groupe pour ne s'adresser le plus souvent qu'à une minorité, ni les élèves qui décrochent en grand nombre ni les parents qui éprouvent parfois l'impression d'envoyer leurs enfants dans une institution qui doit se réinventer (sondage IPSOS).

Ce changement de forme de la pédagogie scolaire n'est pas qu'une question de temps, c'est aussi une affaire d'espace. C'est d'ailleurs une constante dans les phénomènes humains, dès que l'on touche à la temporalité d'un objet, d'un dispositif ou d'une structure, il faut aussi s'attacher à en moduler la spatialité. Et là aussi, ce qui se passe dans le monde de l'entreprise doit aider à repenser les territoires scolaires.

L'école ne doit plus en effet être seulement l'espace où l'on se rend mais le lieu à partir duquel s'organise le travail scolaire des élèves. Le monde professionnel a vu apparaître les tiers lieux comme les espaces de coworking, les lieux de travail mobiles ou alternatifs. L'école, elle, doit également organiser sa mutation en prévoyant des classes flexibles, des espaces qui favorisent le travail collaboratif en plus petits groupes et des lieux qui permettent des rencontres ponctuelles des élèves et des enseignants en interindividuel ou dans des groupes restreints pour favoriser l'échange et le questionnement.

Ré-envisager le temps, réorganiser les espaces...

Ré-envisager le temps, réorganiser les espaces... N'est-ce pas là deux puissantes façons d'agir sur la pédagogie scolaire en lui donnant un lifting comparable à celui qu'ont connu les entreprises quand elles ont cherché à s'adapter aux réalités de leur époque pour demeurer concurrentielles ? L'école est une institution relativement ancienne. Doit-on pour autant la laisser dépérir en regardant avec fatalisme les années s'accumuler sur elle, sans chercher à adapter sa forme au temps qui passe ? Doit-on accepter que cette école amenée à préparer nos enfants à vivre et construire le monde de demain organise son territoire et formalise sa temporalité en fonction de schémas sans doute dépassés et en tenant compte de normes qui appartiennent à un autre temps ? Évidemment non.

Si l'on veut adapter l'école à ce qu'en attendent les nouvelles générations, il faut impérativement se donner les moyens de repenser le temps scolaire.

Il nous faut imaginer que nos enfants auront un temps pour tout.

Cela ne pourra se faire qu'en améliorant l'efficacité pédagogique du temps d'apprentissage qu'ils passent effectivement à

L'ECOLE, de façon à libérer du temps pour se développer à travers le sport qu'il faudrait sans doute pratiquer davantage dans une logique de santé préventive.

Enfin du temps familial et exclusivement familial pour donner davantage de consistance à ce socle fondamental du vivre-ensemble au sein de la société et ré-imaginer les territoires de l'école pour les mettre en phase avec un monde qui se transforme et entraîne dès lors inévitablement une refonte du rapport de chacun au temps qui passe et à l'espace qui se modifie avec lui.

Faire évoluer une institution suppose toujours d'interroger son rapport au temps et à l'espace. On ne fait rien ou pas grand chose si on ne touche pas à ces deux composantes essentielles de tout phénomène humain. L'école, évidemment, n'échappe pas à cette règle.

Propositions

Le temps scolaire doit être repensé en fonction de l'intérêt de l'enfant et de son équilibre de vie.

Chaque enfant doit pouvoir avoir **du temps et les moyens** en dehors de sa journée de classe pour faire du sport, se cultiver ou se reposer après l'école et le week-end mais aussi pour voir ses parents « actifs » plus d'une heure par jour.

Revoir les matières prioritaires et secondaires facilitera le travail de libération du temps engagé sur des sujets à faible valeur ajoutée.

Il faut penser un « School Life Balance » qui permet de préserver l'étanchéité du temps scolaire, du temps familial et du temps personnel pour chaque enfant et chaque adolescent.

Vision

Les devoirs scolaires doivent être repensés en fonction de leur intérêt pédagogique.



Les devoirs à la maison doivent être considérablement réduits car plus de la moitié des enfants de France sont en inégalité d'accompagnement.

PROPOSITION



**ON NE
S'ORIENTE PLUS
AUJOURD'HUI
COMME HIER**

Les diplômes théoriques ne valident plus suffisamment les compétences pratiques.

Repenser les principes et modalités d'évaluation, d'orientation scolaire et professionnelle dans un monde où 85% des métiers n'existent pas encore lorsqu'on a 10 ans.

LA BOULE DE CRISTAL

« **Tu veux faire quoi plus tard ?** »,
« Il sera astronaute », « Je veux faire
comme papa », « Je ne sais pas ce que
l'on va faire de lui », « J'espère que je
fais le bon choix d'orientation » etc...

L'orientation n'est pas un choix définitif. Se tromper, tâtonner, errer un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... Tout cela peut être le lot de chacun aussi longtemps que nous ne disposerons pas d'une boule de cristal susceptible de nous montrer les métiers qui recrutent et de sélectionner parmi eux ceux qui nous plaisent. Cette indécision est le lot de beaucoup de français aujourd'hui.

Il faut aussi reconnaître que personne ne sait vraiment et que, trop souvent, certains professeurs prennent des risques à condamner ou imaginer bien trop tôt l'avenir de certains enfants... je l'ai vécu et je ne citerai pas ce professeur, que j'appréciais pourtant car c'était évidemment difficile pour lui d'imaginer quel adulte je serais plus tard... il était plus facile pour lui, au regard de mes notes, de dire à ma mère « Il n'arrivera à rien en continuant comme cela ».

Malheureusement (ou pas) j'ai continué comme « cela » c'est-à-dire à ne pas être « dans les cases » et je ne le faisais pas exprès en plus !

Et pourtant je ne suis pas arrivé à rien car évidemment tout le monde peut arriver quelque part. J'ai beaucoup rigolé en lisant la déclaration du footballeur Cristiano Ronaldo...

« Je me rappelle de mon professeur qui me disait : le football ne vous donnera rien à manger ».

Dix ans plus tard... c'est le fameux « CR7 » qui a mangé le football mondial pendant 15 ans...

L'orientation, c'est, d'une certaine façon, la manière active par laquelle une personne s'approprie son propre parcours parce qu'elle veut choisir elle-même son itinéraire en fonction de la destination qu'elle souhaite atteindre. S'orienter, c'est se choisir un itinéraire et refuser de se laisser guider par un autre sur une route dont il connaîtrait, lui, le chemin.

C'est pour cela que l'orientation doit toujours demeurer un processus actif à travers lequel celui qui veut avancer se donne des repères pour évoluer. Être orienté et s'orienter, ce n'est pas du tout la même chose. Dans le premier cas, il est surtout question de se laisser guider, éventuellement à l'aveugle, sur un chemin que l'on ne prétend pas connaître et dans une direction qui est fixée par un autre que soi. Dans le second cas, il s'agit de se donner les moyens d'aller là où on veut, sur un parcours dont on choisit soi-même de déterminer les jalons.

Dans un parcours scolaire vécu parfois comme imposé, beaucoup ont pris l'habitude de se contenter de suivre le chemin qu'un autre a tracé à leur place, pour eux en tenant compte de ce qu'ils apprennent d'eux à chaque évaluation. C'est une manière commode, pour chacun d'eux, de suivre « sa » route c'est-à-dire pas leur propre route mais celle de celui qui a choisi pour eux.

Chaque parent rêve d'une orientation qui permettra à son enfant d'être heureux, de « réussir dans la vie » et mieux encore de « réussir sa vie ».

Mais nos enfants n'ont pas la même définition, les uns des autres, de que veut dire « réussir leur vie ».

L'orientation ou la réorientation d'un parcours scolaire n'est jamais un moment anodin et il faut impérativement considérer ce travail avec toute l'importance qu'il mérite.

Ce sont les moments-carrefours au cours desquels on devrait pouvoir donner à chaque élève l'opportunité de s'orienter lui-même de façon à l'aider à trouver davantage de sens au parcours qu'il effectue au sein de l'école.

Comment être sûr qu'un parcours scolaire va me plaire et que je vais y réussir ? Mon orientation doit-elle suivre la voie que m'ont indiquée mes parents par leur propre parcours ?

Comment goûter avant de dévorer ? Comment TESTER avant de s'engager ? Comment expérimenter avant de choisir ?

Réalise-t-on ce parcours pour le simple plaisir d'accumuler des connaissances ou de satisfaire son besoin de curiosité et son désir de découvrir ? L'investissement dans le parcours scolaire se justifie-t-il exclusivement par le souci de satisfaire les parents ? L'objectif est-il uniquement de réussir parce que la société le réclame, trop souvent avide de diplômes, ou, à tout le moins, d'éviter les échecs parce qu'ils sont socialement réprouvés ? Il est possible que toutes ces questions influencent la manière dont chacun investit avec plus ou moins d'authenticité et d'énergie son parcours scolaire... Ces interrogations cependant, plutôt que d'éclairer le chemin, tendent à l'obscurcir parce que les réponses qui peuvent y être données mettent systématiquement en jeu des motivations extrinsèques, extérieures à l'individu.

Il y a cependant une question à laquelle personne n'échappe, une question qui en quelque sorte transcende toutes les autres et surtout une question qui implique une motivation essentiellement intrinsèque (intérieure à l'individu) : ce parcours scolaire pour quoi l'avoir entamé et en vue de quoi le poursuivre ?

**Entreprendre
c'est être libre**

Non pas «pourquoi » mais pour quoi, en fonction de quelle finalité interne ? Et là, ce n'est plus la question de la signification mais plutôt du sens qui est donné par chaque individu au parcours qu'il a entamé en devenant un élève et qu'il entend poursuivre jusqu'à ce qu'il cesse d'en être un pour s'engager dans une vie active.

« Qu'as-tu envie de faire plus tard ? De quelles compétences as-tu besoin pour pouvoir t'investir dans cette activité ? Comment pouvons-nous tenter de définir ensemble un parcours qui te permettra de maîtriser ces savoirs utiles ? Comment faire la part des choses entre les connaissances vivantes qui te seront nécessaires et les savoirs-morts dont tu peux te passer ? »

Il faut en finir avec les programmes pré-établis qui donnent parfois une direction unique, cantonnent trop souvent dans une filière exclusive et restreignent d'emblée le champ des possibles pour celui qui s'y voit orienté.

L'orientation est un moment clé du parcours d'apprentissage. Il faut faire en sorte que le carrefour qu'il constitue ne débouche sur aucune impasse, aucune voie sans issue, mais, au contraire, sur des routes suffisamment larges pour qu'aucune direction ne contraigne qui que ce soit à un renoncement trop précoce.

Trop d'enfants sont encore influencés par le désir de leurs parents.

Je comprends l'idée car il m'est moi aussi arrivé de dire à mon fils Hugo ou ma fille Louise (âgés de 13 et 8 ans) :

"Tu feras comme moi plus tard non ? Entreprendre c'est être libre".

Le problème c'est que ce n'est pas que cela... c'est aussi un désir, des aptitudes et une motivation propre à chacun.

Ils vont se construire à travers deux éléments : notre expérience et leurs désirs.

Des passeports de compétence qui permettent d'avancer sur des parcours d'apprentissage sans doute mieux indiqués que des trajectoires diplômantes qui empêchent de tâtonner, ne permettent pas d'emprunter des voies de traverse et considèrent comme impossible l'idée de faire demi-tour pour envisager autrement son itinéraire. C'est l'accès à un travail dans lequel il aura l'opportunité de se réaliser et non pas l'accès à une certification de connaissances ou à une diplomation d'aptitudes.

Pour cela, il faut sans doute éviter de lui présenter les itinéraires sous la forme de filières plus ou moins prestigieuses qui empêchent les passerelles et sont investies d'une réputation plus ou moins bonne.

Prenons un exemple comme s'il était question de routes parfaitement asphaltées sur lesquelles on peut se déplacer vite pour aller loin (les filières « intellectuelles »), d'autres plus sinueuses et moins bien entretenues sur lesquelles il faudra rouler prudemment en se contentant de ne pas aller bien loin (les filières « techniques ») et d'autres enfin, hérissées de pavés sur lesquels il n'est possible d'avancer qu'à pas d'hommes et qui se terminent au bout d'un chemin forcément très court (les filières « professionnelles »)...

L'orientation ne pose donc pas seulement la question des programmes, elle pose aussi, et peut-être même surtout, la question des filières.

L'illustration de cette forme de certification potentiellement périmée, c'est sans doute le baccalauréat qui peut en donner le plus bel exemple. Le baccalauréat français a, il faut bien en convenir, une drôle d'Histoire. Conçu dans un premier temps comme une épreuve d'élection destinée à filtrer le petit nombre d'élèves amenés à réaliser un parcours scolaire universitaire, il est actuellement trop souvent envisagé comme un examen fondamental de

sélection qui pourrait stigmatiser ceux qui ne le réussissent pas en leur attribuant un statut de sous-scolarisé qui mine leurs chances d'obtenir un emploi gratifiant dans un monde social ultra-concurrentiel.

Le baccalauréat français a une drôle d'Histoire mais pour beaucoup de ceux qui ne parviennent pas à l'obtenir ni même à le passer comme moi, il n'a rien d'une histoire drôle. La défaite est d'autant plus amère quand le spectre s'élargit

au point de prétendre atteindre les quatre-vingt pour cent de reçus annoncés comme objectif politique à atteindre par ceux qui entendent manifester leur intention, par une plus grande accessibilité, de le démocratiser.

Ne même pas le passer vous positionne d'emblée sur un chemin qui ne donne pas droit à imaginer une forme de réussite sociale.

Si j'étais provocateur je dirais que brader le bac ne suffit cependant pas à rendre la sélection moins impitoyable. Au contraire même. Quand quatre-vingt pour cent réussissent une épreuve, l'échec pour les vingt pour cent peut bien vite prendre des allures de bérézina.

N'est-il pas temps de repenser ce modèle d'examens qualifiants ou disqualifiants qui prennent trop souvent l'allure d'épreuves éprouvantes ? Le moment n'est-il pas venu de déclarer obsolète ce filtre universitaire depuis longtemps détourné de sa fonction initiale ?

Ne gagnerait-on pas à remplacer cette batterie d'examens et d'épreuves par des évaluations qui se poseraient comme autant de « moments-carrefours » dans un parcours de formation amené à améliorer la « capacité » de chaque élève au terme de son cursus ?

A minima pour les études dites « classiques » avant les « grandes » études.

N'est-il pas temps de repenser ce modèle d'examens qualifiants ou disqualifiants ?

Je m'interroge là dessus. La question se pose aujourd'hui tant le monde du travail n'en fait plus un critère déterminant en dehors de nos frontières.

Ne vaut-il pas mieux, pour mesurer des niveaux de compétence, se résoudre à évaluer positivement des élèves invités à réfléchir activement à propos de leur parcours scolaire plutôt que de s'attacher à « mettre en examen » ou « éprouver » des élèves contraints de subir passivement les contrôles qui incitent à infléchir leur trajectoire scolaire ?

Oui, bien entendu, c'est un sujet qui, en raison notamment de sa pesanteur historique, ne peut que diviser mais pouvons-nous, au moins, imaginer d'en parler ou de le challenger en le mettant à l'épreuve des réalités actuelles ?

Pour cela, il faut sans doute oser se poser une question : nos entreprises cherchent-elles aujourd'hui des adultes avec le BAC ou bien souhaitent-elles pouvoir compter sur des professionnels disposant des compétences hard et soft dont-elles ont besoin ?

Des évaluations-bilans qui indiquent que les compétences acquises sont sans doute mieux indiquées que des examens qui qualifient ou disqualifient au nom d'un principe autoritaire et mesurent surtout la capacité de gestion du stress dont il faut faire preuve pour le passer ou des épreuves qui indiquent qu'il est surtout question de souffrance et que la mesure portera dès lors essentiellement sur l'effort qu'on aura consenti pour la subir.

Ces évaluations-bilan constituent des moments essentiels du processus d'apprentissage. Ce sont elles qui doivent être analysées avec l'apprenant pour qu'il sache plus précisément où il en est dans son parcours de compétences. C'est à travers elles que la concertation permettra le mieux d'envisager, ensemble, l'orientation qui peut être donnée à la suite du parcours pour qu'il demeure réalisable, accessible et profitable en faisant la part des choses entre

les aspirations réelles de l'élève et les attentes que parents ou enseignants forment pour lui.

A cet endroit, la question « et toi qu'est-ce que tu en penses ? » qui invite l'élève, dès son plus jeune âge, à participer à l'évaluation en y impliquant son propre jugement doit littéralement résonner comme un refrain. C'est par cette simple petite question, qui prend la forme d'une formule magique que l'on passe de l'évaluation autoritaire et possiblement disqualifiante que suppose un examen à l'auto-évaluation formative et apprenante que suggère cette forme d'appréciation partagée.

L'examen est utile pour qualifier ou disqualifier. L'épreuve permet de sélectionner ou d'éliminer. Seule l'évaluation permet de savoir où l'on en est pour orienter correctement sans disqualifier ou éliminer qui que ce soit.

C'est pour cela que l'orientation pourrait être envisagée avec suffisamment d'attention pour respecter la « capacité » de l'élève c'est-à-dire son aptitude à faire des choix qui correspondent réellement à ses envies. Il vaudrait

mieux dans cette optique faire en sorte que chaque élève se rende à l'école pour progresser en sachant lui-même où il va sur un parcours de compétences plutôt que de le voir s'y rendre parce qu'il se voit contraint d'avancer à l'aveugle en se laissant parfois guider par d'autres que soi dans une trajectoire diplômante.

Ainsi envisagé, le triptyque éducation-formation-travail suppose également de mettre en place des itinéraires multiples à destination des apprenants plutôt que de proposer des parcours stéréotypés qui imposent une voie d'accès unique sanctionnée par un diplôme uniforme.

Et toi qu'est-ce que tu en penses ?

Ce mouvement pédagogique, pour être réellement performant, pourrait intégrer des dynamiques d'enseignement mutuel, de mentorat performatif et de tutorat actif à travers lesquels par exemple le « learning by doing » est réellement mis à la portée des élèves...

Un formateur est toujours un peu un « transformateur » mais aussi un « facilitateur ».

Faciliter l'accès à la connaissance et transformer chaque élève en apprenant-actif suppose de croire en l'éducabilité de chacun et de faire de l'apprenant le partenaire d'une action concertée avec lui et pas seulement le bénéficiaire d'une activité pensée pour lui.

Un formateur est toujours un peu un « transformateur » mais aussi un « facilitateur ».

« Et toi qu'est-ce que tu en penses ? » C'est en posant des questions comme celle-là que l'on rend les élèves « actifs » dans leurs apprentissages en adoptant une attitude enseignante qui invite résolument l'enfant ou l'adolescent à réagir à ce qu'il apprend.

Voilà comment un enseignant peut se montrer réellement transformateur, en « transformant en acteurs » ceux qui ne subissent plus passivement un enseignement qui les transforme en « moutons du savoir » convertis en « élèves dociles » qui se contentent de répéter ce qu'on leur a transmis, mais trouvent dans chaque apprentissage une opportunité d'agir effectivement ou affectivement et de réagir mentalement à ce qui leur est donné à connaître, à comprendre et à analyser.

Et si on évacuait les « savoirs-morts » des CV pour faire de la place aux « compétences-vivantes » utiles mieux en phase avec la société de demain, ses métiers et ses savoir-faire novateurs qui permettront à chacun d'agir en exerçant dans l'espace social un métier qui correspond à ses aspirations.

Le but n'est pas dans un tel paradigme de décrocher un diplôme rendu accessible à tous mais d'acquérir des compétences nécessaires à la réalisation d'une activité professionnelle telle qu'elle peut être imaginée pour

chacun et par chacun.

Cette perspective correspond par ailleurs à ce que sous-tend le concept de « capacité » développé par le prix Nobel d'économie A. Sen.

Penser l'enseignement dans une logique de développement éducatif durable, c'est sans doute repenser les parcours d'acquisition de compétences en les corrélant davantage avec celles qui seront sollicitées dans un environnement professionnel dont 85% des métiers n'existent pas.

Cela n'impose évidemment pas de se lancer dans une forme de pédagogie-fiction qui laisserait libre cours à notre imagination, mais cela suppose, tout du moins, une attitude prospective qui pourrait résolument privilégier les compétences-socles sur lesquelles ces professions vont inévitablement trouver à se réaliser en lâchant la bride à notre créativité et en refusant résolument de s'accrocher à d'éventuels savoirs-morts, trop souvent inutiles, dont l'obsolescence est sans doute depuis longtemps... programmée.

Propositions

Casser les barrières et créer un lien beaucoup plus fort entre le monde du travail, celui de l'éducation et de la formation.

Faire du **« learning by doing »**, un parcours **« POUR TOUS »**

Rendre **l'éducation** et son parcours beaucoup **plus dynamique et moins statique** face aux mutations du monde du travail et aux métiers en « tension ».

Mettre en œuvre des carrefours d'orientation qui privilégient l'orientation active de l'élève et ne bouchent pas son horizon en le dirigeant vers des filières restrictives.

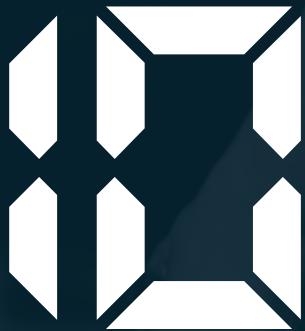
Mettre en place des évaluations qui balisent le parcours d'apprentissage plutôt que des examens qui disqualifient ou des épreuves qui ne mesurent pas la compétence mais l'effort fourni pour la réaliser.

Ré-organiser l'enseignement pour qu'il améliore la « capacité » de chaque élève.

Vision

L'orientation doit être attentive à la façon dont l'élève vit son parcours et envisage les compétences dont il aura besoin pour son activité future.

Chaque élève doit avoir le sentiment de s'engager dans le parcours d'apprentissage qui lui convient et qui surtout le motive.



L'ÉDUCATION ET LA FORMATION TOUT AU LONG DE LA VIE

*Le monde de demain
se construit aujourd'hui.*

RUPTURE OU FATALITÉ ?

Il y a quelques mois, **au cœur de la crise Covid 19**, j'ai eu l'occasion de rencontrer la ministre du Travail.

Lors du déjeuner organisé avec les membres du réseau France DIGITAL j'ai osé lui poser la question suivante :

« Madame la ministre, j'imagine que la bataille que vous menez pour sauver et créer les emplois d'aujourd'hui est très complexe. Mais je vous pose une question, comment préparer les emplois de demain ? Comment éviter que, dans 10 ans, nous ayons les mêmes problèmes qu'aujourd'hui liés à la profonde inadéquation entre les compétences maîtrisées par les candidats au travail et celles recherchées par les entreprises ?

Pensez vous que nous devons mener deux grands combats en même temps ?

Pour aujourd'hui et pour demain ?

Bien sûr relever le défi de la formation professionnelle et continue pour l'emploi en 2021 et 2022 mais aussi moderniser et repenser notre système éducatif et formatif pour les rendre compatibles à créer les succès de demain ? ».

Je n'ai, ce jour-là, obtenu qu'une réponse :

« Il faut choisir ses combats ».

Je ne partage pas cette idée et si aujourd'hui je prends le temps d'écrire ce livre c'est bien parce que choisir, c'est renoncer et que, face à des enjeux aussi cruciaux, je refuse pour ma part de renoncer. C'est pour cela que je me suis proposé d'anticiper aujourd'hui ce qui nous attend demain.

D'autre part, dans « un monde dynamique qui se transforme au quotidien », si vous ne vous occupez pas de votre connaissance et de votre compétence tout au long de votre vie... qui le fera pour vous ?

Trois défis majeurs s'offrent à l'aube du 21ème siècle à ceux qui acceptent de les relever :

- Penser aujourd'hui nos maux de demain.
- Évoluer et se transformer pour ne plus se condamner à refaire les mêmes erreurs.
- Rendre les femmes et les hommes auteurs et acteurs permanents de leurs connaissances.

THE FUTURE STARTS « TODAY ! »

Le monde de demain se construit aujourd'hui. Il verra naître une multitude d'emplois nouveaux dont l'éducation fixe d'ores et déjà la forme.

Dans sa version traditionnelle, la pédagogie est amenée à accompagner les transformations sociales. Le propre de cette forme pédagogique n'est pas, en effet, de résister aux changements sociaux et technologiques, mais de s'y adapter en suivant le mouvement dans lequel elle inscrit son développement. Le courant des pédagogies actives doit également suivre les mêmes inflexions en offrant, une piste alternative qui donnerait davantage de place à l'activité de l'élève ou de l'apprenant dans son rapport aux savoirs tout au long de la vie.

Tandis que les pédagogies dites « libertaires » doivent permettre d'apprendre aux élèves à penser par eux-mêmes en se montrant en toutes circonstances, capables d'opérer la distinction entre des opinions et des vérités établies, entre des hypothèses et des faits avérés. À l'heure d'Internet et des réseaux sociaux... ce n'est pas facile.

Pour que le monde de demain soit à la hauteur de nos attentes, il faut que la soif d'apprendre se manifeste tout au long de la vie de chacun des membres de la société qui en concrétisent la forme...

Et si nous considérons le savoir de chaque individu comme le plus sûr argument de son émancipation sociale ? Si nous l'envisagions aussi comme la meilleure arme mise à sa disposition pour lui permettre de se sentir libre et actif au sein de la société dans laquelle il évolue ? Si nous changions nos manières de revisiter le sens des apprentissages et l'acquisition du savoir ?

Pourquoi avons-nous eu cette idée de considérer qu'une fois les études terminées, le monde du travail devait cesser de nous engager dans un développement continu articulé autour de l'acquisition de savoirs et de la formation à des compétences nouvelles ?

La formation professionnelle est parfois rendue obligatoire, la formation continue est souvent imposée, mais à qui la faute ?

Pourquoi l'idée de « se rendre en formation » ou l'initiative de « réaliser un parcours d'apprentissage » ne se conçoivent pas comme une « partie de plaisir » ?

Qu'est ce qui explique le fait qu'une fois devenus adultes, une fois l'école terminée, beaucoup se définissent comme des « sachants » définitifs qui n'éprouveraient plus aucun besoin en matière d'apprentissage, d'acquisition de compétences ou de formation continue.

Pourquoi entendons-nous tant de personnes dire « mais je sais » et puis un jour se dire « si j'avais su... ».

Comment expliquer qu'ils renoncent alors si facilement à demeurer ces « élèves adultes », éternellement curieux

de tout, avides de découvrir la vie et toujours soucieux de mettre leur savoir à l'épreuve des réalités qu'ils rencontrent...

Comment concevoir une telle démission lorsqu'il n'est somme toute question que de mettre ses connaissances à niveau en accélérant leur développement de façon à adapter ses compétences aux situations-métiers qui ne manquent pas de jalonner un itinéraire professionnel ?

Enfin pourquoi attendre d'avoir 20 ans pour mettre en pratique tous ces acquis qui n'ont souvent fait l'objet que d'un apprentissage « théorique » qui nous a maintenu à des années lumières des dynamiques qui se manifestent dans la réalité ?

Je me suis posé ce type de questions et j'en ai tiré la conviction que la formation de chaque individu est en réalité un processus naturel qui commence à sa naissance et se termine... à notre mort.

Le 27 Mai 1977 à 16h05, jour et heure de ma venue au monde, comme vous tous, j'ai commencé à apprendre.

J'ai appris à respirer, à sentir, à voir, à toucher, à parler, à marcher, à grandir, à aimer, à pleurer à bouger à sauter, à viser, à tomber évidemment, mais aussi à me relever... et à persévérer dans mes apprentissages, en dépit des chutes, pour faire preuve de la ténacité dont nous avons tous fait preuve pour, un jour, marcher et ne jamais cesser de le faire...

44 ans plus tard, marqué par un parcours « atypique » que rien ne prédestinait à réussir car comme on le disait à ma mère « je n'aimais pas apprendre » j'ai finalement décidé de consacrer ma vie et celle de mon entreprise à relever

Et si nous considérons le savoir de chaque individu comme le plus sûr argument de son émancipation sociale ?

Je crois que la France dispose d'une histoire de savoirs

un double défi :

→ Faire de l'acquisition de savoirs le plus beau cadeau du monde pour chaque individu

→ Faire de l'animation et du développement des savoirs : le plus beau métier du monde

Pour cela, il fallait oser se poser différentes questions :

Les Français n'aiment visiblement pas se former... À qui la faute ?

Les jeunes ne veulent plus apprendre ? L'école est-elle dépassée ? Nos professeurs n'ont plus le même impact et nos entreprises parfois désespérées de trouver le bon candidat, ne cherchent plus des CV, mais bien des compétences, des aptitudes et des motivations fortes.

La formation, qui n'est pas une priorité permanente, ne le devient souvent qu'en temps incertains, lorsque, par exemple, le chômage remonte.

N'est-il pas temps de mettre en scène une véritable « société de formation » qui permet à chacun de ses membres de se former tout au long de sa vie ?

Tenter de répondre à ces différentes questions impose évidemment de faire preuve d'humilité... Le monde nous apprend et nous met à l'épreuve chaque jour pour nous inviter à relever de nombreux défis.

Apprendre et transmettre sont probablement les deux justifications majeures de notre raison d'être sur Terre.

C'est incontestablement à travers ce double axe que nous parviendrons à relever les défis de l'écologie, de l'économie, de l'emploi, de l'innovation, du vivre ensemble et ceux que posent tant d'autres sujets préoccupants pour l'avenir de notre monde.

Tout cela ne se fera que si l'on peut s'appuyer sur un appareil éducatif et formatif qui soit à la fois accessible à tous, inclusif, innovant, dynamique et sans frontières.

La crise pandémique a récemment montré la fragilité de nos modèles traditionnels et confirmé, en même temps, la nécessité d'apprendre de tout ce qui nous est donné à vivre pour s'y adapter. Enseigner à distance, reconsidérer le travail de certains, travailler à distance, se réinventer ou modifier son discours car en effet « tout est finalement possible »...

Le modèle éducatif et formatif français existe. Il faut à tout prix éviter qu'il ne passe pour un modèle périmé, dépassé et peu en phase avec les bouleversements technologiques qui ont embrasé l'ensemble du système social de tous les pays.

Si l'on souhaite que la France puisse tenir son rang et même servir d'exemple aux autres, il faut croire en une approche spécifiquement française de l'enseignement qui puisse être envisagée comme un véritable produit d'exportation.

Je crois que la France dispose d'une histoire de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être qu'il faut sublimer et entretenir.

Je crois que le monde est formidable car il ne cesse de nous challenger pour apprendre, grandir, se grandir et le faire grandir.

Qu'est ce qui caractérise, en effet, la culture française ? Éclairé par le siècle des lumières, l'esprit français se veut à la fois cartésien et sensible. Écartelé par un idéal de liberté qui ne renonce pas à une ambition d'égalité, l'esprit français ne s'évite le grand écart qu'en faisant de la fraternité un possible trait d'union entre deux valeurs parfois vécues comme inconciliables.

La mise en valeur des soft-skills françaises enrichit ainsi considérablement le modèle de la numérisation de l'enseignement essentiellement développé aux États-Unis autour des hard-skills et de leur programmation.

Les soft-skills se caractérisent par le fait qu'elles sollicitent l'intelligence émotionnelle sous ses formes intrapersonnelle et interpersonnelle.

En stimulant toutes ces formes d'empathie, en impliquant toutes les compétences qui permettent de construire le « vivre-ensemble » et en encourageant la convivialité qui nourrit le travail coopératif et favorise l'action collaborative, elles engagent un art de vivre à la française qui met en jeu les notions de politesse numérique, de convivialité apprenante et de savoir-faire social.

Le mix de l'intelligence émotionnelle et de l'intelligence collective mis au service de l'intelligence créatrice, pour une éducation et formation nouvelle génération pour le travail et, sans couture.

Voilà une spécificité pédagogique qui, dans un monde en évolution, doit se mettre en mouvement au sein d'une école capable de mettre à la disposition de tous ses élèves et enseignants les outils et les instruments technologiques les plus performants.

C'est comme cela que nos enseignants et nos élèves apprendront à créer le monde de demain dans celui d'aujourd'hui et dès aujourd'hui.

Évoluer, se moderniser et utiliser les nouvelles pédagogies et technologies pour accroître la connaissance et la compétence de tous, tout au long de la vie, afin que celles-ci constituent toujours des arguments de liberté, d'égalité et de fraternité pour tous.

Le monde de demain se construit aujourd'hui et c'est l'éducation qui donne les formes de ce qu'il sera.

Accrochée à son passé, elle fait naître les peurs d'un monde numérique déshumanisé...

Ancrée dans son présent, elle maîtrise les craintes d'un monde digital moins humain qu'elle a cru voir naître...

Orientée vers l'avenir, elle suscite l'espoir du monde numérique et digital mieux humain qu'elle souhaite faire naître.

Les soft-skills se caractérisent par le fait qu'elles sollicitent l'intelligence émotionnelle

Un formateur n'est pas un informateur. L'enseignant a, depuis longtemps, changé de costume et élargi son répertoire. Troquant son habit austère de répétiteur, il a opté pour un habit aux pièces multiples, style patchwork, l'invitant à jouer les rôles d'animateur, d'éducateur, de psychologue ou d'assistant social pour s'adapter à ses élèves et tenter, vaille que vaille, de se mettre en position d'exercer sa mission de distribution des savoirs.

L'histoire de la pédagogie, et ce, compris dans sa forme traditionnelle, a pourtant montré les insuffisances d'un enseignement qui se contentait de transmettre des savoirs comme on diffusait des connaissances d'un corps dans un autre.

Il suffit pour s'en convaincre de relire Le Banquet de Platon pour concevoir qu'il était d'emblée acquis que les savoirs ne circulent pas d'un corps à l'autre par simple diffusion mais qu'ils doivent, pour être réellement assimilés, faire l'objet d'une incorporation véritablement active.

Bien compris, ce principe permet aux « pédagogies assises » de se révéler, elles aussi, « actives » chaque fois qu'elles invitent les élèves à ne pas recevoir pour argent comptant la connaissance transmise, mais à y réfléchir personnellement pour en faire un contenu sans cesse retravaillé.

C'est en réalité ce que préconisait déjà Socrate à travers sa méthode « maïeutique ».

Cette forme de remise en question permanente de ce que l'on sait à l'aune de ce que l'on découvre ne constitue-t-elle pas, en somme, celle que nous souhaitons voir s'imposer sur un parcours d'apprentissage qui gagnerait alors à se dérouler tout au long d'une vie ?

Faut-il donc, deux mille cinq cent ans après Platon, ordonner une révolution complète, déclarer Le Banquet obsolète et ravalé au rang de témoignage historique, les échanges d'intellectuels avinés qu'il proposait... Non, bien évidemment.

Ce mouvement d'accélération qui s'impose dans un monde en mutation, on peut évidemment le faire en suivant plus ou moins scrupuleusement un courant et en participant à son développement.

Mais on peut aussi concevoir que chaque courant pédagogique, qu'il soit traditionnel, actif ou contestataire, possède, dans sa spécificité, des atouts. On tient alors compte des apports des uns et des autres pour continuer le mouvement dans une forme nouvelle qui rend véritablement compte de l'évolution de la société dans laquelle ces différentes pédagogies sont amenées à se réaliser.

Un courant, par nature, avance. En pédagogie, il le fait au gré des évolutions sociales, culturelles, écologiques et technologiques de la société. S'il ne le fait pas, il devient soit une pédagogie ringarde soit une forme éducative inadaptée qui forme des élèves pour un monde qui n'existe plus et éduque des enfants pour qu'il deviennent des adultes amenés à chercher leur place dans un monde disparu, le monde d'hier.

C'est pour cela que, pour produire de l'innovation intelligente, il faut évidemment bien connaître le terrain dans lequel le présent s'enracine et concevoir l'avenir tel qu'il s'y configure.

Or, pour cela, il n'est pas question de faire table rase du passé en prétendant pouvoir, TOUT changer en un an.

A mes yeux, l'idée de « tout changer » n'aurait pas davantage de sens en pédagogie que celle de tout laisser en état alors même que la société évolue.

Les révolutionnaires prétendent souvent tout changer alors qu'ils ne font généralement que recycler du déjà connu.

Ils affirment la nécessité de tout détruire pour tout recommencer à zéro.

C'est ce que font ou souhaitent faire certains qui prétendent qu'il suffit de retourner à une pédagogie des années cinquante en l'appliquant scrupuleusement pour produire une révolution pédagogique qui fera plier les temps nouveaux.

Ce faisant, ils déclarent par exemple la nécessité d'exclure les ordinateurs des écoles et, en ayant pourtant pris une posture de révolutionnaires, se moulent alors en réalité dans le costume des véritables réactionnaires de l'éducation.

Les véritables évolutionnaires de la pédagogie ont pris conscience du fait que le monde, en bougeant, devait donner à l'éducation une place centrale.

Elle doit le faire de toute urgence en accélérant ou en modulant le cours de l'histoire de la pédagogie pour corriger les éventuelles dérives d'un mouvement social irréversible pour placer, à tout prix, l'humain au centre de toutes les évolutions et pour préserver, quelle que soit la forme nouvelle que prend la société, cette place centrale.

Là où il est question d'urgence climatique, il est encore, de nos jours, plus certainement question d'urgence pédagogique. Ce n'est ni en recyclant des pédagogies parfois vieilles de plus de cinquante ans, ni en prétendant repartir à zéro, mais sans doute en repensant les différents courants de la pédagogie pour en accélérer le cours en osant innover de façon à mettre le facteur humain au centre de tout.

Même dans sa version traditionnelle, la pédagogie est amenée à accompagner les transformations sociales.

Le propre de cette forme pédagogique n'est pas, en effet, de résister aux changements sociaux et technologiques, mais de s'y adapter en suivant le mouvement dans lequel elle inscrit son développement. Le courant des pédagogies actives dans un monde devenu profondément interactif, doit également suivre les mêmes inflexions.

Elle donneront plus de place à l'activité de l'élève dans son rapport aux savoirs, tandis que les pédagogies dites « libertaires » doivent permettre d'apprendre aux élèves à penser par eux-mêmes en se montrant capables d'opérer la distinction entre des opinions et des vérités établies, entre des hypothèses et des faits avérés.

Il n'est pas question de faire table rase du passé en prétendant pouvoir, TOUT changer en un an.

Tout cela ne réclame pas de repartir de rien en déclarant l'an zéro d'une éventuelle révolution pédagogique, mais suppose, au contraire, de s'engager dans des temps nouveaux en collant l'évolution des pédagogies avec celle d'une nouvelle génération amenée à évoluer dans un monde qui change au sein d'une société qui se transforme.

C'est cela une « éducation nouvelle génération », pas une éducation qui se contente de recycler de l'ancien et c'est pour cela qu'en pédagogie, il est toujours préférable de se montrer « évolutionnaire » plutôt que de se dire révolutionnaire.

C'est notamment vrai lorsque la société se trouve elle-même, dans son ensemble, confrontée à une brutale accélération de son évolution.

La crise pandémique a, récemment montré ce qu'une mutation sociale, en modifiant le sens de la présence physique de l'élève au sein de l'école et en imposant l'hybridation des techniques d'enseignement, pouvait, pour le pire, prendre la forme d'une transformation brutale, mal préparée et mal accompagnée.

Pour le meilleur, quand la transformation était associée à une véritable réflexion pédagogique, elle a donné lieu, au contraire, à de magnifiques innovations qui ont notamment permis à la pédagogie inversée de mieux se diffuser dans ses principes et dans ses modalités de mise en place.

Des exemples de bonnes pratiques telles qu'on les a vues se mettre en œuvre pendant la période pandémique, foisonnent.

L'urgence stratégique et pédagogique impose de les recenser parce qu'elles indiquent la voie dans laquelle l'évolution des pratiques éducatives scolaires doit s'engager pour servir l'emploi et le bien-être social de demain.

Envisagés comme des apprenants numériques amenés à mettre le facteur humain au centre de toutes leurs préoccupations, les élèves ne sont pas perçus, dans le changement évolutionnaire pédagogique que nous proposons, comme des puits à remplir mais comme des feux à allumer et des esprits à illuminer...

C'est de cela dont il est question dans cette conviction qui invite à donner un coup d'accélérateur à l'histoire de la

pédagogie puisque, cette accélération, elle s'est, en réalité, manifestée dans toute la société.

Le modèle éducatif français existe. Il faut à tout prix éviter qu'il ne passe pour un modèle périmé, dépassé et peu en phase avec les bouleversements technologiques qui ont embrasé l'ensemble du système social de tous les pays et la communication du monde.

Le monde est désormais en constante évolution.

De nombreuses études montrent déjà que plus de 65 % des étudiants d'aujourd'hui occuperont demain des postes qui n'ont même pas encore été créés.

Ce chiffre à lui seul devrait nous montrer que notre éducation ne se limite pas à ce que nous apprenons à l'école ni même aux formations que nous pouvons suivre à l'âge adulte, dans le cadre de notre travail.

Aujourd'hui, il est essentiel de se créer sa propre stratégie de « lifelong learning education ».

Nous sommes tous plus ou moins confrontés à cette notion. Nous apprenons de nouvelles choses tous les jours. Elles peuvent prendre la forme d'une recette de cuisine, d'un concept de développement personnel ou même d'une nouvelle langue.

Mais les véritables lifelong learners sont les individus capables de mobiliser ces nouvelles connaissances dans leur travail ou pour se créer de nouvelles opportunités professionnelles.

L'Institut de l'UNESCO pour l'apprentissage tout au long de la vie (UIL) vient de publier un rapport qui expose une vision de l'éducation tournée vers l'avenir et exige un changement majeur en direction d'une culture de l'apprentissage tout au long de la vie d'ici 2050.

Créer une relation sans couture entre l'éducation, l'emploi et la formation tout au long de la vie est un formidable défi qu'il est à présent temps de travailler et d'optimiser pour l'avenir de la France et de l'humanité.

« C'est cela une éducation nouvelle génération »

Propositions

Créer une commission de travail autour du rapport UNESCO pour réfléchir aux propositions faites ci-dessous et engager des actions concrètes pour développer la « culture d'apprentissage » tout au long de la vie :

Reconnaître le **caractère holistique de l'apprentissage** tout au long de la vie.

Promouvoir la **recherche transdisciplinaire** et la collaboration intersectorielle pour l'apprentissage tout au long de la vie.

Placer les **groupes vulnérables** au cœur du programme d'apprentissage tout au long de la vie.

Faire de l'apprentissage tout au long de la vie, un **bien commun**.

Assurer un **accès plus large et équitable** aux technologies d'apprentissage.

Transformer les écoles et les universités en **institutions d'apprentissage** tout au long de la vie.

Reconnaître et promouvoir la **dimension collective** de l'apprentissage.

Encourager et soutenir les **initiatives locales** d'apprentissage tout au long de la vie, y compris les villes apprenantes.

Réorganiser et revitaliser l'apprentissage sur le lieu de travail.

Reconnaître l'apprentissage tout au long de la vie comme un **droit de l'homme**.

Ne plus stigmatiser le « non savoir » pour sublimer l'envie de « découvrir » et « d'apprendre ».

- Créer une **relation pédagogique plus forte** entre tous les acteurs autour d'une forme de fédération des acteurs de la formation tout au long de la vie.

Vision

1 L'école n'éduque pas uniquement pour les enfants d'aujourd'hui, mais en fonction des adultes que l'on souhaite qu'ils soient demain

2 Les adultes et les entreprises seront plus forts en devenant des apprenants tout au long de leurs vies

3 Un enseignement à la française n'est pas un enseignement qui rend fier d'être Français, mais un enseignement qui rend fier de ce que l'éducation française apporte aux Français et aux acteurs du monde.

Et demain alors ?

J'AI BEAUCOUP D'ESPOIR

L'espoir, c'est le sentiment qui accompagne la possibilité d'un bien à venir.

Touta donc ici, tout naturellement, commencé dans la peur et la crainte qui sont complémentaires de l'attente anxieuse qu'elles génèrent, pour finir, au bout de dix convictions, dans l'espoir.

Oui j'ai beaucoup d'espoir car je crois profondément en la jeunesse de notre pays et du monde.

L'immense majorité de nos jeunes sont formidables, n'en doutons pas un instant.

Dans ce contexte pandémique, l'espoir à porter sur toutes les nouvelles générations doit être encore plus ambitieux. Nos jeunes SONT le monde de demain et nous devons le bâtir dès aujourd'hui AVEC et POUR eux.

Oui, j'ai de l'espoir car je crois que la pandémie que nous vivons est, malgré elle et ses drames, une forme d'accélérateur d'apprentissages mais aussi de transformations possibles.

Oui j'ai l'espoir que le prochain ou la prochaine Présidente de la République fasse de l'éducation un investissement majeur et massif pour réinventer la France avec toutes ses forces et son histoire.

Mais l'espoir, ce n'est pas la certitude et le mot contient toujours en lui les germes de la peur dont il est issu. L'espoir, c'est donc une tension qui s'expose sans cesse au risque d'être contrariée. Un espoir peut en effet être vain comme une promesse peut ne pas être tenue.

COMMENT FAIRE POUR QUE L'ESPOIR NE SE TRANSFORME PAS EN VAGUE ESPÉRANCE ?

L'espoir de partager au plus grand nombre ce projet, mais surtout de le challenger et de l'élargir aux plus bienveillants qui comme moi, croient en la France, croient en l'éducation, pensent que l'école est une chance.

L'espoir d'imaginer encore d'autres solutions pour ceux qui pensent comme moi que nos professeurs et enseignants sont profondément utiles à la sociétés et méritent, en ce sens, de la confiance et des moyens sans limites pour accompagner notre formidable jeunesse à relever les défis du monde de demain et le rendre meilleur qu'aujourd'hui.

Enfin, certains sujets méritent, je crois, une attention et une expertise encore plus forte.

Bien qu'informé et profondément touché par de nombreux témoignages, je n'ai pas voulu porter d'analyse et de solutions sur la nécessaire évolution de l'éducation pour accompagner les milliers d'élèves et familles victimes d'un handicap.

Il est pourtant fondamental d'ouvrir le débat pour que les transformations du monde n'aient aucunes frontières.

Oui, je pense qu'il est nécessaire sur ce sujet de réinventer certaines approches technologiques ou pédagogiques tout en imaginant le rôle utile que le numérique pourrait y jouer demain.

Nous devons apprendre sans retenue, sans complexe, sans modération à grandir et faire grandir le monde dans son ensemble.

Utiliser les meilleurs moyens numériques et pédagogiques pour refaire de la connaissance et la compétence les meilleurs alliés de chaque individu.

En se donnant le temps de la réflexion, que servent précisément ces dix propositions mais aussi en attendant des actions concrètes de nos responsables et « élites » politiques.

L'éducation est l'affaire de tous, faisons de l'éducation le pilier de nos enjeux sociétaux stratégiques.

L'espoir, c'est bien plus qu'une croyance qui, comme le mot le souligne, contient du doute. Croire c'est, en même temps, penser que c'est éventuellement possible et affirmer sa « foi » en un principe.

Nos dix convictions, voilà précisément l'échafaudage qui permet à l'espoir de tenir debout, de défier l'avenir avec fermeté pour l'envisager avec optimisme et de faire taire les peurs qui accompagnent inévitablement le changement quand il précipite l'évolution au point qu'il n'est plus possible d'attendre qu'elle se réalise pour s'y adapter mais qu'il devient nécessaire de l'anticiper.

Voilà pourquoi ces dix propositions... A travers elles, je me suis, en quelque sorte, attaché à essayer d'écrire une histoire prospective d'une éducation nouvelle génération intégrant une évolution pédagogique au cœur d'une profonde révolution technologique.

Cette histoire n'est pas sombre parce que l'avenir ne l'est pas nécessairement et que si nous sommes attentifs à y faire circuler les valeurs-socles qui fondent notre société, il peut même s'avérer particulièrement souriant.

Cette histoire n'est pas non plus celle d'une utopie parce que nous l'avons voulu suffisamment pragmatique pour qu'elle s'inscrive dans des pratiques, suffisamment concrètes pour qu'elle ne se contente pas de dresser un inventaire des problèmes mais s'attache à proposer des solutions suffisamment réalistes pour éviter d'enfermer la

réflexion dans un éventuel chemin sans issue et trouver, au contraire, toujours des pistes qui lui permettent de s'en dégager.

Cette histoire, j'ai pu la vivre avec la mienne, celle d'un « décrocheur scolaire » devenu « entrepreneur » des savoirs qui sacralise l'éducation et la formation comme levier stratégique du progrès social, sociétal et humain.

Et voilà comment cette histoire est devenue, en définitive, celle d'une peur transformée, à coup de convictions, en espoir... un espoir qui ne fait pas seulement vivre mais un espoir qui motive, qui donne envie de vivre et, surtout, de regarder vivre cette génération qui attend beaucoup plus de nous, du monde qui l'entoure et qui ne souhaite pas renoncer à l'idée de mettre l'éducation comme pilier stratégique de nos futurs et du futur de nos enfants.

« L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour construire et changer le monde ».

Nelson Mandela.

« L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour construire et changer le monde »
Nelson Mandela

REMERCIEMENTS

Bruno Humbeeck, pour son expertise pédagogique si précieuse et rassurante et enrichissante pour moi pour mener ce projet.

Mes enfants, amours et « élèves » Hugo, Louise et Lisa.

Ma merveilleuse femme Sophie si présente et inspirante dans ma vie et dans ce projet.

Ma mère et mon père qui m'ont transmis une très belle éducation pour me grandir tout au long de ma vie.

Serge, Helene, Francois, Paul, Julie, Alice, qui me challengent et me permettent d'évoluer dans un cadre familial éclairant depuis 20 ans.

Mon associé et ami pour la vie Nicolas Rivière pour l'aventure entrepreneuriale et fraternelle que nous menons depuis 15 ans à moderniser la formation en France et dans le monde.

Christian Dubœ d'avoir, lui aussi, cru en moi et m'avoir donné l'envie d'entreprendre et tant appris tout au long de ma vie. « Mon Professeur »

Christine Mascaras et son amour pour la pédagogie qui me motive et m'éclaire depuis 7 ans.

Toute l'équipe du Groupe Bizness, acteurs sans relâche d'une modernisation de la formation et de l'éducation sur le terrain.

Aude Marie Rey fidèle associée depuis 10 ans et ta capacité sur ce projet d'investiguer un numérique pour l'éducation.

Les équipes marketing du groupe Bizness pour leurs belles idées.

Serge Laurens pour ta vision et ton feedback toujours brillant et énergisant.

Son « lieutenant » Emmanuel pour ta patience et ta pugnacité.

Samuel Tual pour notre rencontre, sa confiance et l'inspiration qu'il me transmet au quotidien.

Le Groupe Actual, Emmanuel, Guillaume, Bruno, Eric, Gwenola, Edouard, Sylvain, Sandra, Lionel et tous les autres qui accompagnent Bizness à bousculer les codes de l'éducation et de la formation comme levier stratégique du TRAVAIL car celui-ci est une force pour tous.

Mes amis intimes Xavier EUSTACHE, JB Beauval et David Marciano pour nos « call du soir » et votre patience à écouter mes idées farfelues.

Stéphane Morel pour tes challenges tard chez nos clients que je n'ai pas oublié.

Aux plus de 300 Clients du Groupe Bizness qui depuis 15 ans engagent avec nous de grands défis technologiques et pédagogiques.

Mes amis qui me challengent et que je challenge dans nos moments de vie sur le sujet autour de très bons moments de convivialité.

Arnaud, Chloe, Philippe Vanessa et Julien, ils se reconnaîtront qui par leurs témoignages m'ont profondément touché et fait grandir sur les sujets d'éducation et de handicap.

Sébastien Lartigue pour ton amitié, ton parcours et ta vision ou le cœur à toute sa place.

Google pour sa vitesse d'accès à l'information mais aussi aux 100 autres liens et sites de recherches utilisés.

Mes écoles, mes enseignant(es) pour m'avoir accompagné jusqu'ici et je le sais cela n'a pas toujours été facile, veuillez m'en excuser !

Le groupe Allianz et Yves Matéo pour m'avoir un jour « donné ma chance » sans aucun diplôme.

Les professeurs, écoles, collègues, lycées et universités rencontrés, de m'avoir aidé à y voir plus clair sur mes pensées.

Ma « prof » d'anglais à 44 ans LOLA pour sa vision worldwide de l'éducation.

Genevieve enseignante formidable au caousou à Toulouse.

Le réseau Canopé, si ouvert à engager le vent de la modernité sur notre éducation. Marie Caroline Missir et Gael Le Dreau pour nos échanges et votre regard éclairant.

Les différents acteurs du **Ministère de l'Éducation Nationale, de Matignon ou de l'Elysee** à l'écoute de mes idées et de nos projets.

EDTECH France et Anne-Charlotte Monneret, toujours à la pointe du meilleur des technologies POUR l'éducation.

Leïla Morch pour ta vision brillante des enjeux numériques éducatifs.

Holberton School, Julien Florian et toute la Bande pour votre regard si moderne sur l'éducation numérique.

Marie Taquet qui bouscule fort les codes de l'éducation.

Bruno Gilles pour ton inspirante « force de caractère » NEVER GIVE UP !

Yann Le Guilloux et la CEMP pour votre confiance de banquiers « entrepreneurs ».

Thierry Martignon et toute ta team d'auvergne Limousin avec le nouvel arrivant mon ami et « performeur » Cyril Puybaret.

Maryline Perenet et Philippine Dolbeau de Digitowl qui vont réaliser quelque chose de formidable pour le monde : Former les 5/ 20 ans au Digital pour qu'ils utilisent le numérique en pleine conscience, pour se grandir et faire grandir le monde.

Philippe Mero qui avec la start up **Evidence B** et ses algorithmes ne veut laisser aucun décrocheur scolaire sur le bord de la route.

Pierre Dubuc et Openclassroom qui œuvrent chaque jour pour donner accès à la compétence au plus grand nombre.

Envergure qui accompagne partout en France les plus fragiles à se grandir par la compétence.

Frédéric Bardeau et Simplon qui œuvrent chaque jour au développement des compétences numériques.

Ma Team « Women / Men » de « JUMP » ma digital Factory qui utilise avec beaucoup de cœur depuis 8 ans leurs formidables compétences numériques pour sublimer la diffusion et l'accès aux compétences au plus grand nombre.

Matthieu Beucher et Klaxoon pour sa digital « meeting révolution » si utile à l'éducation et l'expression/construction des plus timides.

La French tech pour l'énergie TECH formidable qui donne l'envie à beaucoup de jeunes entrepreneurs de participer aux transformations du monde.

David Layani et OnePoint si justes et éclairants sur les grands défis de la France et du Monde.

Mon ami, **Jean-Marc Pailhol** « mentor » digital et Accélérateur de particules.

Ben et Dylan pour m'apprendre le SPORT et ses effets sur notre équilibre « il faut revoir le sport/santé « préventif » dans l'éducation aussi ! »

La fédération de la formation professionnelle pour son action et sa confiance en moi.

Philippe Ajuelos pour son accessibilité sa vision et nos échanges.

Nady Hoyek pour notre échange très prometteur.

Mathias Nirman pour ta confiance et ton accompagnement pour donner vie à mes envies et passions éducatives.

Jack MA fondateur d'ALIBABA si inspirant pour moi depuis 10 ans.

Jacques Attali pour nos échanges et votre vision moderne de l'éducation.

Les jeunes partout où ils sont, pour ce qu'ils sont et pour le courage qu'ils ont depuis le début de la pandémie d'apprendre et de s'engager dans de nombreux défis de la société.

Carole Delga, Présidente de région profondément engagée sur la formation et l'éducation.

Jean-Luc Moudenc Maire de Toulouse pour sa confiance dans mes initiatives Toulousaines.

Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour **Monsieur Samuel Paty**.



Bruno Sola
Fondateur du groupe Bizness

10 propositions pour une **Éducation Nouvelle Génération.**

Autodidacte né à Toulouse en 1977, passionné de jeux vidéo et d'informatique dès son plus jeune âge, il est victime d'un grave accident de vélo à l'âge de 12 ans qui le privera d'école pendant 1 an.

Impacté par des problèmes de mémoire et de concentration il devient décrocheur scolaire et quelques années plus tard démarre sa vie professionnelle par l'alternance et découvre la formation et la compétence via le premier et seul groupe qui lui offre un emploi sans diplôme dès 2001.

Entrepreneur dans l'âme, inspiré par Internet et l'arrivée du premier iPhone, il décide dès 2007 de lancer une start-up innovante avec pour ambition de dépoussiérer le monde de la formation professionnelle. L'idée est née de ce qui sera sa première conviction : la révolution digitale modifie les usages et les modes de consommation, et cela aura nécessairement un impact sur la formation professionnelle. La **Formation Nouvelle Génération** est née.

Bizness deviendra plus tard le **Groupe Bizness**, une entreprise pionnière et reconnue de la formation professionnelle Nouvelle Génération en France et à l'étranger. Depuis 2020, le Groupe Bizness a rejoint le Groupe Actual, acteur majeur de l'emploi en France, et contribue par la compétence et le numérique, à l'accès au travail pour tous. Bruno Sola reste aujourd'hui un entrepreneur engagé à travers Bizness et Actual tout en accompagnant de nombreux projets dans les Edtech.